SANDRO VERONESI
UN COUP DE TÉLÉPHONE DU CIEL

À travers ce recueil de nouvelles, Sandro Veronesi nous emporte dans son monde, où règne l'obsession du mal, de l'amour, de la mort. On saisit les personnages au tournant de leur vie, ou à l'époque de leur maturité tourmentée, hantés par des questions irrésolues dont les réponses engendrent parfois des conséquences dramatiques. Un fils accompagne son père atteint d'une maladie incurable, une vieille voix de femme au téléphone veut parler à une inconnue, une simple promenade à Paris se termine par l'inquiétante traversée à pied des Champs-Élysées... Ce que vivent les protagonistes de ces histoires est à la fois banal et extraordinaire, si bien que l'on a envie de les accompagner pour donner un sens à ce qu'ils font, alors que la vie se poursuit, toujours inexorable et impitoyable.

Des nouvelles poignantes du meilleur écrivain d'Italie.
Marie-Françoise Leclère, *Le Point.*

Toujours aussi fort.
Emily Barnett, *Les Inrockuptibles.*

31 /
ISBN : 978-2-253-
9 782253 182825
6,6 TTC France
Couverture :
© Andrew Rich / Getty Images.
texte intégral
www.livredepoche.com

SANDRO VERONESI UN COUP DE TÉLÉPHONE DU CIEL
34193

UN COUP DE TÉLÉPHONE DU CIEL

Sandro Veronesi est né à Prato, en Toscane, en 1959 et obtient un diplôme d'architecture à l'université de Florence, en 1985, avant de se tourner vers l'écriture. Après une incursion précoce mais sans suite en poésie, il fait ses débuts en tant que romancier. Son premier roman traduit en français, *Les Vagualâmes*, est publié chez Laffont en 1993. Suit en 2000 *La Force du passé* (Plon), qui obtient le prix Campiello et le prix Viareggio. *Chaos calme*, adapté au cinéma avec Nanni Moretti dans le rôle principal, a obtenu le prix Strega 2006 en Italie et a été récompensé en France par le prix Méditerranée 2008 et le prix Femina la même année.

Paru dans Le Livre de Poche :

CHAOS CALME

TERRAIN VAGUE

XY

SANDRO VERONESI

Un coup de téléphone du ciel

RÉCITS TRADUITS DE L'ITALIEN
PAR JEAN-PAUL MANGANARO

GRASSET

Titre original :

BACI SCAGLIATI ALTROVE
Publié par Fandango Libri, 2011.

© Fandango Libri s.r.l., 2011.
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2014, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-18282-5 – 1re publication LGF

Prophétie

Et si celui-ci est un héros, alors il y a foison de héros, et le monde en est plein, comme il l'est de chiens vagabonds, de pneus lisses et de clés perdues.

RICK MOODY

Je sais qui tu es, Sandro Veronesi, je connais ton âme, et je te dis que tu mettras tout en œuvre et que tu feras tout ton possible pour que ton père ne meure pas dans un lit d'hôpital mais, selon ses volontés, dans le sien, au cœur de sa demeure, au premier étage du petit hôtel particulier du 3 de la via Bruno Buozzi à Prato, qu'il a lui-même conçu en 1968, où tu as vécu adolescent. Tu feras cela pour lui, quelques mois après l'avoir fait pour ta mère. Je sais aussi, par conséquent, que tu veilleras à ce qu'il bénéficie de toutes les thérapies à domicile dont il aura besoin, y compris celles pour faire face aux fréquentes urgences provoquées par ses

graves maladies concomitantes, et je te dis que tu t'engageras à faire tout cela sans jamais t'adresser au 15, afin de conjurer la menace d'une hospitalisation, sauf au cas où il s'agirait d'une question de vie ou de mort, et donc je suis en train de te dire que, quoique sans aucune compétence médicale, tu assumeras la responsabilité de faire la distinction entre ce type d'urgences et les cas où il serait question de vie ou de mort – par exemple un blocage intestinal –, et que tu feras cela quelques mois après l'avoir fait pour ta mère. Je te dis que, malgré l'inéluctabilité du mal qui l'afflige, tu t'efforceras de soutenir ton père, son esprit et son intelligence, tu chercheras à faire en sorte qu'il ne pense jamais qu'il est un homme mort, et tous les vendredis après-midi tu continueras à l'accompagner au centre oncologique de l'hôpital de Pescia pour qu'il fasse sa chimiothérapie, selon les protocoles établis par le Dr Filippo de Braud, de Milan, et pratiqués là-bas par le responsable de la structure, le Dr Fabio Battaglini. Je sais et je dis que tu feras cela quelques mois après l'avoir fait pour ta mère. Et quand il n'y aura plus rien à faire, je sais que tu te consacreras à l'application correcte des traitements contre la douleur, suivant d'autres protocoles que d'autres spécialistes établiront, afin que ton père n'ait pas à mourir dans les souffrances et les tortures du corps. Cela aussi tu le feras juste après l'avoir fait pour ta mère, et t'être rendu compte combien le débat sur l'euthanasie n'est qu'une vaste

foutaise, car la vérité que tu découvriras à cette occasion, c'est que l'euthanasie est pratiquée ordinairement, du moins pour les malades au stade terminal, et tu le comprendras au naturel avec lequel le Dr Ciulli, anesthésiste chargé de calmer les douleurs de ta mère, te consultera à propos de l'intensité de son intervention, si c'est au niveau qu'il appellera A ou au niveau plus profond qu'il appellera B, en précisant que pour les deux niveaux la couverture antalgique à base de morphine sulfatée sera bien entendu assurée et que la différence ne concernera que la durée – dira-t-il – de l'agonie, et pendant la lente et sans doute comique prise de conscience de ce que le médecin est effectivement en train de te demander, tu éprouveras une surprenante – pour toi, étant donné les convictions que tu croyais nourrir – horreur scandalisée, après quoi, en recourant au même naturel que celui avec lequel tu pourrais opter pour la fenêtre plutôt que pour le couloir, tu répondras que tu préfères le niveau A, et quand, malgré ton choix, à peine trois jours plus tard ta mère mourra dans tes bras, et que tu lui murmureras à l'oreille « tu es très belle », elle ne pourra pas t'entendre à cause du protocole de morphine sulfatée qui l'aura rendue inconsciente. Et si tu avais choisi le niveau B – Combien de temps aurait-elle duré ? Un jour ? Douze heures ? Six heures ? –, et en conclusion, après être sorti sonné de cette expérience de la thérapie antidouleur appliquée à ta mère, pour

ne pas dire traumatisé, je sais et je te dis que tu commettras l'erreur de tout raconter à ton père, voué à se retrouver sous peu dans des conditions identiques à celles de ta mère, mais pour l'instant encore lucide et vigilant, si bien qu'il voudra immédiatement que pour lui on choisisse sans hésiter le niveau B, et sur l'instant tu ne te rendras même pas compte que ta réponse affirmative équivaut pour ton père à une promesse solennelle, et tu t'achemineras avec légèreté vers le moment où il faudra la tenir, allant même jusqu'à l'oublier quelques jours après, car distrait, pour ainsi dire, par les mille tâches qui, dès lors, ne cesseront de s'accumuler, ne serait-ce que parce que, après la mort de son épouse, l'état de ton père subira une soudaine, fatale aggravation, et toi, son fils, tu seras accaparé par la tentative d'y faire face, encore que, au début, puisque je sais qui tu es et que je connais ton âme, je dis que tu te sentiras perdu face à une tâche qui te semblera décidément plus grande que toi, puisqu'il ne s'agira plus seulement de gérer le quotidien ordinaire des maladies de ton père, c'est-à-dire la chimiothérapie avec tous ses effets collatéraux, la thérapie insulinique pour le diabète sucré et l'aggravation de la pancréatite, mais aussi la charge extraordinaire que représente un organisme qui aura cessé de s'opposer à sa propre désagrégation, et toujours parce que je sais qui tu es et que je connais tes œuvres, je te dis que tu endosseras aussi la tâche scélérate de truquer les résultats

des examens cliniques de ton père, et que cela aura lieu lorsque tu constateras que le volume de toutes les lésions tumorales enregistré lors du premier scanner après la mort de ta mère sera brutalement augmenté d'un inavouable mille pour cent par rapport à la moyenne des quatre années précédentes, et que cela aura lieu parce que, t'étant toi-même rendu au centre de diagnostic pour retirer l'enveloppe avec le verdict, il te revient la tâche de le communiquer à ton père – par téléphone, puisqu'il sera en dehors de la ville, en bateau, à la pêche –, tu te rendras compte que tu ne parviens tout simplement pas à lui dire la vérité et donc tu supprimeras un zéro de ces chiffres, transformant les centimètres en millimètres, et les millimètres en dixièmes de millimètres, et ce faisant – écoute bien ce que je te dis, Alessandro –, tu te couillonneras toi-même, car la communication téléphonique à peine terminée tu retourneras au centre de diagnostic pour demander au responsable qui vient juste de signer le bilan – le dénommé Dr Lastrucci – de te faire la charité d'imprimer un second bilan pour ainsi dire – tu ne trouveras pas le mot – domestiqué – voilà, c'est le mot que tu utiliseras – qui concorde avec ces chiffres, et méprisant, il refusera et se lancera dans une diatribe contre la rédaction de bilans *ad usum delphini* – parce que c'est comme ça qu'on les appelle –, ce qu'il qualifiera de pratique indigne. Alors tu devras courir à l'autre bout de la ville demander l'aide de ton ami Fabrizzino,

graphiste web avec deux zed, pour falsifier le bilan, en scannant le papier à en-tête du centre de diagnostic et cette foutue signature du Dr Lastrucci, après avoir entre-temps téléphoné à un autre ami, Paolo, médecin aux urgences, pour trouver avec lui les mots appropriés qui accompagneront les faux chiffres, qu'il va falloir choisir et soupeser un à un avec beaucoup de soin pour qu'ils ne disent pas à ton père la vérité dévastatrice, mais sans engendrer non plus chez lui la moindre illusion sur un quelconque processus de guérison miraculeux, et tu devras ensuite apporter à ton père, de retour de ce que l'on saura bientôt avoir été la dernière partie de pêche de sa vie, le bilan bidon, et tu devras rester auprès de lui pendant qu'il le lira, dans la crainte que son œil géométrique s'aperçoive de la falsification, et au contraire, il ne s'en apercevra pas, même si, sa lecture achevée, il dira également que ces chiffres – même avec un zéro en moins, et accompagnés de ces mots soupesés un à un – signifient qu'il est bel et bien un homme mort, alors, tu te repentiras d'avoir conservé l'augmentation, quoique minimale, du volume des lésions, tu regretteras de ne pas l'avoir effacé, son cancer, tant qu'à débiter des conneries (et entre parenthèses, Alessandro, je dis que tu te reconnaîtras dans ton effort maladroit pour être sincère alors que tu es en train de mentir), et alors, constatant que ton père est à mille lieues d'envisager l'hypothèse que tu puisses avoir falsifié les bilans, tu seras ému,

et tu te souviendras de la raison pour laquelle ton père a confiance en toi, cela remonte à quelques mois plus tôt, lorsque, face au verdict catastrophique du dernier examen subi par ta mère, et donc à l'éventualité de solliciter auprès du responsable du centre de diagnostic (ce même Dr Lastrucci, soit dit en passant) un faux bilan que tu apprendras à cette occasion se nommer *ad usum delphini*, ce fut toi, justement, qui chassas cette tentation de l'esprit de ton père et de ton frère, en soutenant qu'une famille ne peut se dire unie que dans la vérité, et qu'en revanche dans l'imposture elle ne trouve que sa destruction, *amen*, tout en sachant qu'en réalité ta mère n'aurait jamais exigé de lire les résultats de ses examens, qu'elle se serait comme toujours nichée, pour ainsi dire, dans ce que ses chères voix lui auraient murmuré, et donc tout en sachant que la falsification du bilan ne serait pas nécessaire avec elle, tandis qu'au même moment ton père est peut-être déjà, et cela depuis quatre ans, en train de gérer algébriquement les bilans de ses scanners et de ses résonances magnétiques en se servant d'un graphique abscisses/ordonnées sur lequel il a régulièrement mis à jour la ligne brisée de la croissance de ses nodules, tant dans l'absolu que regroupés par organes frappés, se vantant de pouvoir ainsi prédire en temps réel et avec une précision d'ingénieur ce qui lui reste à vivre. Et, en conclusion, mon cher Alessandro, je te répète qu'avec cette combine consistant à falsifier le bilan

tu te couillonnes toi-même, et comme en plus, à la surprise générale, ton père survivra beaucoup plus longtemps que prévu, au point d'exiger une nouvelle batterie d'examens, et que tu seras obligé de courir à nouveau chez Fabrizzino pour falsifier aussi ces bilans-là, et cette fois tu décideras de ne pas intervenir, plus d'augmentation minimale, les lésions auront progressé de façon non seulement inavouable mais même inconcevable, les organes auraient dû cesser de fonctionner depuis longtemps, alors que, au contraire, ils continuent mystérieusement à pomper, filtrer, sécréter, et cependant toujours un peu plus mal, c'est pourquoi je sais et je te dis que tu verras le corps de ton père se corrompre jour après jour et perdre ce qui lui restait de son indépendance, et que tu te retrouveras d'un seul coup à devoir le soigner, quand enfin fera son apparition la douleur aiguë au thorax qui poussera le Dr Battaglini à suspendre la chimiothérapie, et à entamer les soins palliatifs et la morphine à domicile, pour l'obtention de laquelle, en tapant avec agilité sur les touches d'une vieille Olivetti Lettera 22, puisqu'il n'a jamais ressenti la nécessité de doter son cabinet d'un ordinateur, il rédigera la demande que toi, Alessandro, fils miséricordieux, tu présenteras à l'ASL compétente, et cela toujours quelques mois après l'avoir fait pour ta mère, demande qui sera accueillie par l'attribution conséquente d'un anesthésiste de référence, qui toutefois ne sera plus le Dr Ciulli, mais le Dr Benenato, sous

la conduite duquel tu commenceras donc à administrer de la morphine sulfatée à ton père – d'abord en comprimés, MS Contin de 30 mg, un toutes les douze heures, puis toutes les huit, puis toutes les six, puis de 60 mg, donc en ampoules, Oramorph solution orale en flacon monodose de 10 ml, une toutes les huit heures, puis toutes les six, toutes les quatre –, et tu te surprendras à entretenir avec son corps drogué un rapport bien plus étroit et profond que celui qu'il entretiendra lui-même, tu devras manipuler, laver et essuyer, masser, stimuler et frictionner ce corps, et de ce corps malade, tu deviendras le gardien, tu raseras son visage avec le Braun à quatre têtes pivotantes que tu lui as offert pour Noël, et puis, vu les résultats décevants, avec le rasoir jetable à quatre lames – celui à cinq lames n'ayant pas encore été inventé –, et tu tenteras sans succès de lui couper les ongles des pieds, et tu remarqueras avec stupeur que ses ongles repoussent tous les assauts des petits ciseaux, et enfin, devant leur jaune impénétrabilité, tu céderas, tu auras recours aux services de Giorgia, la pédicure, et tu l'observeras au travail avec ses instruments de professionnelle pendant qu'elle réussit là où tu as échoué, ramenant ses ongles à un aspect et à une couleur et à des dimensions pour ainsi dire normaux, et à partir d'un certain temps, sur l'indication du médecin soignant la Dr Baroncelli, je sais et je te dis, Alessandro Veronesi, que tu commenceras à administrer des clystères à ton père,

en utilisant la solution rectale Clisma-Lax, et tu l'assisteras et le soutiendras dans son trajet de la chambre à coucher à la salle de bains et tu l'installeras délicatement sur la cuvette du water, te glissant aussitôt hors de la salle de bains, dans une attente pleine de discrétion, quand tout se passe comme il faut, tandis que si, au contraire, cela ne se passe pas comme il faut, c'est-à-dire si ton père ne parvient pas à s'asseoir à temps sur la cuvette et vide ses intestins dans son pyjama, je sais et je te dis que tu le consoleras et tu le purifieras avec l'éponge imbibée de savon neutre Johnson, et que devant son expression dont c'est peu dire qu'elle sera humiliée – mortifiée est encore trop faible –, reflétée dans le miroir de la salle de bains – terreuse est le terme qui convient –, tu lui diras ce n'est rien, je l'ai fait tant de fois avec mes enfants... et d'autres conneries de ce genre, et je te fais remarquer que tu lui feras tout cela sans l'avoir jamais fait à ta mère, puisque le corps de ta mère a été amoureusement assisté jusque dans ses nécessités extrêmes par sa sœur aînée, tante Anna – elle, et non toi, en a été la bergère et l'a gardé toujours frais et propre et même parfumé tel que tu l'as trouvé dans tes bras au moment fatal –, alors que pour celui de ton père les seuls soins possibles seront les tiens, en sus de ceux épisodiques de quelques aides à domicile à l'essai qui ne parviendront jamais à conquérir sa confiance et donc son intimité parce que, souviens-toi de ce que je te dis

à présent, Alessandro, celui qui t'a engendré n'acceptera jamais d'être assisté par un étranger, et il soulèvera donc toutes sortes d'objections contre les personnes que tu amèneras chez lui avec pour tâche de le soigner, les hommes comme les femmes, et au début ce seront des objections de nature raciale, tant que tu lui amèneras des personnes étrangères, car tactiquement il se proclamera raciste, dans le but de t'inciter à chercher du personnel auxiliaire de nationalité italienne, plus difficile à trouver, et puis, quand tu auras déniché des aides à domicile italiennes disponibles hors de prix, ses objections seront de nature comportementale – l'une parlera trop, l'autre se permettra une familiarité excessive, l'autre rira de façon vulgaire –, et en conclusion je sais et je te dis qu'il fera en sorte que toutes les semaines d'essai que tu auras négociées avec tout(e) candidat(e) pour prendre soin de son corps à ta place soient des échecs, et j'affirme aussi que face à cela il te sera impossible de te mettre en colère car tu auras bien conscience qu'il s'agit du rugissement de rage provoqué par son veuvage inattendu, puisqu'il est inutile de dire qu'il n'acceptera jamais d'avoir survécu à ta mère, il n'acceptera jamais que ce ne soit pas elle qui réponde à ses besoins de moribond, et il n'acceptera que tes soins, comme ersatz des siens, et au bout d'un certain temps ceux de l'infirmière de nuit du nom de Lina, après que tu lui auras recommandé de ne pas s'adresser à lui avec trop

de familiarité ni trop froidement, d'une voix ni trop haute ni trop basse, en évitant de trop parler de ses propres affaires ou de trop s'occuper des siennes, et surtout sans rire de manière vulgaire et sans s'adresser à lui comme s'il était un vieux gâteux, et je sais donc et je te dis, Alessandro, pour que dès maintenant tu en sois conscient, qu'en aucun cas il ne mourra sereinement, et que la tâche qui te reviendra se limitera à faire en sorte qu'il devienne le moins méchant possible, et ce sera dans ce but que tu te concentreras sur les doses de morphine sulfatée administrées à son corps agressé par la douleur, mais dans un premier temps je sais et je te dis que tu devras faire part au Dr Benenato du résultat toujours insatisfaisant des protocoles qu'il a adoptés, car, abstraction faite des dosages, ton père continuera à se plaindre d'une douleur au thorax semblable à celle que produit – dira-t-il – la piqûre d'un scorpion, si bien que le Dr Benenato affirmera que les réponses de ton père aux protocoles algologiques internationaux doivent être considérées comme anormales, et quand il osera les violer, ces protocoles, en y ajoutant une quantité modique de benzodiazépine, c'est-à-dire un demi-comprimé de Halcion, à titre expérimental, je sais et je te dis que ton père sombrera dans un sommeil très profond pareil à un coma, dont il émergera trente-six heures plus tard sans se souvenir de rien, avec une faim de loup et l'habituelle douleur au thorax, et à ce moment-là tu penseras que cette

balade en dehors des protocoles est le premier pas vers le tristement célèbre niveau B dont tu te souviendras soudain, ainsi que de la promesse faite à ton père – tu en toucheras alors un mot au Dr Benenato, tu lui demanderas si le recours à ce somnifère ne permet pas d'affirmer qu'en un certain sens on a atteint le niveau B, et en disant cela tu éprouveras le même frisson d'horreur que tu avais éprouvé quand le niveau B avait été évoqué à propos de ta mère, et maintenant écoute-moi bien, Alessandro, sais-tu quelle sera la réponse du Dr Benenato à ta question ? Les mots exacts dont il va se servir, je les connais bien, et les voilà : quel niveau B ? Ce à quoi tu répondras en répétant confusément ce que soutenait son collègue le Dr Ciulli concernant les deux profondeurs différentes de l'intervention algologique, et comme Ciulli tu les appelleras niveau A et niveau B, et comme lui tu feras allusion à ce qui les différencie concernant la durée de l'agonie, et le Dr Benenato t'écoutera en silence et puis en souriant il te dira qu'il n'existe aucun niveau B, et devant ta perplexité il te le répétera en te regardant droit dans les yeux, il n'existe aucun niveau B, et il te dira que sa tâche se limite à ce que ton père ne souffre pas, qu'il n'a pas à décider si son agonie devra être longue ou brève, et que de toute façon ton père pour le moment n'est pas entré en agonie, et tout cela il le dira avec une grande pureté de cœur, en ajoutant que si jusque-là les douleurs ont persisté, que la réponse

de ton père au protocole officiel a été – et il le répétera – anormale, cela ne signifie pas qu'il n'existe pas de solution, et il se remettra immédiatement au travail, et il trouvera effectivement un nouveau traitement grâce auquel la douleur au thorax de ton père cessera enfin, et je sais et je te dis que cela vous offrira quarante-huit heures très belles, Alessandro, sereines, au cours desquelles il passera son temps à se reposer, ou à manger, ou à parler avec toi ou au téléphone avec ton frère ou même à travailler au modèle réduit du *Pen Duick IV*, assez hébété, c'est évident, à cause des drogues, mais sans souffrir, et tu auras enfin le sentiment d'être un bon gardien pour son corps, et la paix descendra enfin sur vous mais, malheureusement, je sais et j'ai le devoir de te dire que, passé ces quarante-huit heures, la réponse de ton père au protocole recommencera à être anormale, puisqu'il plongera d'un seul coup dans la plus sombre des paranoïas et il commencera à invectiver de manière obsessionnelle, le jour contre toi en t'accusant d'être un traître, un menteur, un salopard, et la nuit contre l'infirmière Lina – salope, voleuse –, et en obligeant Benenato à modifier de nouveau le protocole, et en vitesse, bien que la douleur physique ait disparu, puisque la douleur mentale engendrée par la paranoïa sera de loin moins supportable, mais malheureusement – attention, maintenant, à ce que je te dis – à partir de là, et jusqu'à la fin, et quel que soit le protocole,

la paranoïa ne disparaîtra plus, même si la douleur réapparaît, et pour couper court et aller droit à l'essentiel de cette prédiction, commencera alors pour tous les trois – ton père, toi, Benenato –, mais surtout pour ton père et pour toi, une période terrible, pour ton père parce qu'il oscillera toujours entre douleur et paranoïa, avec de très rares moments de lucidité sans souffrance, et pour toi parce que, en persévérant dans ton intention de lui apporter du réconfort, tu continueras à échouer et à le voir souffrir, même si dans l'un des très rares moments de paix sans douleur ni paranoïa tu auras le temps d'admirer une dernière fois son intelligence flamboyante, lorsque tu le surprendras vers onze heures du matin en train de regarder un programme à la télévision sur Rete 4, de ceux qu'il n'a jamais regardés durant toute sa vie, et tu lui demanderas : « Mais pourquoi regardes-tu ce programme que tu n'aimes pas ? Pourquoi ne profites-tu pas de ce moment de paix pour achever la maquette du *Pen Duick IV*, puisque tu as presque terminé, ou alors pour imprimer d'autres photos de maman, ou pour travailler aux petits films de quand vous étiez jeunes, ou pour écrire, ou pour faire l'une des nombreuses autres choses que tu aimes faire ? », et sa réponse sera mémorable, Alessandro, prépare-toi à t'en souvenir pour en témoigner auprès des autres, car je sais et je te dis qu'il te fixera avec ce regard rendu plus subtil encore par la maladie, et il te dira : « Mon fils, je regarde ces

programmes de merde pour avoir l'illusion que la vie est à ce point pitoyable ; qu'elle n'est ni amour, ni beauté, ni génie, ni défis, ni conquêtes, ni nature, ni mer, ni vent, ni voiliers mais une misérable affaire de rancune, de cancans, de peur et d'odeur de renfermé, ce à quoi ils la réduisent. Aussi, tu comprends, il est pour moi plus naturel de la quitter », et il recommencera à regarder la télé, et ces mots te transperceront, car tu te rendras compte que tu n'avais jamais pensé combien il pouvait être utile, pour celui qui est en train de quitter ce monde, d'assister à l'un de ces spectacles si pitoyables, et que l'on pouvait donc dire de ce programme qu'il remplissait la fonction (de manière parfaitement involontaire, à mille lieues d'effleurer l'esprit de ceux – qu'ils soient maudits, à propos – qui écrivent et produisent et réalisent et exploitent commercialement ces programmes), la fonction disais-je d'*exit strategy* pour les malades au stade terminal propre à rendre moins douloureux leur départ et à le transformer en un fondu miséricordieux – mais, Alessandro, je te dis ici que sa lucidité ne durera que quelques heures, et qu'après le petit somme de l'après-midi il se réveillera souffrant dans son corps et dans son âme et il t'accusera en rugissant d'en être la cause et il t'ordonnera de l'emmener ailleurs, loin d'ici, loin, loin, et malheureusement je dois aussi te dire que tu ne comprendras pas, que tu le prendras à la lettre, et lui répondras avec toute la douceur possible que tu ne peux pas

l'emmener loin, qu'ici est sa maison, et tu lui rappelleras qu'il a toujours dit ne pas vouloir la quitter, et cetera, et il s'exaspérera, et pleurera presque, en voyant que son fils s'obstine à ne pas comprendre, et il criera, et soutiendra que tu le lui avais promis, et toi tu continueras à ne pas comprendre et tu arrêteras de le contredire pour qu'il ne se mette pas encore plus en colère mais tu continueras à le prendre à la lettre et tu ne comprendras toujours pas ce qu'il te demande, et pourtant tu feras quand même la chose qu'il voulait que tu fasses, c'est-à-dire que tu téléphoneras à Benenato et tu lui diras qu'il y a urgence, et Benenato se trouvera dans les parages et viendra en quelques minutes, et ton père te remerciera et il s'apaisera tout de suite, et il se calmera encore plus lorsque Benenato décidera de lui injecter la morphine en intramusculaire, et quand il sera parti, en te disant que si ton père ne se calme pas et ne s'endort pas après cette injection, il jettera à la poubelle tous les livres avec lesquels il a étudié, ton père te remerciera et te demandera de t'allonger près de lui, et il prendra ta main, et il demandera à ce que l'on veille à ce que ses cendres – qu'à ce moment, qui sait pourquoi, il appellera sables – soient disséminées au même endroit où quelques mois auparavant vous avez dispersé en mer celles de ta mère, et d'un seul coup tu comprendras – enfin –, tu comprendras ce qu'il voulait dire lorsque, désespéré, il te demandait de l'emmener loin, et sur vous descendra un silence

profond et solennel, pendant lequel, sans te le dire, lui te bénira, tandis que toi, Alessandro, fils désorienté, tu n'en reviendras pas de ne pas avoir compris, de ne pas t'être souvenu, et tu réaliseras que tout ce que ton père souhaitait pour son corps, pendant que tu t'efforçais d'en prendre soin, était la mort, et que tout ce qu'il attendait de toi, depuis qu'il avait commencé à s'exprimer de manière disons si symbolique, était l'application du protocole de niveau B dont tu lui avais parlé, et que tu lui avais promis d'adopter à son endroit, et ensuite tu finiras par observer ton père en ce moment qu'il croira être le dernier de sa vie, reconnaissant envers toi, de le lui avoir enfin procuré et absorbé par une ultime, selon lui, pensée, et je suis désolé, en revanche, de devoir t'annoncer que ce que tu penseras à ce moment-là sera stupide, et inopportun, voire obscène, car en voyant ton père s'installer sur son lit près de toi pour perfectionner sa position de moribond, les yeux fermés et sa main dans les tiennes, tu penseras à Oliver Hardy, oui, à cette scène où il croit avoir été atteint par un coup de fusil alors qu'en réalité il n'a pas été atteint du tout, et où il s'affale, très lentement, et s'installe à son aise par terre, toujours très lentement, en gémissant, cherchant la bonne position pour mourir, et ce sera à quoi tu penseras dans le silence de ce que ton père croira être sa dernière heure, silence que d'ailleurs il brisera lui-même, à un moment donné, en disant « Bon ? Alors ? » – évidemment déjà prêt à

protester, à polémiquer à nouveau sur le délai d'entrée en action de ce qu'il croit être l'overdose fatale de morphine sulfatée –, et toi alors tu le rassureras, tu lui diras que l'injection agit tout doucement, et tu l'assureras qu'il va s'endormir, bien que tu n'en sois pas certain du tout, surtout après les paroles de Benenato, qui envisageait de jeter les livres dans lesquels il avait étudié, et même si ton père t'obéira avec douceur et se détendra, en continuant à te remercier, et s'abandonnera à une sorte de méditation très profonde, tu continueras à craindre et à te faire du souci, et tu resteras tendu et inquiet jusqu'à ce que, je le sais et je te le dis, tu sois littéralement écrasé par cette paix qui est sienne et tu cesseras de te faire du souci, tu cesseras de craindre et de t'affliger, mais il y aura une nouvelle surprise, car lorsqu'il te semblera que ton père s'est enfin endormi, et à ton père qu'il s'en est enfin allé, loin, pour toujours, à nouveau sa voix pâteuse rompra le silence, et lui, allongé sur son lit de mort, les yeux fermés et sa main droite serrée entre tes mains, il commencera à raconter le moment où il a rencontré Frank Lloyd Wright, un an avant sa mort, à Milan, quand l'un de ses amis, un entrepreneur, l'avait convoqué pour lui faire une proposition, en lui payant un vol privé depuis Paris, et il te décrira cette apparition mythique à l'aéroport, l'écharpe blanche, le long manteau, le « petit chapeau aplati », comme il le qualifiera, dont tu sauras qu'il s'appelle Pork Pie Hat, ce chapeau

rendu célèbre par Gene Hackman dans *French Connection*, après quoi tu auras du mal à saisir que le récit a fait un bond jusqu'au moment où l'entrepreneur de Milan demande à Wright de concevoir sa nouvelle usine et surtout au moment où Wright lui répond en lui réclamant cent millions d'honoraires, ce qui à l'époque était un chiffre fou, invraisemblable, impossible, disproportionné, plus élevé que la construction de l'usine elle-même. Son ami entrepreneur – il vient tout juste d'affirmer qu'il ne regarderait pas à la dépense – pâlit et esquisse une protestation que Wright interrompt brusquement, en lui expliquant avec une certaine impatience, comme s'il était en train de le faire pour la cent millième fois, que dès lors qu'il la concevrait, sa damnée usine, les produits qui en sortiraient, le lieu où elle surgirait et lui-même, le propriétaire, deviendraient non pas célèbres, mais immortels (comme la Johnson Wax grâce aux bureaux de Racine, comme Oak Park grâce aux seize *prairie houses* – y compris la sienne à lui – et à l'Unity Temple, comme monsieur Edgar J. Kaufmann, commerçant de Pittsburgh, grâce à la maison sur la cascade, comme Harold C. Price, pétrolier de Bartlesville, grâce à la tour homonyme), et que l'immortalité était la plus efficace des publicités, et qu'il ne faisait donc rien d'autre que se la faire payer, et là ton père, qui était déjà à moitié parti, ricanera, et tu ne pourras qu'imaginer qu'il est en train de penser à tous les caprices

d'industriels que, lui, a dû satisfaire durant sa carrière, en y sacrifiant sa rigueur d'architecte sans pouvoir ne serait-ce qu'envisager la revanche prise par son dieu sous ses yeux au détriment de son ami milanais, et ce sera le rictus avec lequel il s'endormira, c'est-à-dire, de son point de vue, avec lequel il s'en ira, et il sera encore inscrit sur son visage lorsque tu quitteras la chambre, Alessandro, déjà projeté vers le moment où le lendemain il se réveillera, déjà angoissé à la perspective de devoir subir sa colère de père dont on se paie la tête, et en effet il dormira d'autant plus profondément, épargnant pour cette fois la bibliothèque professionnelle du Dr Benenato, que tu seras incapable de fermer l'œil de la nuit, concentré sur une excuse à lui fournir de sa non-mort, jusqu'à ce que, le matin suivant, avec une ébauche d'explication prête à être développée sur-le-champ, impromptue, selon la nature et l'importance de ses récriminations, tu te présenteras chez lui et tu entreras dans sa chambre et tu le trouveras en train de déguster un excellent petit déjeuner et de commander du foie à la vénitienne pour le déjeuner, alerte, frais, reposé, lucide et sans aucun souvenir de la grande scène vécue le soir précédent, ce qui donc – je te connais, Alessandro, je sais comment tu raisonnes – la rendra à tes yeux immédiatement très précieuse, étant donné qu'en cet instant, libéré des polémiques qui te préoccupaient, elle sera de fait la vraie mort de ton père, celle qu'il a voulue et choisie, et toi

seul au monde en auras été témoin, je suis en train de te dire enfin que l'angoisse qui t'a ôté le sommeil se révélera inutile, car ton père ne se souviendra pas qu'il est mort en te tenant la main, ni qu'il a été reconnaissant envers toi, ni de ce qu'il t'a raconté à propos de Frank Lloyd Wright, et à son réveil il sera pimpant et pendant quelques heures même affectueux, et cependant, après ce court intervalle de paix, il recommencera à se plaindre de sa douleur au thorax, et tout reprendra son cours, avec de nouvelles paranoïas, de la souffrance, des rages et tu ne pourras pas t'empêcher de te demander pourquoi la mort de ta mère, si soudaine, si atroce et si lâche, elle l'avait acceptée avec autant de douceur et de simplicité tandis que celle de ton père, en revanche, si attendue, si annoncée, si préparée et que lui-même désirait désormais, était, à l'inverse, ainsi rageusement refusée, et au beau milieu de ces pensées le téléphone sonnera et ce sera l'infirmière Lina qui vous laissera tomber, car elle doit de toute urgence se consacrer aux soins de sa fille anémique, et les conflits à propos de l'assistance de nuit recommenceront, les refus ethniques et la recherche urgente d'un(e) infirmier(ère) italien(ne) que cette fois-ci pourtant on ne trouvera pas parce que ton frère prendra la situation en main et fera venir chez vous un rigoureux, surprenant, très jeune infirmier russe du nom de Vadim, que ton père acceptera sans broncher comme s'il savait depuis toujours qu'il faisait partie

de son destin, qu'il s'installera dans la chambrette qui avait été celle de papi, où il dormira le jour pour être en mesure de prendre soin de ton père la nuit, même si le temps manquera pour savoir s'il est réellement aussi fort que ton frère l'affirme puisque l'état de ton père s'aggravera brusquement, et que tout s'accélérera, et Benenato augmentera la dose de morphine sulfatée jusqu'à obtenir une sorte de coma pharmacologique en toute honnêteté pas très éloigné de ce que tu avais compris lorsque Ciulli avait parlé de ce niveau B qui selon Benenato n'existe pas, et tu comprendras ainsi que pour les anesthésistes il y a plusieurs manières de définir la même chose, et surtout que ce sera la fin, et que Benenato ne fera que l'accompagner, même si ton père parviendra à le berner une dernière fois lorsque, bien qu'il ait été apaisé en dépit de tout protocole, il se réveillera, oui, c'est ça, et il redeviendra conscient pour dire adieu à ton frère que l'on aura fait revenir en toute urgence de Rome, pour reconnaître ton frère, et lui sourire, pour que ton frère aussi lui tienne la main, et pour lui dire adieu en lui chuchotant à l'oreille quelque chose que tu n'entendras pas, Alessandro, et que tu ne sauras jamais, et ce sera leur secret, tout comme l'histoire de Frank Lloyd Wright sera le vôtre, confirmant ainsi, c'est le cas de le dire, jusqu'à la mort, sa légendaire impartialité, son effort infatigable et scientifique pour ne jamais faire de différence entre ses fils et dont la devise pourrait être

l'inoubliable « J'ai Un Fils Couillon, Et Même Deux ! », crié au cours d'une dispute avec toi, en bateau, à la barre dans le golfe de Lipari, ton frère étant tout à fait étranger à cette diatribe, impartialité dont vous ne comprendrez jamais jusqu'au bout combien elle a été essentielle pour faire de vous, les frères, deux hommes équilibrés, et que votre père enfourche en prenant congé pour toujours de ce monde, s'abandonnant au sommeil caverneux et irréversible prévu par le protocole de Benenato, et à ce moment-là il sera vraiment question d'heures, de quelques heures, puisque je sais que ton père restera dans cet état de lion apaisé jusqu'au cœur de la nuit, quand tu seras en train de dormir dans ton lit, ton frère dans le sien, et que Vadim, selon sa version personnelle, se sera rendu cinq minutes dans la cuisine pour boire une tasse de café, et en un instant solennel et solitaire il cessera de respirer, et tu seras réveillé par le coup de téléphone de ton frère, et il sera trois heures et demie du matin, et tu t'habilleras et tu iras chez ton père et tu le trouveras mort, et Vadim sera en train de pleurer, en train de sangloter, et voudra partir tout de suite, même si tu lui dis qu'à cette heure-là il n'y a pas de train, même s'il ne pourra pas se faire payer ces quelques jours de travail parce que ni toi ni ton frère vous n'aurez d'argent sur vous, et en conclusion ce Vadim aura une crise de nerfs, et puisque je sais qui tu es et que je connais ton âme je te dis que tu courras jusqu'à un guichet automatique pour

lui, tu courras retirer l'argent pour lui permettre de fuir dans la nuit, et tandis que tu seras là en train de retirer les billets de banque de la fente de la machine tu te sentiras seul, et las, et abandonné, et orphelin, et l'aube sera encore lointaine, et tu lèveras les yeux vers le ciel, et le ciel sera aussi noir qu'un sac de crin.

Mort pour quelque chose

Depuis l'âge de six ans, Ropiten accompagnait son père au club de billard, deux soirs par semaine. Son père jouait avec ses amis, et Ropiten le regardait. Les premiers temps il s'endormait, mais, en grandissant, il fut capable de résister au sommeil jusqu'à la fin des parties. Il apprit les règles, et se mit à suivre le jeu avec beaucoup d'attention. Même s'il prenait parti pour son père, il était objectif et grâce à lui les joueurs de billard s'aperçurent qu'ils calculaient parfois mal leurs points. Aussi, quand Ropiten eut quatorze ans, il fut chargé d'inscrire le score pour toutes les parties. Au début, son père et les autres contrôlaient, mais ils se rendirent vite compte que Ropiten ne se trompait jamais, et qu'ils pouvaient donc se concentrer sur le jeu. C'était la première fois que le club disposait d'un marqueur de points officiel pour les parties de billard, quelqu'un qui préférait manipuler les billes sur la tige de bois sans rester là en attendant son tour.

Puis, un soir, le père de Ropiten eut un infarctus. On l'étendit sur le billard, et le médecin lui sauva la vie et lui dit aussi qu'il fallait qu'il ne fume plus et qu'il arrête de jouer, parce que son cœur était malade. Aussi, le père de Ropiten ne put plus se rendre au club. Ropiten avait dix-huit ans, et il continua à aller tout seul deux fois par semaine marquer les points pour les amis de son père. Tous l'aimaient beaucoup et, chaque fois, après le jeu, ils lui offraient à boire et le ramenaient chez lui. Le lendemain il racontait à son père qui avait gagné et qui avait perdu et combien, les parties, les coups. Puis Ropiten allait travailler au bureau de son père, où il était représentant en laines et tissus synthétiques. Son père restait à la maison, en robe de chambre, et lui donnait des conseils par téléphone.

Quelque temps plus tard, bien qu'il ait arrêté la cigarette, le jeu et le travail, le père de Ropiten mourut d'un autre infarctus. Le médecin dit alors que c'était le destin et qu'on ne pouvait rien y faire. Ropiten se retrouva seul au bureau de laines et tissus synthétiques, et le travail n'alla ni mieux ni pire que lorsque son père le conseillait par téléphone.

Le soir, deux fois par semaine, Ropiten continua de se rendre au club et de marquer les points. Les amis de son père continuaient de jouer au billard et de fumer, aucun d'eux n'avait d'infarctus et à aucun d'eux le médecin n'interdit quoi que ce soit. Cela parut injuste à Ropiten. Il lui parut injuste que son

père soit mort sans qu'absolument rien ne change, pas même là où il avait passé tant d'années.

Aussi, un soir, tout à coup, Ropiten eut une idée. Alors qu'il comptait les points, il lui vint à l'esprit qu'il pourrait tricher. Il essaya : il en marqua plus pour un joueur et moins pour un autre. Personne ne s'aperçut de rien. Du reste, son escroquerie n'avait pas été décisive, le gagnant avait gagné malgré tout, même sans son aide. C'est pourquoi, la fois suivante, il tricha davantage, allant jusqu'à altérer le résultat de la partie. De nouveau, personne ne se rendit compte de ses manœuvres, le perdant qui avait gagné plaça l'argent sur le billard et le gagnant qui avait perdu l'empocha. Alors Ropiten comprit que jamais personne ne le soupçonnerait.

Il commença à tricher chaque fois, selon un critère précis ; dès son arrivée au club, il faisait attention au joueur qui allumait sa cigarette en premier : quel qu'il soit, Ropiten marquait pour lui trois points sur les quatre effectivement réalisés.

Les falsifications de Ropiten pouvaient inverser ou non l'issue des parties, mais il ne s'agissait jamais de résultats réguliers. Peu à peu, Ropiten vit que les amis de son père discutaient à propos des points. Certains, à la fin des parties, commencèrent à afficher leur perplexité, quand ils avaient perdu ou subi un écart trop lourd ; aussitôt leurs adversaires expliquaient pourquoi ils avaient perdu et comment ils avaient cumulé cet écart. Si ces derniers n'étaient pas convaincus, les premiers

invitaient les autres pour témoigner, et chacun se rangeait d'un côté ou de l'autre suivant ses sympathies personnelles. Et si quelqu'un osait supposer que Ropiten s'était trompé, le joueur avantagé était aussitôt prêt à démontrer que ce n'était pas vrai, et des témoins prêtaient même serment. Tous les soirs, le joueur qui avait été désavantagé et ceux qui avaient été avantagés changeaient, selon qui avait allumé le premier sa cigarette ; ainsi, en trichant, mais sans que cela soit au profit de quelqu'un en particulier, Ropiten ne fut jamais contesté. Seuls surgirent des soupçons réciproques entre les joueurs, de vieilles rancunes qui remontaient loin dans le temps, à l'époque où Ropiten marquait les points correctement et où son père était encore vivant.

Il vint alors une autre idée à Ropiten, et il l'expérimenta sur-le-champ. Il arrêta soudain de tricher. Les discussions continuèrent comme avant. Les résultats des parties redevinrent exacts, mais les joueurs n'en finirent pas de se disputer. Ils poussèrent même les choses plus loin : ils en vinrent à s'insulter, à se menacer, jusqu'au soir où l'un d'eux balança deux coups de poing à l'adversaire qui l'avait battu. Deux autres lui sautèrent dessus à coups de pied, et une queue de billard fut brisée sur la tête du gérant du club. Les ambulances arrivèrent et, avec elles, la police qui releva tous les noms et embarqua trois joueurs au poste. Ropiten fut reconnu étranger à la rixe.

Ce fut ainsi que, au club, les amis de son père, dont le cœur allait bien et qui continuaient de fumer, ne furent plus copains entre eux et ne jouèrent plus de parties de billard.

D'autres joueurs, que Ropiten ne connaissait pas, prirent leur place. Même le gérant du club cessa son activité, parce que, après le coup qu'il avait reçu sur la tête, il ne pouvait plus travailler : il vendit sa licence à quelqu'un de plus jeune et se retira en vivant de la rente de son assurance.

Ropiten n'alla plus marquer les points pour des gens qu'il ne connaissait pas, et il resta tous les soirs chez lui à regarder la télévision. Il s'ennuyait, mais il pouvait au moins dire que son père était mort pour quelque chose.

Ce qui a été sera

À trois ans on est ingénu. Si ton père met des patins à roulettes à tes pieds et te conduit au parc, jamais tu ne doutes de lui. C'est sa main que la tienne cherche comme appui. Tu ne t'aperçois pas, sur le moment, qu'elle recule, qu'elle te fuit, et qu'à force de la poursuivre, tu as appris à patiner. Tu ne sais pas comment, mais c'est arrivé. Ton père t'emmène tous les dimanches faire du planeur, et un beau jour tu sais distinguer les cirrocumulus des nimbostratus, tu parviens à voir les courants thermiques, qui sont invisibles, tu reconnais les oiseaux à leur façon de voler. Si ta mère continue de maigrir et grossir à cause de ton père, il faut du temps avant que tu le comprennes. Tu crois que c'est normal.

Pendant des années j'ai cru que mon père était un dirigeant dans une grande usine de profilés métalliques. Comme preuve, il lui suffisait de ramener à la maison, de temps à autre, un de ces panneaux illustrés pour la prévention des accidents du travail,

que j'accrochais dans ma chambre. Explosions, mains coupées, profilés métalliques qui pleuvent sur les têtes, incendies, chutes dans les hauts-fourneaux, j'ai rassemblé une belle collection. Il n'a jamais été possible de la démanteler.

« Gestionnaire du personnel », il se faisait appeler. Officiellement, il s'occupait des problèmes syndicaux avec les ouvriers, mais sa tâche consistait à les licencier sans qu'ils s'en rendent compte. Et quelqu'un s'en était aperçu, parce que sur le mur de l'usine, la seule fois où il m'y amena, je lus CELADON BOURREAU.

Il a toujours eu, en effet, une tête de bourreau, avec ses cheveux gris dressés sur la tête. Mais il faut du temps avant que tu comprennes qui est ton propre père. Pendant trop longtemps tu dois penser avec son cerveau, il t'est impossible de douter de sa parole. Aussi, quand tu perçois la réalité des choses, il est déjà trop tard, tu ne peux plus agir, tu ne peux que réagir.

Ce fut à la Villa del Vescovo, pendant la retraite spirituelle pour ma première communion, que je pensai pour la première fois avec mon propre cerveau. Le prêtre nous fit nous agenouiller et dit : « Recueillez-vous et pensez avec pureté à ce que vous désirez. » Ce fut là que je réalisai que je n'aimais pas le patinage, que le vol à voile me donnait des nausées, et que j'avais en horreur les panneaux illustrés pour la prévention des accidents du travail. Mais désormais, comme je l'ai dit, il était trop tard :

ma chambre était constellée de panneaux, j'avais déjà une paire de patins de compétition, et tous, à l'héliport que mon père avait fondé, me prédisaient un grand avenir de vélivole. Naturellement mes cheveux étaient déjà courts et dressés, coupés en brosse, sur ma tête. Je me sentis si mal, ce jour-là, que je dérobai le vin consacré du tabernacle et bus jusqu'à me soûler. Comme ça, rien que pour faire quelque chose. Puis je harcelai mes camarades, je lançai des pierres contre le prêtre et pour finir, en prenant la fuite, je tombai dans les escaliers et me fis une entaille au coude. Mon père me demanda immédiatement si je m'étais repenti, il voulait me pardonner. Je répondis que non, et alors il m'expédia dans un collège de bonnes sœurs. Là, c'étaient prières et catéchisme tous les jours, et, pendant mes rares heures de liberté, j'étais remis entre les mains de mon père. Comme il s'agissait des jours fériés et qu'il ne devait pas travailler, s'il faisait beau, il m'emmenait faire du planeur, ou patiner dans les parcs s'il pleuvait ou neigeait.

Heureusement, après que j'eus passé avec difficulté l'examen d'entrée au collège, les bonnes sœurs dirent à mon père qu'elles ne voulaient plus de moi dans leur établissement, que j'étais un mauvais exemple pour les autres. Je n'avais qu'à aller à l'école publique. Mon père prit ma défense et se querella avec la mère supérieure, allant jusqu'à dire que cette école était un nid de délinquants.

Ce fut alors qu'il se mit en tête cette idée des mauvaises fréquentations. Il me parla très

gentiment, un jour, pendant que nous voltigions en longeant un courant thermique interminable. Il reconnut avoir commis une erreur en me mettant là-bas, parce que c'est dans les collèges que sont les enfants les pires, et moi, avec ma faiblesse de caractère, je m'étais laissé influencer par mes mauvaises fréquentations. Inutile de lui expliquer qu'au collège je n'avais noué aucune amitié, ni bonne ni mauvaise. À force de tourner sur nous-mêmes, entre-temps, sous le petit capot en Plexiglas qui décuplait la chaleur du soleil, je commençais à me sentir mal, mais il continua à planer et à parler jusqu'au moment où il en arriva à la conclusion que je devais avoir un ami de cœur, car tous les enfants de mon âge en avaient un. Lui aussi en avait eu un, qui s'appelait Riccardo.

Lorsque, enfin, nous commençâmes à perdre de l'altitude, il exigea que ce soit moi qui planifie l'atterrissage – le moment est venu, dit-il. Or, il est difficile d'expliquer ce qu'il m'en coûta de l'effectuer, et je ne saurais pas dire comment je fis. Une fois à terre, j'étais si abasourdi que je ne parvins même pas à vomir. Plus tard, dans la voiture, mon père dit qu'avec l'atterrissage, tel que je l'avais planifié, nous nous serions écrasés contre le terre-plein à l'entrée de la piste, et que c'était lui qui, en cachette, avait corrigé mes erreurs avec les doubles commandes.

Il y avait encore de la lumière, ce dimanche-là, nous ne rentrâmes pas tout de suite à la maison.

Nous traversâmes la périphérie de la ville et parvînmes devant un grand immeuble de vingt étages au milieu d'une forêt de grands immeubles tous identiques. C'est à cet instant qu'apparaît sur la scène la famille Costantini, un moment décisif dans mon existence.

Ivan Costantini était un monsieur de l'âge de mon père, petit et maigre, qui travaillait lui aussi dans l'usine de profilés métalliques. Il avait une femme blonde qui s'excusa à plusieurs reprises pour le désordre, mais il n'y avait aucun désordre dans sa maison. Elle était simplement plus petite et plus pauvre que la nôtre. Nous habitions déjà à la campagne, à cette époque, parce que l'air pur faisait du bien à maman et que nous étions plus proches de l'héliport.

Pendant que mon père et monsieur Costantini parlaient de l'usine, j'examinais tous les objets et les meubles qui m'entouraient, et ils étaient bien plus modestes que ceux que nous possédions. C'était peut-être de cela que madame Costantini voulait s'excuser. Puis, alors qu'il faisait déjà nuit, arriva le fils des Costantini, qui s'appelait Giacomo, comme moi, avait mon âge et revenait d'un match de l'Inter où il était allé en compagnie de ses oncles. Il avait encore l'écharpe noir et bleu autour du cou.

Je l'enviai tout de suite, dès qu'il se mit à raconter son dimanche à son père. Moi, je n'avais jamais passé un dimanche loin de mon père, que j'aurais pu raconter. Je n'étais jamais allé à un match de

football, parce que mon père disait que le football est pour les pauvres d'esprit, mais dans le récit de Giacomo Costantini cela semblait être au contraire quelque chose de très amusant. L'Inter avait gagné 4 à 1, Mazzola avait marqué deux fois, et Giacomo Costantini était heureux.

Pendant les quelques minutes où nous restâmes ensemble, j'eus le sentiment que c'était un gamin plutôt étrange, qui ne savait rien des planeurs, ne patinait pas, pour qui ça ne se passait pas mal en classe et qui n'avait pas honte de ses parents. Sur les murs de sa chambre il n'y avait pas de panneaux anti-accidents du travail, mais des photos de footballeurs. Autre chose curieuse, il se déshabilla, se mit tout nu, et me dit que dans sa chambre il aimait rester comme ça, sans vêtements.

Mon père ne m'a jamais dit franchement qu'il voulait faire de Giacomo Costantini mon ami de cœur, ni ce soir-là en rentrant à la maison ni jamais. Il se mit à parler de lui, et à raconter un tas de belles choses sur cette famille simple et honnête qu'il fallait prendre en exemple et qu'il fallait aider. De temps en temps, le dimanche, après les survols ou, s'il neigeait, après le patinage dans des parcs, il m'emmenait chez les Costantini, où Giacomo était ou non, selon que l'Inter jouait sur son terrain ou en déplacement. Quand il était là, on nous enfermait dans sa chambre pour jouer, et parfois il se mettait nu, d'autres fois non. Même si j'enviais sa vie apparemment sans règles, je n'aimais pas ce

garçon ; jamais il ne m'a invité au stade avec ses oncles, ou ne s'est proposé pour aller voler sur les planeurs à ma place. Je l'enviais mais je ne l'aimais pas, et surtout je me méfiais de lui comme de tout ce qui m'était imposé par mon père. Heureusement s'interposaient entre nous les grandes distances métropolitaines, nous fréquentions des écoles différentes, ce qui faisait que je n'étais pas obligé de le voir plus de deux ou trois fois par mois.

Cela dura deux ans. Deux ans au cours desquels je n'ai rien fichu d'autre que récolter des sessions de rattrapage en mathématiques, en histoire et même en religion. Tirer un maigre profit de l'école, la mauvaise conduite, les commentaires en rouge sur mon carnet scolaire, étaient mes seules armes, puisque je n'avais aucun moyen de m'opposer aux entraînements de vol à voile ou de patinage. Parfois mon père venait me chercher à l'école et j'avais honte, mais dans l'ensemble il me semblait que je résistais bien à ses attaques, et je conservais encore quelque espoir dans l'avenir. Je ne pouvais pas soupçonner ce qu'il était en train de tramer en secret, je n'avais pas la moindre idée de l'avantage qu'il était silencieusement en train de prendre sur moi, en puisant à toutes ses ressources.

Grâce à sa fonction de bourreau d'usine, il avait entrepris de favoriser par tous les moyens l'avancement d'Ivan Costantini parmi les cadres. Il l'entraîna loin des machines et des panneaux de sécurité, jusqu'à un emploi de dirigeant semblable au sien.

Entre-temps, il harcela sans trêve notre voisin, à la campagne, à propos des immenses avantages offerts par de nouvelles habitations construites en ville, jusqu'à ce que celui-ci s'avoue vaincu et décide de partir. C'est alors qu'il persuada Ivan Costantini d'acquérir cette maison, bien que pour la famille Costantini cela soit au-dessus de leurs moyens. Il alla même jusqu'à lui offrir un prêt à l'amiable sans intérêts, et à la fin, il eut gain de cause ; Costantini s'endetta lourdement pour s'installer dans la maison de campagne mitoyenne de la nôtre. Preuve que toute cette manœuvre était préméditée avec soin, la date du déménagement des Costantini dans leur nouvelle maison coïncida avec le 20 mars : l'anniversaire de mon père.

Bien entendu, tout cela je ne l'ai compris que plus tard. À cette époque, je soupçonnais à peine que si quelqu'un avait écrit sur les murs CELADON BOURREAU, il devait bien y avoir une raison. Je ne voyais dans l'arrivée des Costantini qu'une tuile qui me tombait dessus à l'improviste sans crier gare.

Je parvins malgré tout à élaborer une réponse symbolique. Le jour du déménagement, mon père ne m'emmena pas voler, à cause du déjeuner de bienvenue en l'honneur de nos nouveaux voisins. C'était le premier dimanche ensoleillé que je ne passais pas dans les airs, du plus loin qu'il m'en souvienne. On m'envoya chercher un gâteau au bar du village, et je disposai ainsi d'une liberté d'action inattendue. Je me glissai dans ma chambre et cassai

ma tirelire, j'enveloppai mes économies dans un mouchoir et je les pris avec moi. Sur le chemin je les enterrai, mais j'étais si excité par mon projet que j'oubliai où, et je n'ai jamais pu retrouver cet argent. Tant pis : ce n'était pas grand-chose. De retour avec le gâteau, je coupai à travers un champ où depuis longtemps j'avais repéré une belle charrette en bois sans surveillance, et je la volai. Puis je me mis à gravir le champ, qui était en pente, en traînant la charrette avec le gâteau au-dessus et en savourant d'avance la satisfaction de voir mon père recevoir en cadeau, pour son anniversaire, un objet volé. La satisfaction qui m'attendait serait d'autant plus grande, me disais-je, que tout aurait lieu sous les yeux d'Ivan Costantini et de sa femme, qui désormais l'adoraient comme un saint homme. Mais au moment où je passais devant la maison de nos nouveaux voisins, je vis soudain Giacomo Costantini, nu, debout sur le rebord d'une fenêtre, en train de me fixer. Je continuai à traîner la charrette sous son regard, craignant qu'il ait pu me voir en train de la voler et qu'il raconte tout, ou me fasse chanter. Mais il fit pire. Il me regarda défiler sous sa fenêtre et puis, de but en blanc, il cria : « Tu es un cheval ! » Il éclata de rire et resta là, tout nu, debout sur le rebord de la fenêtre, puis il disparut. À part moi, personne ne l'avait vu. Je cherchai une belle réponse à lui donner, mais pas une seule ne me vint à l'esprit. Je restai immobile et muet, mortifié par cette apostrophe, et j'eus profondément honte

de traîner la charrette en remontant le champ, comme si j'étais vraiment un cheval que Giacomo Costantini aurait démasqué. Quand j'arrivai à la maison, Giacomo Costantini était déjà là, avec les autres, bien entendu habillé et cajolé. Je fis malgré tout cadeau de la charrette à mon père, et lui montrai les tessons de la tirelire pour lui prouver que je l'avais achetée, mais je ne parvins pas à éprouver la satisfaction que j'avais savourée d'avance. Même en voyant que mon père était tombé dans le piège, qu'il m'embrassait, et allait installer la charrette au milieu du jardin, dans l'herbe, avec plusieurs vases de fleurs posés dessus. L'humiliation que Giacomo Costantini m'avait infligée avait tout gâché.

De plus, quelques jours plus tard, Giacomo Costantini rappliqua dans ma classe pour terminer son année scolaire, l'école où il allait auparavant étant désormais trop éloignée. Mon père, qui connaissait bien le directeur, avait également veillé à ce détail. Ivan Costantini se disait préoccupé, il craignait que le changement nuise aux résultats scolaires de son fils, mais mon père le rassura. Giacomo ne se retrouverait pas seul dans cette nouvelle classe : il m'avait, moi. Nous étudierions ensemble, je l'aiderais à surmonter les difficultés. Nous passerions ensemble l'examen d'entrée au lycée et l'année suivante on nous inscrirait dans le même établissement.

Durant ces trois mois d'école, j'eus un avant-goût de ce qui m'attendait dans les années à venir,

conformément à ce qui avait été mis au point par mon père. Giacomo Costantini et moi, toujours ensemble, lui, pourtant, libre de se déshabiller et de s'habiller, d'aller aux matches de l'Inter ou de passer les dimanches à sa guise, moi rivé aux cadences des entraînements hebdomadaires avec mon père. Il ne me restait qu'une seule chose à faire.

Grâce à une flopée de fautes phénoménales à l'écrit d'italien et à une scène muette spectaculaire à l'oral de science, je réussis à être recalé aux examens. Giacomo Costantini passa au contraire avec mention et, l'année suivante, il fut seul inscrit au lycée, tandis que je redoublais avec une grande satisfaction. Il ne restait à mon père que la victoire platonique du voisinage, une victoire qui se retourna tout de suite contre lui quand, de la porte des Costantini, se mirent à entrer et sortir des copains de Giacomo qui n'étaient pas moi, des camarades de lycée et des fans de l'Inter. Son projet d'une amitié entre Giacomo Costantini et moi s'évanouissait pour toujours, et il s'en rendait compte. Il ne tenta même pas de me faire rattraper l'année perdue, il comprit que c'était inutile et ne loua plus les grandes qualités de Giacomo Costantini pour que je suive son exemple. Il se mit plutôt à s'en servir pour me harceler au quotidien, pour que j'en sois jaloux et que je le haïsse.

Étrangement, je me rappelle les quinze années qui suivirent mon fiasco à l'examen comme une seule et même chose, une longue apnée. La vie

suivit son cours, pareille à une partie d'échecs, quand les joueurs se soufflent les pièces les unes après les autres et que l'on doit attendre la *fin* pour savoir qui a gagné et qui a perdu. Giacomo Costantini devint un étudiant modèle, l'orgueil de sa famille, tandis que moi, je devins la honte de la mienne, d'abord en me mêlant aux néofascistes de San Babila, et ensuite aux franges violentes des fans du Milan. Là-haut, dans les étages supérieurs du stade de San Siro, j'ai participé à de nombreuses charges contre les fans du camp adverse, et dans les bagarres lors des matches j'aurais voulu qu'il y ait aussi, parmi nos victimes, Giacomo Costantini, écrasé contre une barrière ou dégringolant de gradin en gradin avec son écharpe noir et bleu autour du cou. Mais cela n'est jamais arrivé, parce que Giacomo Costantini s'était déjà mis à suivre les matches aux places numérotées. Je transformai les patins en instruments de délinquance, en véhicule pour les incursions nocturnes – endommager les distributeurs et les magasins en compagnie d'autres âmes perdues devint mon passe-temps préféré. Les journaux se sont souvent intéressés à nous, à cette époque, et *L'Espresso*, auquel mon père était abonné, consacra un dossier entier à cette nouvelle forme de vandalisme métropolitain à roulettes. J'eus deux procès, le second en tant que majeur, à la suite duquel je dus purger deux mois de prison ferme – et la même année je fus recalé au bac. Ce qui, cependant, ne me permit pas d'échapper au

brevet de pilote de planeur que je fus contraint de passer, à Rieti, à l'âge de vingt ans. Mais je ne fus pas le plus jeune vélivole d'Italie à l'obtenir, comme mon père en avait toujours rêvé.

Diplômé avec mention Très Bien, Giacomo Costantini s'inscrivit à la faculté de médecine. L'expérience de la prison me convainquit moi aussi de poursuivre des études, pour devenir, un jour, avocat, et défendre dans les tribunaux les délinquants, les inadaptés, les loubards et les rebelles de toutes sortes. Mais je n'avais ni argent, ni amis, ni femme, j'étais donc obligé de rester dans ma chambre recouverte de panneaux métalliques, toujours soumis, mais uniquement là, à l'autorité de mon père.

Pour la première fois, durant cette période, je me rendis compte que j'avais aussi une mère. Je tentai au début de trouver en elle une alliée, mais ma mère vivait désormais dans une sorte de limbes, cruellement à égale distance de nous qui luttions sous ses yeux. La maladie, grossir et maigrir en accordéon, était sa rébellion, sa vengeance personnelle, et en même temps l'île abstraite où elle s'était réfugiée pour éviter le spectacle de la lutte entre mon père et moi. D'elle, je n'ai jamais reçu ni compréhension ni réconfort.

Giacomo Costantini se fiança, c'est ce que j'appris par mon père. Moi, pendant mon voyage clandestin aux États-Unis, j'ai épousé une prostituée en la payant trois cents dollars, pour avoir

la satisfaction de montrer à mon père l'acte de mariage signé par le juge de paix d'Albany. Avec l'acte de mariage, j'exhibai aussi la feuille de route avec laquelle j'avais été expulsé des États-Unis et rapatrié aux frais de la République italienne.

Giacomo Costantini obtint sa licence, puis se spécialisa. J'eus moi aussi mon diplôme, alors que lui travaillait déjà dans un hôpital à la botte d'un célèbre chef de clinique et que l'on parlait de son mariage imminent. Moi, je pus enfin me jeter corps et âme dans mon travail. Payé presque rien, je n'étais que commis d'office pour défendre des voleurs, des violeurs, des responsables de troubles à l'ordre public, des néofascistes et des revendeurs de drogue. Une délinquance mineure, marginale, alors que les cas les plus retentissants étaient confiés à des pénalistes bien plus connus que moi, avides de publicité dans la presse. Cela me convenait, mon but n'était pas de faire carrière, mais de m'immerger dans le destin que je m'étais choisi, là où personne ne pourrait jamais me dominer.

Mon père résista bien à tout ça, sans vaciller. Ses règles de vie demeurèrent inchangées, et il parvint encore à me traîner plusieurs fois sur les planeurs. Il partit à la retraite, quitta l'usine de profilés métalliques mais continua, en tant que consultant privé, à s'occuper de licenciements et de luttes contre les ouvriers de toute l'Italie du Nord. Et, bien entendu, il continua à me harceler avec l'exemple de Giacomo Costantini, notre voisin et modèle de

rectitude. Mais moi aussi je tenais bon, certain que, tôt ou tard, quelque chose surviendrait pour proclamer définitivement un vainqueur et un vaincu.

Il en fut ainsi, je ne me trompais pas – et cela survint à l'improviste.

Un dimanche soir, après dîner, Giacomo Costantini se présenta chez nous, préoccupé parce que ses parents n'étaient pas encore rentrés d'une excursion sur le lac. De la maison il téléphona aux hôpitaux, à la police de la route, sans résultat. Puis, accompagné par mon père, il alla chez les carabiniers pour déclarer leur disparition. Quand mon père revint, au milieu de la nuit, on n'avait toujours aucune nouvelle.

Le jour suivant j'avais une audience au tribunal et je rentrai plutôt tard, dans l'après-midi. Je trouvai maman immobile sur une chaise, avec une expression de stupeur, presque de douceur. « Il est arrivé une tragédie », dit-elle. Ivan Costantini et sa femme avaient été retrouvés dans leur automobile, près d'une décharge, assassinés à coups de fusil.

Les funérailles furent célébrées dans la chapelle de l'usine de profilés où Ivan Costantini travaillait encore. Des mains compatissantes avaient tenté de recouvrir avec de la peinture l'inscription COSTANTINI BOURREAU sur le mur, ne parvenant qu'à la faire ressortir davantage. Tous les employés de l'usine, les patrons, les parents et les amis, formaient une grande file émue. Mon père prononça un long éloge funèbre devant le cercueil

recouvert de fleurs, en tutoyant les défunts, comme si eux aussi étaient en train de l'écouter. Il parla des qualités morales de cette famille humble, religieuse et pacifique, détruite à présent par le geste de fauves humains. Il prédit le châtiment de Dieu pour les responsables, et assura les défunts de la survivance de leurs vertus dans la personne de leur fils Giacomo qui, à partir de ce moment-là, par un serment solennel devant le Seigneur, devenait son fils.

Le jour suivant, Giacomo Costantini se constitua prisonnier et avoua avoir tué son père et sa mère. Il fournit des informations détaillées qui ne laissèrent aucun doute sur sa responsabilité, et guida les enquêteurs jusqu'au lieu où il avait caché l'arme du crime.

Nous apprîmes la nouvelle le lendemain matin, dans le journal. Je fus le premier à la lire pendant que nous déjeunions, et sur le moment, je me tus. Je laissai mon père nous raconter qu'il était inquiet parce que Giacomo n'était pas rentré chez lui cette nuit-là, et se rassurer en imaginant qu'il avait dû dormir chez sa fiancée ou chez ses oncles – les fans de l'Inter. Alors, à haute voix, sans même regarder mon père, je me mis à lire le compte rendu des aveux de Giacomo. Il avait tué ses parents parce qu'il n'avait jamais passé sa thèse de médecine, ni sa spécialisation, encore moins travaillé à l'hôpital. Il n'était pas davantage fiancé et certainement pas sur le point de se marier. Il avait commencé

à mentir après avoir été recalé pour la quatrième fois d'affilée à l'examen d'anatomie pathologique, pour ne pas faire souffrir ses parents. Puis il avait continué à mentir, incapable d'avouer qu'il avait abandonné ses études, mais quand son père lui avait demandé de l'argent pour s'acquitter d'un vieil emprunt, il l'avait tué, ainsi que sa mère. Il les avait endormis avec un somnifère injecté dans un yaourt, les avait transportés jusqu'à la décharge et les avait tués avec le fusil de chasse de son père. Les enquêteurs l'avaient soupçonné dès les résultats de l'autopsie, mais en conservant la plus grande discrétion.

Je me précipitai le matin même à la prison où il était enfermé et, en qualité d'avocat, j'obtins la permission de le voir. Il était un peu pâle mais serein, il avait un air doux et je ne vis dans ses yeux aucune honte, comme lorsqu'il défilait nu devant moi. « Je me suis ôté un poids de la conscience, dit-il, tu n'imagines pas le poids que je me suis ôté. » Je le regardai, en silence, essayant de dissimuler la violente explosion de joie qui me secouait au plus profond de mes entrailles. C'était un moment solennel, merveilleux, où tout à coup s'évanouissait la souffrance qui avait accompagné jusque-là chaque instant de mon existence, remplacée par la conscience réconfortante d'avoir, après tant de batailles perdues, gagné ma guerre. Que de douleur j'aurais évitée, si j'avais su que tout finirait ainsi : le voilà, Giacomo Costantini, le fils modèle,

l'étudiant modèle, le supporter modèle, l'arme avec laquelle mon père avait cherché pendant des années à m'anéantir – et maintenant, soudain, le monstre féroce et indéfendable à l'égard duquel personne n'était disposé à éprouver la moindre pitié. Ses oncles et ses cousins l'avaient répudié, il n'avait personne d'autre au monde que moi. Tout à coup, dans la jubilation intérieure qui m'étourdissait, je me sentis en dette vis-à-vis de lui : il avait fait ce que je n'avais pas eu le courage de faire, il s'était immolé – et de cette manière il avait mis un terme à mon agonie. Je le défendrais, moi, lui dis-je, à titre gratuit ; puisque je le connaissais depuis tant d'années, je le présenterais au monde pour ce qu'il était vraiment, et le fruit de mon travail serait la conquête de cette pitié que personne ne semblait être disposé à lui témoigner – mais qui pourrait le sauver. Sa vie n'était pas finie, l'assurai-je, et aussi misérables que puissent lui apparaître les années qu'il avait devant lui, je parviendrais à les transformer en un avenir. D'ailleurs, lui dis-je, il y avait quelque chose d'héroïque dans l'abomination qu'il avait accomplie, quelque chose que tout un chacun, durant sa triste épopée de fils, entrevoyait, ne serait-ce qu'un instant, comme la seule manière de venir au monde : l'amour, la charité, le bon sens ou seulement la couardise empêchaient ensuite de suivre ce chemin, mais l'instinct de tuer les parents appartenait au destin des hommes depuis les temps d'Œdipe, de même que l'instinct des parents

était, depuis les temps de Médée, de supprimer les enfants. La consanguinité était une guerre, lui dis-je, dont, je le lui promis, je convaincrais le jury de reconnaître en lui une victime. Giacomo Costantini m'écouta sans dire un mot, et quand le temps de la visite fut écoulé, il me remercia, me dit que j'avais été d'un grand réconfort pour lui et m'embrassa avec une chaleur qu'il ne m'avait jamais témoignée auparavant. Il me demanda de revenir vite. Je le lui promis, et je m'en allai.

Je me plongeai tout de suite dans son affaire, explorant les meilleures voies de défense. Obtenir l'irresponsabilité partielle, dans un délit de ce genre, est presque automatique, mais l'aliénation totale dépendrait surtout de sa collaboration. En quatre jours d'affilée d'études et de recherches, je dénichai une grande quantité de circonstances atténuantes, d'exceptions et de précédents qui promettaient de bons résultats. Pendant ce temps, mon père m'évitait et moi, d'ailleurs, je ne faisais rien pour le croiser dans la maison ; assister au spectacle de sa défaite n'aurait rien ajouté à mon triomphe – au contraire, cette soudaine invisibilité qui était la sienne, alors qu'il avait toujours été si omniprésent et si invasif, représentait en soi mon triomphe.

Donc, quatre jours plus tard, je rendis à nouveau visite à Giacomo en prison et je le trouvai mieux, il était presque joyeux. Je lui dis que s'il parvenait à rester comme ça jusqu'à l'expertise psychiatrique,

l'aliénation totale serait à notre portée. Du reste, je savais qu'il était fou, je l'avais toujours su, et c'était cet aveu public et cette reconnaissance objective de sa démence qui représenteraient pour moi le rachat de toutes les années gaspillées à lutter pour me tenir éloigné de lui. Je lui exposai la ligne que j'avais établie, dans les moindres détails. Il me semblait parfois distrait et je lui demandais « Tu me suis ? », et il répondait « Oui, je te suis ». Il me laissa finir. Puis il me remercia, me regarda de son regard d'irresponsable et me dit qu'il avait déjà un avocat. Il prononça son nom et c'était un avocat important, un passionné de vol à voile, un ami de mon père. Juste après moi, me raconta-t-il, mon père était venu le voir avec cet ami, ce pénaliste célèbre, et il lui avait offert son aide. Il lui avait seulement demandé s'il s'était repenti et il lui avait répondu que oui, qu'il s'était repenti. Puis il lui avait demandé si en prison, pendant l'exécution de sa peine, il serait d'accord pour reprendre ses études et sa thèse de médecine, et Giacomo lui avait répondu que c'était sa seule raison de vivre. Puis l'avocat avait pris la parole et lui avait dit tout ce qu'il devait faire, y compris les réponses qu'il fallait donner lors des interrogatoires. Giacomo s'excusa, me remercia encore et me dit, peut-être pour me consoler, que sa défense telle que je l'avais établie était point par point identique à celle retenue par l'avocat célèbre. Puis nous nous serrâmes la main, et un gardien le reconduisit dans sa cellule.

Quand je sortis de la prison, le ciel s'était assombri, un orage se préparait. Le sirocco secouait les branches des arbres et faisait virevolter les feuilles, d'un côté à l'autre des allées. Tandis que je traversais un jardin, je m'arrêtai pour observer un immense vol d'oiseaux en train de se poser sur un unique marronnier. Le gazouillis était impressionnant, il faisait songer à une force invincible. Un homme et un enfant s'arrêtèrent, attirés eux aussi par ce spectacle. L'enfant croquait des pistaches. « C'est quoi ces oiseaux ? demanda-t-il. — Que veux-tu que ce soit ? dit l'homme, ce sont des moineaux. Ne jette pas les coquilles par terre. »

C'étaient des étourneaux.

Un coup de téléphone du ciel

Il avait perdu son billet, il l'avait retrouvé au dernier moment, mais ensuite il l'avait oublié à l'hôtel et avait dû rebrousser chemin pour le récupérer ; finalement il avait raté son avion. Son chef, Italo, avant de le laisser tomber, lui avait hurlé de se débrouiller (il y avait beaucoup de vent à l'extérieur de l'aéroport de San Diego, Guido ne comprit pas bien : « Connard » ?). Il ne s'était donc retrouvé au check-in de la compagnie, avec son sac et son billet à la main, que quand son billet n'était plus valable. Se débrouiller : c'était au fond la seule chose que Guido savait faire. Et grâce à une fougueuse manœuvre de séduction à l'égard de l'employée, son billet périmé était redevenu valable. Avec un magique – et gratuit – coup de tampon bleu, la main noire fuselée de la jeune fille lui avait accordé une place sur le dernier vol du soir pour San Francisco, en lui sauvant la vie sans même le savoir. S'il n'avait pas réussi à être, le lendemain matin, à la disposition d'Italo dans le hall

de l'hôtel, Guido aurait perdu aussi ce travail, et par conséquent il aurait replongé à la moviola pour démembrer des films pornos et confectionner des compilations de sexe anal.

Quand il monta à bord, le luxe le surprit : il ne s'agissait pas d'un avion quelconque, mais d'un Airbus spécial, plein d'avocats et d'avocates qui tapotaient sur leurs ordinateurs portables ; il y avait deux fax à la disposition des voyageurs, un à chaque extrémité de la carlingue, et, tous les trois fauteuils, un téléphone. Guido s'assit et observa le téléphone fixé au dossier devant lui. Il fonctionnait avec des cartes de crédit. Guido n'en avait pas, et n'en avait jamais ressenti le moindre besoin, mais en ce moment, à dix mille kilomètres de chez lui, perdu dans ce groupe si aisé, chamboulé par la pensée des grandes occasions dont il n'avait même pas pu profiter parce qu'elles ne s'étaient jamais présentées à lui, il regretta de ne pas pouvoir utiliser ce téléphone. À Cagliari, il était quatre heures du matin, calcula-t-il ; et il imagina Livia endormie au fond de son lit, dans le silence des ruelles où ils avaient emménagé ensemble, enveloppée dans le cocon de sa chaleur dont il éprouvait le manque comme jamais auparavant. Au moins elle était là, pensait-il, lointaine, mais elle était là, et il serait magnifique d'entendre sa voix. Il se consola en pensant que ces téléphones ne fonctionnaient peut-être pas, ou qu'on ne pouvait pas les utiliser durant le vol, ou que de toute façon il ne pourrait

pas passer un appel intercontinental. Si on lui avait dit qu'ils étaient là pour faire joli, il en aurait été tout de suite convaincu.

Il s'en était presque fait une raison lorsque le hippie à côté de lui glissa sa carte de crédit dans le téléphone et appela quelqu'un. Une femme, songea Guido, en scrutant l'expression de l'homme pendant qu'il parlait – et même, une jeune fille : très différente de Livia, certes, mais sans aucun doute aussi aimée qu'elle et tout aussi nécessaire au laborieux va-et-vient de ce sigisbée que Livia l'était à ses trimballements de chevalets derrière Italo. Sans elle, songea-t-il, cet homme passerait des nuits terribles dans son appartement de luxe, le matin il serait incapable de travailler, son chef l'humilierait devant tout le monde, et en peu de temps sa vie serait brisée. Voilà pourquoi il l'appelait au téléphone, pensa Guido : parce qu'il l'aimait.

La communication téléphonique dura longtemps : jusqu'au moment où l'avion commença à survoler le luminaire fantasmagorique de Los Angeles. Sur le display, Guido vit apparaître le montant réglé pour l'appel, trente-six dollars et trente-cinq cents, et dans un sursaut instinctif, à l'instant même où l'idée lui traversait l'esprit, il s'adressa à son voisin : pourriez-vous, s'il vous plaît, me laisser téléphoner avec votre carte de crédit, si je vous règle ensuite le montant en espèces ? Le hippie le dévisagea, et, au cours du long moment où ses yeux le fixèrent, Guido pensa intensément à Livia, afin de laisser

transparaître sans l'expliquer ce qui motivait sa requête. Il t'arrive la même chose qu'à moi, pensa-t-il : nous aimons une femme, nous en ressentons le manque, nous sommes identiques.

L'homme acquiesça. Il fit mieux, il effectua lui-même toutes les opérations nécessaires pour que le téléphone fonctionne : il se fit donner le numéro, le composa et, avec un sourire, lui passa le récepteur qui s'était déjà mis à sonner, comme l'aurait fait un portier d'hôtel. C'est seulement alors que Guido se rendit compte de la chose extraordinaire devenue possible grâce à ce progrès contre lequel, en votant vert lors de trois élections d'affilée, il avait cru combattre. Il était dans les cieux de la Californie et à son oreille parvenaient, très nettement, les sonneries du téléphone qui, dans sa maison, au rez-de-chaussée moisi du quartier Castello de Cagliari, était en train de réveiller Livia. Un, deux, trois – elle avait le sommeil lourd, Livia –, soudain l'émotion explosa dans sa poitrine...

Quand Livia répondit, la joie le submergea d'un coup : Livia, c'est moi, je suis en train de voler, c'est fantastique, je t'aime, je suis dans l'avion et en dessous de moi il y a un océan de lumières merveilleuses, et je t'aime, et je vole, et je veux t'épouser... Il ne s'aperçut pas, Guido, de l'étrangeté de ces paroles jamais prononcées auparavant et à présent presque criées à une jeune fille réveillée au milieu de la nuit. Sa réaction, d'abord, le déçut – elle marmonnait et bâillait – mais ensuite

elle le frustra, quand il réalisa que Livia ne le prenait pas au sérieux : Qu'est-ce qui t'est arrivé, Guido... ? allez, arrête, j'ai sommeil... Il insista, il le lui jura, répéta qu'il volait et qu'il l'aimait, mais Livia sembla s'impatienter, et ce moment de grâce se consuma sans même qu'elle se soit tout à fait réveillée. Après que Livia eut raccroché, Guido resta pendant un certain temps silencieux, étonné, incapable de concevoir un remède à un malentendu de ce genre. La voilà, l'occasion perdue : alors, une angoisse comme il n'en avait jamais connu auparavant l'assaillit, et quelque chose de très net lui disait que désormais même Livia n'était plus là. Puis il remarqua que le hippie le regardait avec amusement, et il essaya de se donner une contenance : il contrôla sur le display le montant de la communication – treize dollars soixante-quinze – et il se préparait à payer ; mais le hippie, en souriant, lui dit que ce n'était pas nécessaire. Plus tard, à l'aéroport de San Francisco, l'homme le salua cordialement, juste avant d'être englouti par l'embrassade d'une jeune fille blonde. Celle du coup de téléphone, c'était évident.

De retour à Cagliari, une semaine plus tard, Guido constata que Livia était partie. Il avait essayé de la rappeler tous les jours, depuis San Francisco, même la nuit, sans jamais pouvoir la joindre, et chez lui il trouva un billet, où quelques regrets virevoltaient autour du mot adieu. Il ne restait plus une seule trace de Livia, ni là ni ailleurs, et de

nouveaux jours commencèrent à s'écouler, dans un vide qui lui parut inouï à cause de la brutalité avec laquelle il s'était grand ouvert devant lui. Le temps se durcit en un bloc unique insoutenable, et il perdit pied. Il s'enferma chez lui et ne voulut plus voir personne, ni participer à la vie de son quartier chargé d'histoire, où vivaient autrefois des marquis et des vice-rois et où n'habitaient à présent que des familles très pauvres et des jeunes sans le sou comme lui, sur les épaules de qui s'effritaient le faste et la gloire des siècles en même temps que la pierre et le marbre, jour après jour, ce qui en faisait l'endroit idéal pour se laisser aller, pour mourir d'amour... Il recommença à se droguer alors qu'il avait eu tant de mal à s'arrêter. Il ne tenta même pas de trouver un travail et au contraire, lorsque Italo l'appela pour lui en offrir un en Turquie, il dit qu'il était très occupé. Et en effet c'était vrai : Guido était occupé à souffrir, parce que Livia s'en était allée sans lui dire un seul mot, et avec elle avait disparu l'espoir de garder la tête hors de l'eau dans cette existence misérable.

Cependant, tout à coup, comme elle était partie, trois mois plus tard Livia revint ; elle l'embrassa et se mit à pleurer sur son épaule ; elle lui dit qu'elle avait commis une énorme erreur et lui demanda pardon. Elle lui raconta ce qui s'était passé. Pendant qu'il était en Amérique, elle avait rencontré un jeune homme anglais. Un violoncelliste qui interprétait la ligne de basse continue dans un ensemble

qui avait donné des concerts de musique baroque dans plusieurs villes de Sardaigne. Il était plus ou moins en vacances à Cagliari avant son retour en Angleterre. Comment une telle chose avait pu se produire, Livia était à présent incapable de le comprendre, mais elle avait cru en être tombée amoureuse et avait décidé de partir loin avec lui, à Londres : elle l'avait décidé et elle l'avait fait. Pourtant, continua Livia, en pleurant, pas un seul jour elle n'avait été heureuse, ne serait-ce qu'une minute ; au contraire, elle s'en était repentie dès le matin même de son départ : parce qu'elle avait fait un rêve, cette nuit-là précisément, un rêve étrange et très doux, dans lequel lui, Guido, l'appelait pour lui dire qu'il était dans le ciel, qu'il volait au-dessus d'un océan de lumière et qu'il l'aimait. Un très beau rêve, où Guido lui apparaissait comme jamais il ne lui était apparu, serein, enthousiaste et rayonnant d'amour pour elle. Le matin, pendant qu'elle rangeait ses dernières affaires dans la valise, avec l'Anglais qui l'attendait dans le taxi, au fond de la ruelle, pour aller à l'aéroport, ce rêve rebondissait encore dans sa tête – et même après, à Londres, il ne l'avait plus quittée, de sorte que pendant tout ce temps elle n'avait fait que puiser en elle le courage de revenir en arrière. Elle l'avait enfin trouvé, et maintenant elle était là, et lui demandait s'il voulait encore d'elle. Guido lui dit que oui, et ils firent l'amour. Puis, en fumant, allongée sur le lit, avant que Guido ne sache comment lui dire que ce coup

de téléphone elle l'avait reçu pour de vrai, Livia se remit à parler de son rêve, lui répéta combien il avait été vif et qu'il avait bouleversé sa vie. Un coup de téléphone du ciel, insista-t-elle, et elle le lui raconta de nouveau.

Sœur

J'avais un mari et un amant. Mario, mon amant, possédait une usine de textile et Andrea, mon mari, était son avocat. Ils étaient amis d'enfance, et je les avais connus ensemble, à l'époque de mon baccalauréat. Comment cela avait été possible, je ne saurais le dire, mais depuis ce temps-là j'étais restée partagée entre les deux, et toujours de la même manière – avec Andrea en pleine lumière et avec Mario en cachette. J'avais été capable d'épouser Andrea, un samedi, à l'église, avec Mario comme témoin du marié, et puis d'être assise au premier rang, parmi les invités, un autre samedi, quand Mario avait épousé l'une de ses salariées. Rien de tout cela ne me paraissait sordide ou insoutenable ; ma vie était ainsi, et je la vivais.

Avec Andrea, une fois mariés, nous étions allés habiter dans un ensemble construit par une coopérative et destiné aux pauvres : mais les appartements avaient tous été par la suite achetés par des gens comme nous, des avocats, des représentants de

commerce, même quelques magistrats ; que cela ait été légal ou non, je ne saurais le dire. Nous vivions paisiblement dans cet appartement, mon mari et moi, je dirais dans l'aisance, avec tous les avantages offerts par une petite ville comme la nôtre et, durant encore un certain temps, sans songer à avoir des enfants. Le matin nous nous levions tôt, nous prenions le petit déjeuner en lisant les journaux, nous nous mettions d'accord pour la journée, puis il partait à son bureau, ou au tribunal, et moi j'allais le tromper avec Mario. Pas tous les jours, bien entendu, mais si nous n'arrivions pas à nous rencontrer, nous nous appelions, nous parlions longtemps au téléphone et nous terminions en faisant le serment de nous aimer toujours.

Ce matin-là, par exemple, nous n'aurions pas dû nous voir : il avait certains engagements professionnels, des échéances de livraison, des ennuis avec les banques, et moi j'avais prévu de faire de grandes courses au supermarché. Je prenais mon petit déjeuner avec mon mari, reposée, tranquille, en lisant *La Repubblica*. Lui, au contraire, comme d'habitude, il lisait la chronique locale dans *La Nazione*, et je me sentais légère à l'idée que ce jour-là je ne le tromperais pas. J'avais de la tendresse pour lui, voilà, en le voyant si absorbé dans la lecture des faits divers de la ville dont il connaissait les moindres coulisses, et qui revenaient ensuite dans les conversations avec ses amis, au Tennis Club, ou au restaurant, le soir, si nous sortions.

Oui, j'éprouvais de la tendresse pour lui, quand, ce matin-là, il me parla.

— Delfa Parigi, dit-il, levant les yeux de son journal, ce n'est pas cette femme qui venait travailler ici ?

— Oui, répondis-je, pourquoi ?

— Celle qui travaillait chez tes parents quand nous nous sommes connus ? C'est elle ? Delfa Parigi ?

— Oui, Delfa. Pourquoi ?

— Elle est morte, dit Andrea.

À cet instant le téléphone se mit à sonner. J'étais restée sans voix, et Andrea se leva sans rien dire, assez embarrassé : il plaça le journal sous mes yeux et se rendit dans la pièce à côté pour répondre.

La photographie de Delfa était en tête d'un article, sans doute celle de sa carte d'identité : à peu près de la période où elle venait faire le ménage chez mes parents et où, moi, j'étais une petite fille. L'article était lapidaire : renversée par une voiture la nuit précédente, sur une grande route périphérique, elle était morte dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital. La voiture qui l'avait percutée avait pris la fuite, mais la police avait des pistes et espérait remonter rapidement jusqu'au conducteur. Fin.

Cela faisait plusieurs années que je ne la voyais plus, Delfa, et je ne savais plus rien de sa malheureuse existence, mais il m'arrivait souvent de rêver d'elle, perdue dans ses mésaventures, telle que je l'avais connue. En réalité, je crois que Delfa a représenté

la première connaissance de la douleur dans ma vie, quelque chose comme la découverte brutale de la réalité du monde. Elle était venue plusieurs fois travailler, le matin, meurtrie par les coups, c'était son mari qui la frappait. Puis il était tombé malade, d'une horrible maladie, une démence précoce, et elle avait arrêté de travailler pour prendre soin de lui jour et nuit, jusqu'à ce que, des années plus tard, il meure. Elle ne travaillait plus chez mes parents, sa place avait été prise par une autre, mais elle nous rendait quand même visite, et parfois elle portait encore des marques de coups : maintenant c'était son fils, toxicomane, qui la maltraitait pour avoir de l'argent. Mon père chercha une communauté où le faire désintoxiquer, mais il n'en trouva que des payantes et Delfa se remit à travailler pour payer la thérapie de son fils. Une fois mariée, je l'avais prise chez moi, en la payant plus que ne l'étaient les autres femmes de ménage, mais je sus que lorsqu'elle sortait de chez moi, vers trois heures de l'après-midi, elle allait travailler chez quelqu'un d'autre, pour un salaire bien inférieur, et gagner encore un peu d'argent. Puis un jour, on découvrit que son fils, après avoir quitté la communauté, avait recommencé à se droguer, et elle, cette fois-ci, avait baissé les bras, se démenait pour lui donner tout l'argent qu'il lui demandait, tant elle avait honte de solliciter à nouveau de l'aide après cet échec. Finalement, son fils aussi mourut, d'une overdose, en tombant d'un talus, et Delfa cessa de venir nous voir, moi comme

mes parents. Elle disparut, et malgré l'affection que je lui portais, je ne fis jamais l'effort de la rechercher. Sans elle, d'ailleurs, le monde qui me concernait était redevenu absolument tranquille, sans tragédies ni violence, sans larmes. Et voilà que je la retrouvais dans le journal, écrasée par une voiture qui ne s'était même pas arrêtée et dont l'unique témoin, un menuisier, avait donné cette mince description à la police : une Volkswagen Golf de couleur blanche, dont les trois premiers éléments de la plaque étaient AB 9 – il n'avait pas réussi à tous les mémoriser. L'article ne pouvait rien en dire, mais il était évident qu'être allée la voir ne serait-ce qu'une seule fois, durant ces dernières années, ou même l'avoir invitée à déjeuner ou à prendre un thé, aurait suffi pour l'éloigner de quelques centimètres du lieu d'où cette voiture avait filé comme le vent.

Soudain mon mari revint à la cuisine, avec un air étrange, étonné.

— C'est incroyable, dit-il, sans même s'apercevoir que j'étais en train de pleurer.

Il resta un moment silencieux, l'air toujours surpris.

— Au téléphone, reprit-il, c'était la femme d'Untel que j'ai défendu récemment. Elle m'a dit que leur fils n'était pas rentré à la maison cette nuit, qu'ils s'étaient disputés, ou quelque chose dans ce genre, et qu'ils craignaient, à cause de la description de la voiture, que ce soit lui qui ait tué cette femme…

Il parlait comme en transe, ébranlé par cette coïncidence, continuant à répéter « C'est incroyable », et je pus cesser de pleurer sans qu'il s'aperçoive de rien. Il n'imaginait pas, du reste, que la mort de Delfa puisse me bouleverser à ce point. Il ne savait pas combien j'étais attachée à cette femme, il ne savait pas que j'en rêvais encore la nuit : comme de bien d'autres choses, j'en avais parlé avec Mario mais jamais avec lui. Andrea était simplement secoué par cette coïncidence.

— Et pourquoi ils t'ont appelé toi ? lui demandai-je, dans un filet de voix.

— Ils voulaient savoir comment s'organiser parce que, ben, ils sont convaincus que le responsable c'est leur fils.

— Et toi ?

— Je leur ai dit d'aller voir la police et de leur répéter ce qu'ils m'ont dit à moi. Mais qu'ils pouvaient aussi se tromper. Qui sait combien de Golf blanches sont immatriculées de la même façon...

— Quel âge a le jeune homme ?

— Vingt et un ans. Et hier soir ils se sont disputés pour je ne sais quoi, une fille...

Curieusement, cette deuxième tragédie qui m'était étrangère me soulagea un peu, si je puis dire, du poids causé par la mort de Delfa. Au lieu de s'additionner, eh bien, c'était comme si elle en avait soustrait quelque chose, et je pus accompagner mon mari à la porte, l'embrasser et lui donner rendez-vous pour le soir sans éclater de nouveau

en sanglots. Mais dès que je fus seule, je courus au téléphone et j'appelai ma mère, en oubliant, sur le moment, qu'elle et mon père étaient à Ischia pour prendre des bains de boue. Cela me revint soudain à l'esprit, en entendant le portable annoncer que le correspondant n'était pas joignable : ils étaient partis pendant toute la semaine, ils n'allumaient le portable que le soir.

Je ne trouvai pas le numéro de l'hôtel où ils étaient descendus (je devais l'avoir, quelque part, mais pas moyen de mettre la main dessus) ; il était désormais impossible d'avoir l'adresse de mon frère, depuis qu'il avait été reçu au concours de steward sur les vols intercontinentaux ; et pourtant je devais parler de Delfa avec quelqu'un qui l'avait connue et qui savait combien je l'aimais. Quelqu'un qui se sente frappé par ce deuil comme cela venait de m'arriver, ou du moins qui puisse le comprendre. Il ne restait plus que Mario, désormais. J'essayai de l'appeler à l'usine, mais il n'était pas encore arrivé. J'appelai alors le numéro de son portable, en dépit de notre accord de ne le faire qu'en cas d'urgence (une fois, justement, où je lui avais parlé de Delfa qui venait travailler couverte de bleus, il m'avait dit, en plaisantant : « Eh bien, si un jour Andrea découvre tout, s'il te bat et tente de t'étrangler, si tu réussis à t'enfermer dans ta chambre et s'il commence à enfoncer la porte avec une hache, alors là *appelle* »), mais le portable était éteint. Je pensai aussi l'appeler chez lui, où ce serait sa femme, qui

me connaissait, qui répondrait, ou son fils Vittorio qui, à l'âge de trois ans – Mario en était très fier –, répondait déjà au téléphone, « Restez en ligne, s'il vous plaît... » : je décidai finalement que j'irais le trouver à son usine.

Je laissai passer une heure, pendant laquelle arriva la femme de ménage philippine – nous avions une Philippine, à présent, souriante, pieuse, elle me raconta qu'à Manille un de ses parents avait gagné une grosse somme à la loterie. Puis je pris la voiture et me rendis à l'usine de Mario.

Il était dans les bâtiments, mais pas dans son bureau. Je trouvai le courage de demander à sa secrétaire de le faire appeler par les haut-parleurs et de rester assise à l'attendre, en lisant une revue, comme si de rien n'était. Mario arriva quelques minutes plus tard, et il se raidit en me voyant. Il était suivi d'un cortège de personnes, employés, fournisseurs, et je vis qu'il était gêné d'être obligé de les congédier pour rester seul avec moi. Il avait le visage fatigué, les traits tirés – ce devait être vraiment une sale journée, comme il me l'avait d'ailleurs annoncé. À peine la porte fermée, il se mit à protester de manière brusque, je dirais presque violente, quoique à voix basse pour qu'on ne l'entende pas de l'extérieur, et cela rendit sa réaction particulièrement comique. Il ne me laissa même pas le temps de lui expliquer la raison de ma visite ; il répéta en haletant que j'étais folle de débarquer comme ça, et que de toute façon c'était une matinée terrible,

il n'avait pas le temps, des clients l'attendaient, et en plus le magasinier n'était pas venu travailler et on ne trouvait pas le double des clés qu'il était le seul à avoir. Je compris que nous devions être épuisés, moi pour prendre de manière aussi tragique la mort d'une vieille femme de ménage et lui pour se mettre dans cet état à dix heures du matin. J'étais sur le point de fondre à nouveau en larmes lorsque le téléphone sur son bureau se mit à sonner. Mario répondit, et pendant qu'il écoutait dans le combiné je le vis pâlir : il resta immobile, livide, en prononçant avec peine des mots sans suite (« Oui », « Non », « Comment ? », « Quand ? », « Oui »). Et il raccrocha avec un regard hébété.

— Oh, mon Dieu... murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un de mes employés s'est tué, dit-il, il s'est jeté sous un train...

De nouveau la tragédie d'autrui se superposait à la mienne, pour laquelle j'éprouvais le besoin de pleurer, et de nouveau elle lui ôtait de son importance, me permettant de lui résister. Mario était bouleversé, bien plus que moi.

— Qui est-ce ? lui demandai-je.

— Un jeune homme... Le magasinier... Il s'est attaché avec la ceinture de son pantalon au rail et il s'est...

Il s'interrompit et resta silencieux, posa ses mains sur le bureau, en respirant profondément. Puis tout à coup il s'approcha de moi et me prit dans ses bras.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi de telles choses arrivent ?

Je ne sais pas s'il a pleuré sur mon épaule, lui ; mais reflété dans la vitre de la fenêtre je vis l'inverse de la scène que je m'attendais à vivre : Mario qui s'abandonnait dans mes bras, indifférent au fait que quelqu'un aurait pu entrer et nous voir ; et moi qui lui caressais les cheveux, le cou.

— Ce matin à cinq heures... murmurait-il, il n'avait sur lui que la carte de l'équipe de football de l'usine, pas de papiers, c'est pour ça que la police a appelé ici. Ses parents ne savent rien encore, comment faire pour le leur dire ?

— Demande à la police de les prévenir, dis-je.

— Désormais, j'ai accepté de m'en charger moi-même. Je les connais bien, ce sont de braves gens, des amis de ma femme... Oh mon Dieu...

Je tentai de le convaincre de rappeler la préfecture et de dire aux policiers d'informer eux-mêmes la famille du jeune homme, mais Mario s'obstina dans son refus, en soutenant que c'était trop compliqué alors que, au contraire, c'était simple. Je me dis qu'au fond la raison pour laquelle Mario voulait prévenir lui-même les parents ressemblait à ce qui m'avait poussée à téléphoner à ma mère, à penser à mon frère et ensuite à me précipiter ici, pour pouvoir annoncer à quelqu'un la mort de Delfa : pour se défouler. Et si ce jeune homme était, pour lui, plus qu'un simple employé, alors que moi je n'en savais rien, cela voulait dire que

c'était une de ces choses dont Mario parlait avec sa femme et pas avec moi. Je le laissai donc aller accomplir sa tâche sans rien ajouter et surtout sans faire la moindre allusion – comment l'aurais-je pu, vu les circonstances ? – à la raison de ma visite.

Je rentrai chez moi, mais déjà dans la voiture, pendant le trajet, le souvenir de Delfa et le besoin de parler un peu d'elle avaient recommencé à m'oppresser. Si cela n'était pas absurde, je dirais que je ressentais son absence. Je n'avais encore souffert d'aucun deuil, même mes grands-parents étaient tous encore vivants, et c'est comme si le devoir de maintenir en éveil ma conscience quant aux malheurs du monde ne revenait qu'à cette pauvre femme : de la même manière que, vivante, elle m'avait appris à souffrir pour les vivants, à présent, étant morte, elle m'apprenait à pleurer un mort. J'envisageai même de téléphoner à mes grands-parents, dans l'espoir que l'un d'eux se souvienne d'elle ; mais je ne le fis pas, et passai le reste de la matinée assise dans un fauteuil à penser et à regarder le jardin de la copropriété. La Philippine prépara à manger et s'en alla. Andrea avait une audience qui se prolongerait tard dans la matinée et déjeunerait à l'extérieur. Je ne me levai du fauteuil que lorsque le téléphone sonna.

— Pardonnez-moi, monsieur l'avocat est là ? dit une faible voix de femme, brisée et comme retenue.

— Non. Aujourd'hui, il ne rentre pas déjeuner.

— Vous êtes sa femme ? (La voix était de plus en plus brisée.)

— Oui.

— Puis-je laisser un message pour lui ?

— Bien sûr, vous pouvez.

Suivit un long silence, au point que je crus la ligne coupée. Puis la voix, si possible plus faible encore, reprit :

— Tôt, ce matin, murmura-t-elle, je l'ai appelé au téléphone pour une certaine chose mais...

De nouveau, silence. Puis, dans le bruissement de la ligne perturbée, je perçus comme des sanglots, mais eux aussi faibles et retenus.

— ... je voulais le prévenir que ce n'est plus nécessaire, désormais...

Les sanglots éclatèrent enfin, et j'eus à peine le temps de les entendre déferler avant que la femme interrompe la communication. Alors tout me parut clair, férocement clair.

J'avais fait des études de médecine pendant trois ans, avant de tout abandonner. J'avais pu passer l'examen de médecine légale, l'un des plus faciles. Je me rappelais que les victimes de mort violente sont conservées à la morgue pendant un certain temps, avant d'être rendues à leurs familles. Je rejoignis en toute hâte l'hôpital, à quoi succéda un tohu-bohu de virages, de fausses informations et de retours en arrière – pas même ne serait-ce qu'une brève hospitalisation, une petite opération dans ma vie : voilà pourquoi j'avais si peu d'expérience – avant que je puisse trouver le service correspondant, Anatomie pathologique. C'est justement sur

cet examen, soit dit en passant, que j'avais capitulé à l'université.

La porte qui donnait accès au service était entrouverte, je la poussai et entrai. Personne ne me dit rien. Je marchai d'une allure précipitée à travers un couloir, croisant quelques personnes en blouse qui m'ignorèrent, puis commencèrent les portes. J'en ouvris une, deux, trois d'affilée que je refermai immédiatement à la vue d'appareils électroniques éteints ou de personnes penchées sur un microscope. Dans mon dos jaillit un « Pardon madame ! » que j'ignorai, continuant à avancer et à ouvrir et à fermer des portes, jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais : une rangée de tables en marbre, toutes vides sauf les deux dernières, sur lesquelles étaient étendus deux corps recouverts de draps blancs.

— Madame ! On ne peut pas entrer là !

C'était une voix masculine, belle, déjà beaucoup plus proche.

Un homme apparut : il aurait pu être mon frère, et d'ailleurs il lui ressemblait. Il était en blouse, il avait des lunettes à monture de métal, les cheveux frisés, les avant-bras poilus et robustes.

— Madame... dit-il, mais à peine m'eut-il regardée, son ton, d'abord énergique, se radoucit aussitôt.

— Madame, vous vous sentez mal ? dit-il, en entourant ma taille, appuyez-vous sur moi...

Il esquissa le geste de me conduire vers l'extérieur, mais je me raidis, il cessa de me forcer et continua à me soutenir. J'essayai de lui sourire.

— Sous ces draps, dis-je, il y a une femme et un jeune homme, n'est-ce pas ?

L'homme sentait bon le savon.

— Madame, venez avec moi, cela vaut mieux. Vous devez vous allonger...

— Peux-tu me prendre dans tes bras ? lui demandai-je, s'il te plaît...

L'homme hésita un instant – il ne s'y attendait pas –, puis respira et me prit dans ses bras sans peine. Je passai mon bras autour de son cou.

— Un jeune homme mort sous un train et une femme âgée tuée par une voiture, chuchotai-je, n'est-ce pas ?

L'homme me transporta à l'extérieur de la morgue, de nouveau dans le couloir, sans rien dire. Je me sentais légère, une plume, comme cela ne m'était plus arrivé depuis le temps où mon frère me prenait dans ses bras, quand j'étais toute petite.

— Et c'est le jeune homme qui a renversé la femme, n'est-ce pas ? Il ne lui a pas porté secours, mais après, à cause du remords, il s'est jeté sous un train. N'est-ce pas ? Ça s'est passé ainsi ?

Il me conduisit dans une chambre et il m'étendit délicatement sur un lit.

— Non, dis-je. Je t'en prie. Garde-moi encore dans tes bras...

Je me rappelle des voix, peut-être d'autres personnes étaient-elles survenues, je ne saurais le dire avec certitude : mes sens partaient dans toutes les directions, et je luttais pour ne pas perdre

connaissance. Tout ce dont je suis certaine c'est que l'homme me reprit dans ses bras, et j'aurais pu croire que c'était mon frère, qui en ce moment volait dans les cieux.

— Merci, dis-je. C'est ainsi, n'est-ce pas ? C'est bien comme j'ai dit ?

— Oui, madame, mais maintenant vous devez...

— Tu sais, c'est un deuil qui me concerne de très près, l'interrompis-je. De très près.

L'homme, tout proche de moi, me regarda dans les yeux. Il paraissait préoccupé, mais il s'efforçait de sourire, et surtout il continuait de me garder dans ses bras, avec tendresse, comme je le désirais.

— Êtes-vous une parente ? me demanda-t-il.

— Je suis la sœur, lui répondis-je.

— Bon Dieu ! sursauta-t-il, vous êtes la sœur du jeune homme ?

À présent c'était certain, il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce, mais cela ne changeait rien, j'étais en train de m'évanouir.

— Des deux, ai-je eu le temps de dire, et la tienne aussi.

La voix vieille

Je suis pressé. Je me suis réveillé tard. J'ai un rendez-vous important à l'autre bout de la ville. Il pleut. Il y aura des embouteillages. Je n'arriverai pas à l'heure. Au moment où je sors en courant, avec mon blouson à moitié enfilé et la porte de la maison déjà ouverte, le téléphone sonne. Que dois-je faire, dois-je répondre ? Je n'ai emménagé ici que depuis deux mois, presque personne n'a le nouveau numéro : seulement mes enfants, mes parents, Paola...

Je réponds.

— Allô ?

Silence. Ou plutôt : un souffle, un souffle haletant.

— Qui parle ?

C'est une voix vieille, de femme.

— À qui voulez-vous parler ?

Presque un râle.

— Giuseppina. Je voudrais parler à Giuseppina.

— Il n'y a aucune Giuseppina, ici, dis-je, vous vous êtes trompée de numéro.

Silence. Souffle haletant.

— Mais quel numéro ai-je fait ?

Je dis le numéro, lentement, pour ne pas être obligé de le répéter. Et je n'ai pas le temps, je dois y aller.

— Alors je ne me suis pas trompée, dit la voix.

— Je vous assure qu'ici il n'y a aucune Giuseppina.

Râle.

— Mais comment est-ce possible ?

Elle répète le numéro, encore plus lentement que je ne l'avais ânonné. C'est le mien, elle ne s'est pas trompée.

— C'est le numéro de Giuseppina, ajoute-t-elle.

— Madame, je ne sais pas quoi vous dire. C'est mon numéro.

— Jusqu'à Pâques c'était le numéro de Giuseppina. Nous ne nous sommes plus parlé depuis Pâques.

La voix était devenue plus fluide, maintenant, moins fatiguée.

— Ah, dis-je, alors tout est clair. Moi, j'ai ce numéro depuis deux mois. À Pâques il était à Giuseppina, mais maintenant c'est le mien.

— Mais pourquoi ? dit la voix.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi avez-vous le numéro de Giuseppina ?

— Je n'en ai aucune idée, madame. J'ai demandé qu'on me branche le téléphone, et on m'a donné ce numéro.

— Oui, mais pourquoi celui-là précisément ? Il n'était pas *libre*, c'était le numéro de Giuseppina.

Je réalise soudain que j'allais partir sans la chemise contenant les documents dont j'ai besoin pour mon rendez-vous. Dans ma hâte, je l'avais laissée sur mon bureau.

— Cela ne vous semble pas étrange ? insiste la voix vieille.

Je l'avais bien préparée, puis je l'avais laissée là.

— C'est étrange, répète la voix vieille. C'est quelque chose de moche.

— Moche ?

— Oui. C'est moche qu'on vous ait donné justement le numéro de Giuseppina. Vous ne croyez pas ?

J'enlève mon blouson. J'ai compris ce que la vieille veut dire. C'est moche, oui, et je n'étais pas prêt pour sortir. J'avais aussi oublié mon téléphone portable, qui est toujours dans la cuisine en train de se charger.

— Elle a peut-être déménagé, je bredouille, comme moi.

Si la vieille ne m'avait pas arrêté, je serais maintenant dans la circulation, sans mon portable pour prévenir de mon retard, et de plus sans la raison pour laquelle j'étais, en retard, en train de me précipiter à mon rendez-vous.

— Qui ça, Giuseppina ? – il me semble que la voix vieille rit – non, pas elle. Elle a toujours vécu dans cette maison depuis qu'elle s'est mariée,

en 1949. Combien de fois je lui ai dit de revenir à Pavie, après la mort d'Arnaldo, mais elle a toujours répondu qu'elle ne bougerait pas de cette maison jusqu'au jour de sa...

— On a dû changer son numéro, dis-je.

— Mais pourquoi ?

— Peut-être que si les abonnés d'une certaine zone dépassent un certain quota, la Telecom, pour gérer le trafic téléphonique, change les numéros de tout le monde. Ça arrive.

— Oui, mais ils mettent un huit devant, ou un quatre. Ils ne donnent quand même pas le numéro à quelqu'un d'autre, non ?

Elle n'est pas désarmée, la vieille.

— Si, ils le font. C'est arrivé aussi à l'un de mes amis. Ils ont changé son numéro comme ça, d'un jour à l'autre. On lui en a donné un entièrement différent.

Ce n'était pas vrai, mais ce pouvait être vrai.

— Écoutez-moi, madame. Vous allez appeler le 1240 et leur demander quel est le nouveau numéro de votre... amie.

— Ce n'est pas, à vrai dire, une de mes amies. Nous étions au collège ensemble, avant la guerre – de nouveau, il me semble que la voix rit –, et nous sommes tombées amoureuses du prêtre, toutes les deux. Don Guglielmo.

— Faites comme je vous dis, madame. Le 1240. D'accord ?

— Et s'ils ne me le donnent pas ?

— Vous allez voir, ils vont vous le donner.
— Mais s'ils ne me le donnent pas ?
— Ils vont vous le donner.
— Vous croyez ?
— Oui. Soyez tranquille.

Mais elle est déjà tranquille, en réalité. C'est moi qui suis agité.

— Alors, je fais le 1240...
— Oui. Et vous aurez le bon numéro.
— Merci alors.
— De rien, madame.

Je raccroche. Je suis en retard, mais à présent je vais faire les choses avec calme. C'est comme ça qu'il faut faire : si tu es pressé, assieds-toi et réfléchis. Arriver en retard n'est jamais une tragédie, les drames arrivent si tu te mets à cavaler sans réfléchir. Chutes, accidents d'auto. Ou même, se présenter à un rendez-vous sans les documents.

Je prends la chemise sur le bureau. Je vais dans la cuisine, je décroche le portable de son chargeur, je le glisse dans la poche de ma veste. Je reviens dans l'entrée, je remets mon blouson. Je plonge mes mains dans les poches et j'y trouve mes clés de voiture, mais pas celles de la maison. Je prends les clés de la maison, sur l'étagère, et je les mets dans ma poche. Pas dans celle où il y a déjà celles de ma voiture, dans l'autre : ainsi, quand je prendrai les clés de voiture, celles de la maison ne pourront pas rester accrochées aux autres, et, sans que je m'en aperçoive, tomber par terre pendant que j'ouvre

la portière. Je respire. Maintenant je suis prêt à sortir. J'ai la chemise sous le bras, le téléphone portable et toutes les clés dont j'ai besoin. Je suis déjà en retard, et si tout va bien j'arriverai dans une demi-heure, mais qu'importe ? Je préviendrai, ils m'attendront. Le temps ne manque pas, on a toujours le temps. Le temps ne finit qu'une seule fois...

Le téléphone sonne. Je réponds ou je ne réponds pas ?

— Allô ?

— Ils ne me l'ont pas donné, dit la voix vieille.

Cette fois-là, c'est la bonne...

— Ils disent qu'il n'y a aucun abonné à ce nom, insiste la voix vieille.

Elle n'est plus fatiguée, à présent, pas même un peu. C'est comme si elle avait rajeuni.

— Allô ? dit la voix, vous m'entendez ?

— Oui.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? Mon amie Giuseppina ne figure plus parmi les abonnés de Rome.

Je n'avais plus que des conneries à débiter : Giuseppina a déménagé dans une autre ville ; Giuseppina a demandé à être sur liste rouge, comme les VIP. La voix vieille va les balayer en un éclair, et il ne restera que la vérité. Sauf que si la voix vieille y est prête, moi pas.

— Allô ? Vous m'entendez ?

Pas maintenant. Pas ici. Je ne suis prêt qu'à sortir.

— Allô ?

Je raccroche et je sors. À la moitié des escaliers j'entends un téléphone qui sonne à vide à l'intérieur d'un appartement : ce n'est pas le mien, c'est peut-être celui de Gianfortuna, mon voisin de palier, le médecin du SAMU. Il n'est jamais chez lui, celui-là : toujours à sauver des vies sur les routes. En ce moment il doit certainement être en train d'en sauver une. Il n'a pas le temps, lui, de répondre au téléphone.

La furie de l'agneau

À l'âge de onze ans, Mète troqua un ballon de cuir réglementaire, flambant neuf, contre la carabine Flobert d'un camarade de classe. Il laissa sa mère dans l'ignorance, lui mentant pour justifier la disparition du ballon (Tsiganes, vol), et en cachant le fusil dans un endroit sûr dont il disposait depuis un certain temps. Le jardin de sa maison, en effet, jouxtait celui d'une famille, désagrégée après la mort du fils, coureur automobile, qui avait été suivie d'une impressionnante série de tragédies supplémentaires dont la seule rescapée était la mère. On disait qu'elle était folle et qu'elle errait comme un fantôme à travers son jardin désormais transformé en jungle : l'ortie avait pris le dessus sur les plantes qu'elle soignait autrefois, les arbres étaient rongés par les parasites et les pucerons dévastaient la roseraie. Là était la cachette où Mète, qui était secrètement devenu l'ami de la vieille, gardait sa carabine.

On lui avait toujours interdit de s'en approcher, parce qu'elle parlait toute seule et ne se lavait jamais,

mais quand la femme l'avait surpris dans son jardin, lors d'une des inspections que Mète, justement parce qu'elles étaient interdites, avait entrepris d'y mener, la vérité s'était montrée tout autre. La folle était une brave femme, elle ne l'avait ni chassé ni menacé et l'avait appelé par son prénom avec une grande douceur ; elle lui avait raconté qu'elle l'avait vu tout petit dans son berceau et qu'elle lui avait même sauvé la vie, quand sa mère le lui avait confié pendant quelques heures, un après-midi, et qu'il était sur le point de mourir, étouffé par un demi-biscuit Plasmon. Elle lui avait aussi montré l'endroit exact où cela s'était passé, un parterre désormais défiguré par les mauvaises herbes sous un grand cèdre du Liban où était suspendue une balançoire pourrie ; et elle lui avait aussi révélé qu'elle l'avait vu, ces derniers temps, chaque fois qu'il se glissait furtivement au-delà du mur d'enceinte pour mener ses explorations. Enfin, à sa grande surprise, elle lui avait fait cadeau du jardin. « Il est à toi, lui avait-elle dit. Les plantes, les pierres, les animaux, l'ombre, tout. Tout ce qu'on t'empêche de faire ailleurs, tu pourras venir le faire ici. »

Jamais Mète n'avait reçu de cadeau aussi important.

Dès lors, il sut désobéir à sa mère avec une certaine méthode. Auparavant il avait toujours affiché son insubordination avec l'héroïsme désespéré de celui qui n'a rien à perdre, en supportant les punitions et même en les recherchant, presque, parce qu'elles étaient la preuve qu'il savait s'opposer à la

masse compacte des interdictions qui avaient été dressées autour de lui. Sa désobéissance, en quelque sorte, conservait encore le souffle de la loyauté, de la communication : sa mère posait les règles et lui, sous ses yeux, il les transgressait, et en acceptait les conséquences. Mais depuis qu'il avait reçu ce jardin en cadeau, les choses avaient changé, son souci était désormais d'empêcher qu'on le lui arrache, et Mète avait découvert l'utilité du mensonge. Lorsqu'il sortait, après avoir fait ses devoirs, il disait qu'il allait dans le champ en face de la maison, où ses copains jouaient au ballon tous les après-midi ; et étant donné la ténacité avec laquelle Mète avait lutté, dans le passé, pour conquérir ce droit, sa mère ne soupçonnait pas qu'il puisse aller ailleurs. D'autre part, Mète savait bien que de la fenêtre de sa cuisine elle ne parvenait à discerner dans le champ qu'un fourmillement confus de gamins, sans pouvoir distinguer s'il était parmi eux ; quand plus tard il entendait qu'on l'appelait pour qu'il rentre à la maison, il quittait en toute hâte le jardin et courait la rejoindre, lui donnant ainsi l'illusion d'une obéissance aveugle. Et de cela il ne se sentait pas fautif, parce qu'il savait que dans son jardin il ne faisait rien de mal, même s'il perturbait les plans qui avaient été tracés pour son enfance tel un gymkhana tortueux entre mille interdictions.

Utiliser des armes était peut-être la plus péremptoire de toutes : ni pistolets foudroyants ni pétards, ni arcs ni flèches, pas même de frondes. Aucune

guerre ne pouvait faire partie des jeux de Mète, et de fait il n'y avait pas un seul petit soldat dans son armoire. Et quand il avait été surpris en train de lancer des cailloux contre un poteau, uniquement dans le but de l'atteindre, il avait été réprimandé. Voilà pourquoi, s'il n'avait pas possédé ce bien inestimable qu'était son jardin, Mète n'aurait jamais pu se risquer au troc ballon-carabine : il aurait été découvert sur-le-champ, car il n'y avait pas chez lui de cachettes qui auraient empêché sa mère de dénicher les objets interdits. En revanche, dans son jardin il y avait un bûcher, avec une ancienne provision de branches bien empilées abandonnées aux moisissures depuis le temps où les hivers de la folle étaient soudain devenus impossibles à réchauffer : dans cette chaudière, Mète entreposait sa carabine, toujours bien huilée et enveloppée dans un essuie-mains pour qu'elle ne rouille pas.

Il put donc passer de longs après-midi à chasser dans sa réserve personnelle, en tirant sur des pots, des troncs et des bouteilles, mais jamais sur les animaux, comme certains de ses camarades se vantaient de faire, car aimer les bêtes était l'une des règles peu nombreuses établies par sa mère que Mète approuvait sans condition. Les bêtes, il lui suffisait de les dénicher, de les étudier, de jouer un peu avec elles, et il y en avait vraiment beaucoup, dans son jardin, de genres et d'espèces divers : on y trouvait une grande variété d'insectes terricoles, et des chats, hérissons, crapauds, fourmis

ailées, lombrics, escargots, souris, lézards verts et petits serpents ; sur les branches des arbres, là-haut, inaccessibles, voltigeaient les loirs et les écureuils, en compagnie de la sarabande joyeuse d'oiseaux toujours différents, et c'était un plaisir de rester à les regarder. Dans ce jardin sauvage, la décadence qui le rendait si sinistre était une bénédiction de la nature comparée à la propreté désertique de son propre jardin, toujours taillé et en ordre. Et Mète se perdait en de longs après-midi d'apnée, s'exerçant à viser contre les objets inanimés que son imagination transformait en monstres effroyables ou en envahisseurs féroces. Un épais rideau d'arbres malades estompait le bruit des coups, et pendant que sa mère continuait à croire qu'il était sur le terrain de football, la folle suivait en silence ses missions ; de temps à autre elle tirait avec lui, et, à une heure donnée, lui offrait du thé avec des biscuits. Dans la jungle dont il avait été proclamé le seigneur, il jouissait d'une liberté que jamais auparavant il n'avait osé imaginer.

Un jour, sous le cèdre où bien des années plus tôt la folle lui avait sauvé la vie, Mète trouva une tortue. Elle était petite, marron et obstinée : quelle que soit la position dans laquelle Mète la faisait pivoter, il remarqua qu'elle tournait un peu sur elle-même, qu'elle s'orientait, puis s'acheminait lentement toujours dans la même direction. Même en lui offrant de la salade ou une écuelle de lait il était impossible de la détourner de son impénétrable

intention de rejoindre un point précis au fond du jardin. Mète chercha dans cette direction, mais il ne trouva rien qui puisse justifier l'acharnement de la tortue : rien de comestible et aucun terrier. Il la porta jusqu'au mur, en lui faisant économiser une bonne demi-heure de marche, pour qu'elle lui montre elle-même ce qu'elle cherchait, et la bestiole commença lentement à creuser, comme si elle voulait passer sous le mur, sortir du jardin et continuer plus loin. Mais cela, Mète ne le lui permit pas, parce qu'il voulait encore jouer avec elle, et il la ramena là où il l'avait trouvée.

Il essaya de toucher sa peau rugueuse et mince : la tortue se recroquevillait toujours dans sa carapace, parce qu'elle ne comprenait pas la différence entre une caresse et une menace, et qu'elle avait peur de lui qui était bon et qui l'aimait. La folle, par contre, qui avait observé toutes ses expérimentations sans un mot, se mit à manifester de l'intérêt pour la carapace : elle la tâta longuement, tapota dessus avec ses doigts, et lança contre elle des mottes de terre, qui s'effritaient aussitôt après l'impact comme si elles avaient été lancées contre un rocher. Puis elle continua en la frappant avec un caillou, et l'animal disparaissait dessous, dans l'attente que les coups cessent, et de pouvoir repartir toujours dans la même direction. La carapace la protégeait magnifiquement. « Tu vois ? dit la folle, elle est très dure. Elle peut résister à tout, même aux coups de ta carabine. » Et elle proposa de faire un essai.

Il n'était pas très convaincu, Mète, quand il plaça la tortue sur la planche de la balançoire ; mais il le fit : l'idée d'un être qui sache se montrer vraiment invulnérable, comme la folle continuait à l'affirmer, l'attirait. Il recula de dix pas, chargea la carabine. Il visa, et il s'aperçut que ses mains tremblaient. « Il vaudrait peut-être mieux arrêter. » Mais la folle insista, et alors Mète tira. Après le coup, un bruit sec résonna, comme celui d'un plomb qui rebondit, et Mète se précipita vers la tortue. Elle était intacte, elle avait déjà commencé à tourner sur elle-même pour s'orienter selon sa boussole interne, bien qu'elle se trouve sur le siège de la balançoire. La carapace ne présentait pas même une égratignure, et Mète en fut heureux, car il avait eu peur de la blesser : au contraire, c'était vrai, la carapace était impénétrable. Mais la folle dit : « Tu l'as ratée. Regarde là », et elle lui montra le trou que le plomb avait fait sur le tronc du cèdre, un peu au-dessus de la tortue. « Il faut réessayer », dit-elle, et Mète se surprit en train de reculer à nouveau, de recharger la carabine, de viser encore une fois. « Mais pourquoi je fais ça ? » se demanda-t-il, et à l'instant même où il pressait la détente, il décida de ne pas le faire, mais le coup partit quand même. On entendit un autre bruit, plus sec que le précédent, et cette fois un jet de sang sombre gicla de la carapace de la tortue.

Mète courut effaré vers la balançoire, et il se mit à observer ce qu'il avait fait : la tortue continuait

à s'étirer et à allonger ses membres pour avancer, tandis que son sang coulait jusque sur l'une de ses pattes. Elle tendait son cou plein de rides, comme si elle voulait fuir, maintenant, de cette coquille qui l'avait trahie ; elle clignait les yeux, ouvrait grand la bouche en émettant de petits souffles, et quoi qu'il en soit, elle persistait à vouloir se diriger vers son but mystérieux. Elle fit deux pas, et tomba de la balançoire.

La folle était restée muette, ébahie, et ne quittait pas des yeux le sang qui continuait à gicler du trou de la carapace. La tortue, entre-temps, avait recommencé à glisser dans l'herbe, dans ce qui était vraisemblablement une fuite, désespérée et très douloureuse, rendue encore plus exténuante par sa lenteur. En bougeant de façon désordonnée, elle faisait surgir du trou des jets de sang de plus en plus épais, et même quelques lambeaux d'une matière plus consistante, et Mète comprit que c'était de la chair vivante. Mais il éprouvait déjà une peine différente, plus objective, comme si, en tombant de la balançoire, la tortue était passée à une phase nouvelle de sa souffrance, dans laquelle Mète ne distinguait plus aucune trace de responsabilité personnelle. Comme s'il ne venait de la découvrir qu'à l'instant, déjà blessée, et que son unique devoir était de la secourir, de l'aider, et de partager avec elle un peu de sa douleur : le supplice provoqué par la vue de l'animal, son rampement dans l'herbe qui déposait derrière elle une traînée

de sang, ne laissait aucune place au remords, et Mète eut le sentiment d'être face au Mal, cette présence incontestable qui avait rendu son éducation si sévère, et dont on ne savait même pas où il était, où il se cachait, avant qu'il ne bondisse devant vous à l'improviste. Le voilà, donc, le Mal : Mète l'avait enfin en face de lui, dans chacune des gouttes rouges qu'il voyait jaillir du corps de la tortue, dans chaque pas que celle-ci s'obstinait à accomplir. Et peu importait qui l'avait causé, à présent il était urgent de l'effacer.

« Elle souffre trop, murmura la folle, nous devons la tuer », et Mète ne réussit à concevoir aucune exception à ce projet. La tortue était en train de supporter une souffrance atroce et inutile : elle avait réussi à parcourir une trentaine de centimètres, se traînant dans un pénible chemin de croix qui – c'était évident – se terminerait par sa mort. Aussi Mète rassembla-t-il toutes ses forces et ramena-t-il la tortue sous la balançoire. Il rechargea la carabine, puis ferma les yeux et tira un troisième coup, en appuyant la bouche du fusil contre l'ouverture où la bête venait de rentrer sa tête. Mais aussitôt, sans qu'il ait eu le temps de savourer le vif soulagement que procure le devoir accompli, la tête sortit à nouveau du trou : le plomb lui avait arraché une partie du museau et lui avait fait sauter un œil, mais la tortue était toujours vivante.

Désespéré, et même affolé par ce Mal qui ne cessait de croître sous ses yeux, Mète tira encore,

et puis encore, à travers le trou de la tête, celui de la queue, puis sur les pattes et à nouveau à travers la carapace : mais inéluctablement, après chaque coup, la bête ressortait sa tête, lui offrant le spectacle de son museau martyrisé, clignait sa mince paupière rescapée avec une infinie patience et se remettait à avancer. Mète recommença à tirer sur elle, aveuglé par la rage, lui arrachant d'autres morceaux de chair, jusqu'à ce qu'il eût épuisé tous ses plombs et qu'il dût s'arrêter. La tortue n'était pas morte, et elle profita de cette trêve pour faire quelques pas. La folle, alors, suggéra de la noyer.

Mète transporta l'animal jusqu'au lavoir, en salissant ses mains et son maillot de corps avec le sang qui coulait de tous les côtés. La folle remplit d'eau le bassin, et Mète y enfonça la main qui enserrait la bestiole. Il ne parvint pas, cependant, à la lâcher, et la maintint sous l'eau durant un temps qui lui parut affreusement long. Puis il la retira, et la tortue se remit à bouger ses pattes et à tendre son cou vers l'extérieur. De la carapace sortaient des jets violets, comme d'un arrosoir. Mète la replongea dans l'eau, et l'y garda pendant un temps qui lui parut le double du précédent. Mais encore : quand il la retira, la tortue se démenait et nageait dans l'air. Ce qui restait de sa bouche s'entrouvrit, pour émettre un souffle qui, cette fois-ci, fut plus long et fort, presque menaçant : et Mète ne parvenait pas à comprendre, maintenant, si elle l'implorait pour qu'il accomplisse vite son devoir, ou si, au

contraire, elle le maudissait, lui reprochant tout ce qu'il avait été capable de lui faire.

L'eau du lavoir était devenue sombre comme de la teinture d'iode, et Mète fut convaincu qu'il ne parviendrait jamais à y jeter l'animal sans le tenir dans sa main. « Brûlons-la », dit-il alors, et lui-même en fut horrifié, parce que désormais il ne ressentait plus aucun contrôle, pas même sur ses propres mots, et tout semblait arriver en dehors de lui. En le formulant, cet impératif lui avait paru miséricordieux ; à l'entendre, il était inhumain.

Mais la folle avait déjà couru chez elle, et elle était revenue avec une demi-bouteille d'alcool, un torchon et des allumettes. Ensemble, ils essuyèrent avec le torchon l'animal qui avait de nouveau disparu dans sa carapace. Puis Mète déversa sur lui la demi-bouteille d'alcool, frotta une allumette et mit le feu. Une torche bleue s'enflamma autour de la coquille, et continua à brûler longtemps, sous les regards stupéfaits de la folle et de l'enfant. L'animal avait cessé de donner tout signe de vie, même le sang avait arrêté de jaillir. Une odeur d'os brûlés commença à se répandre à travers le jardin. Ils restèrent immobiles, Mète et la folle, en attendant que la flamme s'éteigne, lentement, de plus en plus transparente et violette, mais trop extérieure pour pouvoir vaincre la tortue. Et en effet, tandis qu'une faible barbiche de feu continuait à survivre encore au sommet de la carapace, les pattes et la queue s'extirpèrent des trous, puis le museau, avec toutes

les blessures cautérisées et défigurées dans un interminable rictus. La tortue recommença à s'orienter pour avancer, mais désormais la vue de ces opérations terriblement lentes, immuables depuis que Mète l'avait découverte sous le cèdre, était aussi insoutenable qu'une suite de gestes diaboliques. Il était au moins nécessaire de ne plus la voir souffrir, s'il était impossible de mettre fin à ses souffrances. Voilà pourquoi Mète et la folle prirent la décision de l'enterrer.

Avec une pelle, Mète creusa un trou, et il le fit profond, très profond, au point qu'il aurait pu s'y enterrer lui-même. La tortue, entre-temps, en profita pour s'acheminer dans sa direction habituelle et, quand Mète eut fini de creuser, il dut la rattraper sous un buisson d'orties, en se piquant les bras. Il la plaça dans le trou, et avant de la recouvrir, il jeta aussi la carabine. Puis il resta immobile dans les bras de la folle, tremblant, fixant l'amas de terre fraîche sur lequel il avait enfoncé une croix absurde fabriquée avec deux bouts de branches du cèdre, jusqu'à ce que le soleil commence à décliner, et qu'on entende le cri de sa mère qui l'appelait de sa fenêtre. Alors il s'en alla, tandis que la vieille restait plantée là, sans même le saluer, fixant de ses yeux de folle la tombe de la tortue.

Pour expliquer les taches de sang sur son maillot de corps, Mète dut inventer un accident survenu à l'un de ses camarades pendant le match, si bien que sa mère s'en émut et lui interdit de retourner

jouer dans le champ le lendemain. Pour la première fois, Mète eut le sentiment qu'une interdiction de sa mère venait à son secours, et il eut besoin de pleurer : il courut s'enfermer dans la salle de bains pour ne pas être vu, mais sa mère l'entendit sangloter, et à travers la porte fermée elle révoqua l'interdiction, en s'excusant, ce qui le fit pleurer davantage. Puis tout doucement il se calma, cessa de pleurer, et pria le Seigneur de lui faire vite oublier le mal qu'il avait commis. En échange, il renonça à son jardin, et promit de ne plus jamais désobéir. Il sortit alors de la salle de bains, et dans les bras de sa mère il lui sembla que le Seigneur avait entendu sa prière, qu'il avait déjà commencé à l'exaucer.

Plus tard, alors qu'il avalait péniblement son potage, Mète entendit sonner à la porte, et sa mère alla ouvrir. Il la suivit, et resta caché au fond du couloir, pour voir qui c'était. C'était la folle, le visage tout blanc, les yeux encore plus hagards que d'habitude, qui se jeta au cou de sa mère et éclata en sanglots, l'embrassa, l'étreignit, la recouvrit de baisers, en bredouillant des mots terribles qu'au milieu des larmes Mète comprit avec difficulté : « Elle est encore vivante, elle est sortie, je l'ai vue sortir, elle est vivante... »

La chaussure

Sa première impression fut celle d'une violation. Rentré chez lui à neuf heures et demie du matin après s'être comme toujours levé à sept heures, avoir préparé le petit déjeuner des enfants, les avoir réveillés, lavés, habillés et nourris, avoir comme toujours contrôlé le contenu des sacs à dos, les avoir accompagnés à l'école dans la circulation, être revenu à la maison et avoir constaté qu'il n'y avait plus de place pour se garer, après s'être mis à en chercher une et l'avoir providentiellement trouvée en cinq minutes, et avoir donc emmené le chien faire la promenade longue – quand il perdait beaucoup de temps pour trouver où se garer il le faisait pisser contre le mur et rentrait chez lui –, après avoir acheté le journal, l'avoir lu en hâte au comptoir du bar où il avait bu un second café, avoir fait quelques pas avec un vieux copain en bavardant de la pluie et du beau temps, s'être aperçu qu'il avait oublié le chien attaché au poteau d'une poubelle à l'extérieur du bar, et être revenu en courant le

rechercher, une fois rentré à la maison après tout ça, dans la salle de séjour inondée de lumière et parmi la foule d'objets familiers qui la peuplaient, il vit la chaussure. Par terre. Devant le canapé. Jaune. De femme. « Impossible », pensa-t-il. Mais la chaussure était là.

Violation. « Il y a quelqu'un ? » cria-t-il – chez lui, où il n'y avait *certainement* personne – et il fouilla les chambres, l'une après l'autre. Violation. De retour dans la salle de séjour il vit le chien qui flairait la chaussure, il la ramassa et l'observa. Elle était jaune, à haut talon, avec deux fermetures Éclair, l'une sur l'empeigne et l'autre sur le talon, qui la rendaient très agressive. La semelle était un peu usée, de même que l'intérieur, mais la chaussure n'était pas vieille au point d'être jetée. De la ronde des interrogations qui s'étaient déchaînées dans son cerveau, il s'en dégagea une plus urgente : « Y a-t-il l'autre aussi ? » Il se mit à regarder partout, sous le canapé, derrière la chaîne stéréo, derrière et au-dessus de la bibliothèque, et puis derechef dans toutes les autres pièces – une véritable perquisition – mais il n'y avait pas de chaussure. Une nouvelle interrogation se fraya alors un chemin à travers sa stupéfaction : « Comment diable est-elle arrivée là ? » Il alla à la porte-fenêtre du balcon, qu'une heure et demie plus tôt, en sortant pour accompagner les enfants, il avait grande ouverte sans la refermer – et à ce moment-là, il s'en souvint avec certitude, la chaussure n'y était pas. Il sortit sur le

balcon et la lumière brutale du soleil l'aveugla. Il se pencha, et lorsqu'il recouvra la vue, il aperçut l'habituel va-et-vient de personnes et de voitures qui envahissaient sa rue. « Possible ? » se demanda-t-il. Possible que quelqu'un ait lancé la chaussure dans son séjour ? Il n'y avait pas d'autre explication. Si l'autre chaussure avait été retrouvée, on aurait pu penser à une intrusion physique, mais la chaussure dépareillée devait forcément être arrivée jusqu'ici par voie aérienne. Il s'extasia à l'idée de la parabole que cet absurde projectile jaune avait, selon toute vraisemblance, décrite avant d'atterrir dans son séjour, mais le charme fut vite rompu, et les questions se remirent à vrombir dans son esprit. Qui ? Pourquoi ? Quel sens cela avait-il ? Il songea à descendre pour interroger les commerçants de la rue, le coiffeur, l'antiquaire, le vendeur de la quincaillerie : quelqu'un avait bien dû voir quelque chose. Mais finalement il y renonça, peut-être à cause de l'embarras de devoir s'expliquer. Il rentra, s'assit sur le canapé et se remit à observer la chaussure. À présent, elle ne lui communiquait plus aucun sentiment de violation, elle lui était déjà plus familière. Il s'aperçut qu'elle était très belle. Jaune, à haut talon avec deux fermetures Éclair noires. Les fermetures Éclair étaient ouvertes. Le pied qui l'avait chaussée était petit, un trente-sept, à vue de nez. L'intérieur encore tiède. En voyant le chien, à ses pieds, tourniquer nerveusement le nez en l'air, il ne put se retenir de l'imiter, et il la flaira : il lui

sembla sentir une odeur de pied récente, pour ainsi dire, une odeur vive, non pas désagréable mais organique, humaine, et il imagina le geste de la femme qui se déchaussait avant de la lancer dans son séjour – là, en bas, dans la rue, sans pudeur, devant tout le monde.

Oui. La femme qui l'avait lancée. La *femme* qui l'avait lancée. Tandis qu'il l'observait, de cette chaussure émergea un corps de femme, comme dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* : d'abord les pieds, menus, et le cou bien arqué, puis les chevilles solides, les mollets bien galbés, les cuisses fortes – une athlète ? –, puis le bassin large et plein, le ventre plat, le buste droit, de grands seins souples, les épaules larges et lisses... Le visage non, il n'apparut pas, mais ce corps se sculpta dans son esprit avec la brutalité des choses logiques, car seul un être aussi beau et statuaire pouvait se permettre de porter une chaussure de ce genre. Un corps de femme sans visage, et d'un seul coup il comprit ce qu'il y avait à comprendre. Il avait envie d'une femme. Sa vie monacale, faite de travail et d'enfants, emplie d'affection, de contrôle, de compréhension et de patience, et aussi de l'orgueil d'accomplir son devoir jusqu'au bout, la nouvelle vie saine et pure qu'il avait choisie – parce que cela n'avait pas toujours été ainsi, il y avait eu un temps, pas très lointain d'ailleurs, où une chaussure comme celle-là sur le sol de son séjour aurait appartenu à la femme qui ronflait dans son

lit – avait inexorablement exclu les femmes. Il n'en avait touché aucune depuis des mois et à présent, face à cette chaussure, il se rendit compte qu'il en avait envie. Très envie. Et il comprit alors que ça n'allait pas, et qu'il devait cesser de ne pas regarder les femmes qu'il rencontrait, de n'y voir que des mamans ou des enseignantes, des barmaids, des vendeuses ou des femmes d'amis, et quoique incongru et absurde et destiné à rester sans explication, le vol d'une chaussure jusqu'au cœur de son temple domestique avait une signification précise qu'il était le seul à pouvoir comprendre ; la mystérieuse lanceuse n'étant que le messager ignorant et insignifiant d'une vie vraiment pleine et mûre qui la lui avait envoyée pour lui dire « J'existe et je suis à portée de main mais tu refuses de me vivre, tu te contentes de faire ton devoir et tu n'oses même pas me désirer, tu as peur ».

Il était dix heures du matin quand la chaussure jaune entre ses mains cessa d'être un mystère. Tout était clair pour lui. Il avait laissé une porte ouverte et par celle-ci était entré dans sa vie ce qui manquait à sa vie. « Il s'agissait maintenant de ne pas la refermer », pensa-t-il, de ne pas avoir peur de la laisser ouverte, et, tôt ou tard, une chaussure de femme abandonnée par terre dans son séjour redeviendrait quelque chose de normal.

Sous le soleil aux Champs-Élysées

Nos visages étaient fatigués, nos yeux fatigués, nos dos fatigués. Lui, Svevo, qui me recevait dans son minuscule appartement dans le quartier marocain, parce qu'il n'avait pas réussi à dormir, comme cela lui arrivait depuis longtemps. Moi, au contraire, je m'étais trop efforcé de rester éveillé pour lui tenir compagnie, et quand je m'étais endormi, j'avais rêvé de catastrophes marines. Avant de rentrer à la maison, la nuit précédente, nous avions trop fumé et trop bu ; et nous avions trop attendu devant un restaurant de la rue Saint-Denis qu'une de ses copines ait fini son service, alors que ce soir-là elle n'était même pas venue travailler ; et nous nous étions trop promenés autour des Halles, moi devant et lui derrière, sans presque parler, avec l'unique souci de ne pas nous cogner contre quelque énorme serpent de métal, comme Svevo l'avait vu faire à un aveugle, quelques jours auparavant, devant l'entrée d'un restaurant chinois, et il en était resté impressionné. Et nous avions discuté de football,

en français, à l'intérieur du Harry's Bar, sous les gants de boxe de Hemingway accrochés au plafond, avec un groupe de camionneurs au chômage, dont le plus âgé avait fini par nous montrer sa carte d'identité pour que nous puissions croire qu'il était *vraiment* né à Shanghai, alors que pour nous, quel que soit le lieu d'où il venait, ça ne faisait aucune différence.

Aussi, ce matin-là, tout ce qu'il y avait d'humain dans l'appartement de Svevo exhalait la fatigue. Dans les glaces, de l'armoire ou de la salle de bains, je me voyais moi-même, incapable de réagir aux stimulations de l'eau glacée, aux vaporisations d'une lotion après-rasage ou aux caresses d'un bon vêtement ; dans la cuisine ou dans la chambre, assis en train de beurrer mon pain ou allongé en train de fixer la fenêtre, je le voyais, lui, avec son air juvénile et parfois insolent, mais aussi avec ces marques sous les yeux qui l'éloignaient de tout semblant de quiétude. C'étaient ces yeux cernés qui attiraient vers lui l'attention de certaines jeunes filles connues dans des boîtes de nuit, parfois si belles que Svevo en tombait amoureux : mais chaque fois, à peine avaient-elles acquis la certitude que les cernes étaient dus à l'insomnie et non à la consommation de cocaïne, qu'elles perdaient tout intérêt pour lui.

Svevo n'était pas, dans l'absolu, mon ami le plus cher, mais parmi mes plus chers amis, il était sans aucun doute celui avec qui j'avais partagé les moments les plus impressionnants de ma

jeunesse. Si ma nuit s'achevait dans des rêves de naufrages, de bateaux qui coulent et d'explosions sous-marines, c'était en compagnie de Svevo que cela m'était arrivé, un été, car notre voilier était trop instable pour nos capacités à le maîtriser. Et si en revanche je rêvais de désastreuses éruptions volcaniques, c'était avec Svevo que j'avais visité l'archipel des volcans, que j'étais monté sur leurs sommets pour en admirer la menace rougeoyante dans l'obscurité. Dans le répertoire de présages et de prémonitions confié à mon inconscient, Svevo était une présence récurrente et parfois inquiétante. C'est pour cette raison que, ce matin-là, quand je lui demandai de me prêter ses chaussures noires (plus pour l'émotion de porter quelque chose qui lui appartenait que par réelle nécessité), et que je m'entendis répondre « Celles-là, elles portent malheur », je pris l'affaire très au sérieux. Je mis malgré tout les chaussures, mais je commençai aussitôt à rêvasser à ce qui avait bien pu lui arriver pour le convaincre que ce n'était pas sa faute ou celle des autres hommes, ou des femmes, ou de Paris, mais des chaussures.

Quand nous sortîmes de la maison, il était presque midi ; je serais incapable de dire ce que nous avions fait pendant toute la matinée à part nous laver, nous habiller et avoir l'air fatigués. J'avais rendez-vous avec Hector Freyre à une heure moins le quart, et, étant donné que sa maison d'éditions se trouvait du côté des Champs-Élysées, nous

ne disposions pas de ce temps que l'on gaspille toujours volontiers à Paris. Nous étions sortis à l'heure qu'il fallait, comme si nous avions calculé la durée des trajets en métro et des attentes lors des changements de ligne.

Nous traversâmes les cours qui ennoblissaient les sinistres immeubles du quartier. Le climat était doux et, bien que l'on soit en avril, le soleil resplendissait avec enthousiasme. En bas des habitations, de nombreux enfants noirs jouaient au foot, et certains me surprirent par la finesse de contrôle du ballon, la maîtrise de la technique individuelle, la vision du jeu, au point que j'eus des frissons à la perspective de la Coupe du monde 2018 à nouveau dominée par l'équipe nationale française. Svevo continuait à me raconter ce que j'avais fait et dit pendant mon sommeil : les mots de réconfort que j'avais eus pour ma femme, les explosions de panique incompréhensible, les coups de pied qui l'avaient presque chassé de son lit, les imprécations rageuses contre un « putain de bateau ».

Nous continuâmes à traverser des cours, et même notre démarche était fatiguée. Je remarquai que, à peine y avait-il un brin d'herbe, des chiens étaient toujours en train de s'y rouler.

Svevo m'avait dit, au moment de mon arrivée, que ma présence à Paris « le rassurait » – et le fait que je le rassure, lui, me rassurait moi aussi. Je savais que son moral était bas, qu'il n'arrivait à rien faire, à jouir de rien, de la vie. En revanche,

je ne savais pas s'il se doutait de ce que moi je ressentais, avec une femme à Rome qui attendait un enfant, pendant que j'étais à Paris pour un voyage professionnel dont je tirerais à peine de quoi rentrer dans mes frais, et uniquement parce qu'il me recevait chez lui. D'ailleurs, moi non plus je n'aurais su dire avec exactitude comment je me sentais : trop de choses s'entremêlaient les unes aux autres, entre les anciennes, nombreuses, qui survivaient en moi et les nouvelles, envahissantes, qui les assaillaient sans interruption.

Parvenus au grand carrefour de la place Stalingrad, j'accueillis avec plaisir la décision de Svevo de prendre, parmi les trois lignes de métro, la ligne aérienne : j'éprouvais, ce matin-là, la nécessité de ne pas mettre trop de matière entre moi et le soleil, car si l'insomnie consumait mon ami et cernait de noir ses yeux, tous mes cauchemars finissaient par me ronger moi aussi. J'enviais les chiens que j'avais vus rouler dans l'herbe, embrasser la terre chaude.

Selon une règle très ancienne, le premier train qui arriva à la station fut celui qui allait dans la direction opposée à la nôtre. J'observais les personnes qui descendaient et montaient, et je ne perçus aucune différence entre les unes et les autres – pas plus que je n'eus l'impression que l'une d'elles aurait pu avoir une femme à Rome et un enfant sur le point de naître, et un ami qui l'hébergeait dans une ville étrangère et lui assénait

le matin tous ses délires de la nuit précédente car il était resté éveillé à les écouter. D'ailleurs, cet état d'esprit était d'habitude le mien quand j'étais avec Svevo, et qui me liait à lui depuis le début de notre amitié : se sentir uniques, étrangers au monde, tout à fait seuls. Quand le train fut reparti, je remarquai un pigeon qui se débattait sous le toit métallique, cherchant désespérément une issue au piège dans lequel il s'était fourré tout seul. Enfin il la trouva – c'était le chemin par lequel il était entré.

Selon une autre règle très ancienne des transports publics, notre train arriva dès que Svevo eut allumé une cigarette. Le *no man's land* compris entre les deux quais, où passent les rails, était parsemé de cigarettes semblables à celle que Svevo y jeta, sans l'avoir fumée. Dans le wagon, nous nous catapultâmes sur deux sièges vides, prenant de vitesse une jeune fille noire. Grande, élancée, belle, à la chevelure ornée de centaines de minuscules nattes, elle se planta à côté de nous : l'idée de lui céder la place ne nous traversa même pas l'esprit, parce que nos jambes aussi étaient fatiguées, et cette jeune fille avait l'air infiniment plus saine et reposée que nous. En revanche, un monsieur se leva et chercha, par ses sourires insistants, à faire passer son offre pour un geste chevaleresque, alors qu'il devait descendre à la station suivante. Durant une partie du trajet le train survola le spectacle métallique de la gare du Nord, puis longea le quatrième étage des sombres édifices haussmanniens qui bordent l'interminable

rue La Fayette ; sans dire un mot, nous nous limitions à regarder dehors à travers la vitre. Puis, juste avant Pigalle, le train plongea dans un tunnel dont il ne sortirait plus, et je m'aperçus que je pouvais survivre même sans ce soleil.

Svevo ne connaissait pas Freyre et Freyre ne connaissait pas Svevo. C'étaient deux genres d'écrivains si différents qu'ils auraient pu ignorer l'existence l'un de l'autre durant toute leur vie. La possibilité de les faire rencontrer m'avait donc paru précieuse. À Freyre, quand il m'avait téléphoné pour m'inviter à déjeuner, j'avais dit que Svevo viendrait avec moi, et j'avais dit de lui qu'il s'agissait d'un jeune écrivain de talent, qui collaborait de temps à autre avec ma maison d'éditions et qui m'hébergeait chez lui pendant mon séjour à Paris. À Svevo, dans le métro, je commençai à parler de Freyre comme d'un aristocrate italo-uruguayen, dont la famille possédait la moitié de l'Amérique du Sud, que la sublimation de ses instincts mondains avait propulsé dans la littérature. Quinze ans auparavant, son premier roman avait été un inexplicable succès international, et on en avait tiré un film, ce qui l'avait poussé à venir à Paris pour en écrire le scénario, après quoi il n'était plus retourné en Italie, et ses contacts avec sa langue maternelle étaient devenus très sporadiques. De ses livres suivants je dis qu'ils n'étaient ni bons ni mauvais, mais qu'ils s'en vendaient de trente à cinquante mille exemplaires, et qu'ils étaient écrits

dans un italien plein de xénismes, ce qui contraignait la maison d'éditions à les faire corriger par des esclaves sous-payés comme je l'avais moi-même été jusqu'à il y a encore quelques années, et comme Svevo pourrait le devenir un jour. Je remarquai que ce qui intéressait surtout Svevo c'étaient les noms légendaires que, à propos de Freyre, on ne pouvait s'empêcher de mentionner, et bien que je n'aie utilisé aucun compliment authentique pour le lui présenter, je me rendis compte que j'étais en train d'en faire un portrait captivant. J'annonçai à l'avance à mon ami qu'il nous conduirait vraisemblablement dans un restaurant où nous n'aurions même pas à esquisser le geste de payer, car l'addition serait bien supérieure à ce que lui et moi, réunis, nous avions dans nos poches. Et je lui citai par cœur quelques passages des comptes rendus venimeux dont le dernier roman de Freyre avait fait l'objet : beaucoup s'en étaient pris à la photographie qui resplendissait sur la quatrième de couverture, l'écharpe blanche qui lui couvrait les épaules, le manteau en tweed et le col relevé, d'où émergeait son visage patricien. La jeune fille assise en face de nous suivait ma description non seulement comme si elle comprenait l'italien, mais comme si elle connaissait très bien Hector Freyre. Svevo la regardait de ses yeux épuisés, où se reflétait une vague envie de toucher, ne serait-ce qu'un seul instant, ces très jolies petites nattes.

À la station Charles-de-Gaulle, nous descendîmes tous les trois, comme si nous étions ensemble, et cette impression d'être ensemble se poursuivit tout au long du grand tapis roulant et de l'escalator. Une impression de ce genre n'avait pour moi rien d'anodin, pas plus que la conscience d'avoir un Arc de Triomphe au-dessus de la tête. Enfin, nous dûmes nous séparer, et tandis que nous nous engagions dans un couloir pour prendre la correspondance, voyant qu'elle continuait vers la sortie, je la saluai d'un geste spontané de la main. Elle ne répondit pas à mon salut, ou elle ne le vit pas, Svevo ne le vit pas lui non plus : ce fut un geste inutile, rien de plus.

De nouveau, sur le quai, nous vîmes arriver d'abord l'autre rame, nous la regardâmes partir, puis nous allumâmes une cigarette et presque aussitôt la jetâmes parce que notre métro arrivait. Il n'y avait pas de places assises, et je fixai durant tout le trajet un sinistre autocollant sur la vitre, où un petit lapin avait la patte coincée dans la portière automatique. Nous quittâmes enfin le métro pour émerger à nouveau dans le bain de soleil qui nous attendait sur les Champs-Élysées. La ponctualité avec laquelle nous allions nous présenter me donnait le sentiment d'être digne de quelques-unes de mes aspirations, et indigne de quelques autres : comme toujours, quelque chose les maintenait séparées.

La maison d'éditions se trouvait dans un immeuble du XIX^e^ siècle qui pouvait se permettre

d'héberger convenablement, entre autres, le bureau d'Hector Freyre. En y entrant, Svevo montra qu'il appartenait toujours à ce genre de naïfs auxquels les portes automatiques en cristal, les vidéophones, les miroirs fumés et les concierges en uniforme font de l'effet. J'avais omis de lui parler du bouledogue dont Freyre ne se séparait jamais, et qui avait la mauvaise habitude de mordre les chaussures de ses visiteurs, et je le vis stupéfait quand l'animal se précipita sur mes pieds : pas parce que cette bête était surprenante dans l'environnement de Freyre, mais parce que je l'avais négligée dans ma description.

Freyre était affalé dans un fauteuil noir, derrière un bureau bien rangé. Il nous accueillit chaleureusement en se levant et en nous invitant à nous asseoir en face de lui. Svevo et lui se serrèrent vite la main, d'un geste machinal, comme s'ils étaient amis de longue date ; après quoi, pourtant, la présence de Svevo sembla passer inaperçue. Tandis que je conversais avec Freyre, justifiant notre aspect par de vagues références à la nuit précédente, Svevo s'était déjà perdu dans la dominante beige de la vaste pièce, admirait les plantes luxuriantes disséminées dans tous les coins, suivait sur la moquette les reflets verdâtres du bow-window. Je savais que Svevo s'attachait aux personnes et aux choses, et il m'avait dit une fois qu'il n'aimait pas les endroits où il ne reviendrait plus, parce qu'il en éprouverait de la nostalgie. Essayait-il de se perdre dans les détails de cette pièce, de la décomposer en une

multitude d'observations banales afin de ne pas saisir une impression globale et de ne pas avoir à en éprouver, un jour, le regret ?

Freyre avait de l'estime pour moi, mais il manifestait aussi une sorte d'envie mélancolique pour ma vie normale, remplie de problèmes ordinaires, et pour les onze ans que j'avais de moins que lui. J'aurais désiré qu'il puisse étendre aussi à Svevo ce même sentiment, qui était de la jalousie pour tout ce qui nous manquait et que lui, au contraire, possédait depuis toujours ; d'ailleurs, j'éprouvais moi-même quelque chose de ce genre vis-à-vis de Svevo, je me rendais compte qu'il m'arrivait de lui envier parfois certains de ses problèmes élémentaires que j'avais désormais résolus. Aussi, en parlant de mon séjour à Paris, je mis l'accent sur des détails qui concernaient mon ami (la maison de Svevo, son quartier, les endroits où il m'emmenait), pour inciter Freyre à lui poser, à lui aussi, quelques questions. Mais Freyre continuait à me fixer moi, et à n'envier que ma vie, mes problèmes, et les années que j'avais de moins que lui. Svevo, qui en avait seize de moins (et je le dis, à un certain moment, mon prétexte étant les réductions dont il bénéficiait encore pour entrer dans les musées, alors que ce n'était plus mon cas), continuait à être affablement ignoré ; même le chien ne l'importunait pas et préférait s'acharner sur les chaussures que je portais – qui cependant étaient celles de Svevo, et se révélaient ainsi être la seule chose lui appartenant

qui fût prise en considération dans cette pièce. Cela me donnait à nouveau le sentiment d'être le seul à croire que nous étions trois, que nous étions ensemble, comme une demi-heure plus tôt, quand j'avais adressé à vide mon salut à la jeune fille noire descendue du métro.

Freyre proposa que nous nous acheminions vers le déjeuner, en mentionnant le nom d'un restaurant de la rue de Rivoli : Royal-quelque chose. Il me demanda si je le connaissais, et je répondis que non, comme d'ailleurs quatre-vingt-dix-neuf pour cent des restaurants parisiens, et cent pour cent de ceux dont le nom contenait l'adjectif « Royal ». J'espérais qu'il poserait la question à Svevo, car, d'un regard joyeux, celui-ci m'avait fait comprendre que lui, au contraire, il le connaissait, mais Freyre n'en fit rien et se contenta d'ajouter qu'il s'agissait d'un « assez bon restaurant ». Il quitta son fauteuil, communiqua en français, à un interphone, qu'il allait partir, puis il s'aperçut que son chien était en train de baver sur mes chaussures et il l'appela. Nous remarquâmes qu'à force de les mordre il les avait abîmées. Freyre le gronda, toujours en français mais avec indulgence. Je dis alors que les chaussures étaient à Svevo, ce qui obligea Freyre à regarder mon ami pour la première fois. J'attendis que quelque chose se passe : Freyre s'excusa, et Svevo lui répéta « De toute façon, elles portaient malheur ». Cela sembla suffire à Freyre pour considérer que son chien était pardonné. Après avoir

pris sa veste posée sur le dossier d'un fauteuil, il l'enfila maladroitement, le col replié à l'intérieur : Freyre ne parut pas s'en apercevoir, nous ouvrit pour nous faire sortir, puis nous précéda jusqu'à la porte en cristal, toujours sans avoir remis le col de sa veste en place, ce qui lui donnait une allure de bossu. Quand il fut évident qu'il avait l'intention de sortir ainsi, Svevo me murmura : « Tu devrais peut-être le lui dire. — C'est un tic », lui répondis-je. En réalité, j'étais moi aussi persuadé qu'il ne s'en était pas rendu compte, mais c'était là un spectacle que je ne voulais pas rater, Hector Freyre se promenant sur les Champs-Élysées avec cette espèce de bosse. C'était sans aucun doute un bel homme, pour quarante et un ans, la peau claire et délicate, la bouche fine. Les yeux, d'un bleu pâle, suggéraient aux femmes ce besoin particulier de protection que l'on ne reconnaît qu'aux hommes puissants. S'il pouvait compromettre tout son charme en endossant une veste de cette façon, ce n'était pas à moi qu'il revenait d'y porter remède. Et je me dis que s'il avait fait mettre une photo qui le représentait dans cet accoutrement sur la jaquette de son roman, au lieu du portrait qui avait été effectivement imprimé, peut-être plus adéquat pour *Vogue Homme*, les comptes rendus des critiques laids et bossus auraient été moins empoisonnés.

Le soleil était toujours resplendissant, et lorsque Freyre proposa d'y aller à pied je me retrouvai comme d'habitude scindé en deux entre une part

de moi qui voulait s'imprégner de tous les rayons de ce soleil, regarder la couleur des yeux de toutes les filles, se racheter, se réconcilier et marcher au milieu de la foule jusqu'à se sentir submergé par elle, et l'autre part qui était déjà épuisée, avait mal à la tête et les jambes endolories. Svevo quant à lui fut déçu par cette proposition, il m'avait dit plusieurs fois qu'il aimait par-dessus tout les taxis ; quand nous passâmes à côté de la file garée sur la rotonde Clemenceau, en attente de clients, il me parut très attristé.

Freyre, pendant ce temps, continuait à m'interroger sur mes nuits parisiennes ; je lui répondais au pluriel, en insistant davantage sur les séquelles que sur les nuits proprement dites, pour qu'il pense ce qu'il voulait sur la manière dont nous les avions passées. Il me demanda si j'avais l'habitude de boire, et je répondis que oui, même si en réalité, depuis que j'étais marié, et surtout depuis que ma femme attendait un enfant, je ne buvais presque plus. Je répondis, en un certain sens, au nom de Svevo, qui en revanche buvait beaucoup et de façon scélérate, comme en témoignait la flopée de bouteilles de gin alignées sur la table de sa cuisine. Je répondis, peut-être, au nom de cette part de moi-même qui avait survécu au mariage et à la paternité imminente, celle qui avait effectivement bu la nuit précédente, et qui maintenant était soûlée par le soleil et la couleur des yeux des jeunes filles – c'est-à-dire la seule part de moi-même qui

puisse intéresser Freyre. Il n'aurait eu que de l'indifférence pour l'autre moitié, celle qui avait appris à ranger une chambre et à conserver la correspondance, qui avait réussi à n'aimer qu'une femme et à lui être fidèle, à rassurer un ami, ou qui le jour précédent avait acheté dans le magasin Petit Faune une combinaison écossaise pour un nouveau-né : tout cela, en effet, l'aurait ennuyé à mort. Et il n'aurait éprouvé aucune envie à mon égard quand bien même je serais parvenu à lui démontrer que j'écrivais mieux que lui, que je savais dresser un chien ou enfiler une veste mieux que lui. Svevo, à côté de moi, marchait en regardant par terre, il levait de temps en temps les yeux vers Freyre qui avançait tranquillement avec sa bosse dans le dos, et me faisait un clin d'œil. Le chien nous suivait, ou nous précédait, alternant des attaques foudroyantes contre le talon de son maître ou le mien. Lui aussi continuait à ignorer Svevo.

Freyre se mit à parler de l'époque où il se soûlait et dormait deux heures par nuit. Il parlait des réveils matinaux et des gueules de bois comme s'il s'agissait de biens inestimables. Il mythifiait les raisons pour lesquelles on se dégrade de cette façon, ainsi que son ennui d'alors, les femmes perdues dans la nuit et l'argent jeté par les fenêtres, comme si être jeune ne valait que pour cela. Il semblait confondre la réalité avec l'atmosphère étriquée de ses romans, ses souvenirs d'orgies et de cuites friquées avec mon mal de tête actuel – et c'était

exactement ce qu'il exigeait de moi, un prétexte pour persister encore dans ces amalgames. Il tenait à être informé des héroïsmes, auxquels lui avait renoncé, qui perduraient aujourd'hui, et il ne s'en servait que pour en remplir les pages de ses livres.

Il était évident que Freyre n'avait jamais souffert. Moi qui, au contraire, étais passé par là, sans parvenir encore à prendre mes distances, et j'en donnais de temps à autre la preuve, j'avais le sentiment d'usurper à Svevo, qui marchait à côté de moi, le titre de champion du mal de vivre que Freyre continuait à me conférer. S'il admirait à ce point les jeunes écrivains qui se détruisent, c'était chez Svevo, et non pas chez moi, qu'il aurait dû en déceler le modèle : il était, lui, seul et abattu, il buvait tous les soirs par ennui, jetait son argent par les fenêtres et les femmes le lâchaient. Lui, pas moi, se dégradait parce qu'il n'avait pas encore trouvé une bonne raison de tenir à lui-même.

En outre, je désapprouvais cette vision nostalgique de l'avilissement, sa tentative de travestir en beauté les vies misérables, qui résonnaient comme une aimable instigation au suicide. Certains des personnages des romans de Freyre, en effet, finissaient par se tuer environ trois pages avant la fin, et ses sondages sur le malaise que j'affichais pour le satisfaire finirent par me convaincre qu'un jour ou l'autre il me prendrait comme modèle pour le énième héros négatif d'un de ses romans – ce qui devait fatalement le conduire à parler de

barbituriques sur ma table de nuit ou de revolvers pointés sur ma poitrine : une fin qui, au contraire, était révolue pour moi. En revanche, elle ne l'était pas pour Svevo, et cela me préoccupait. Car je n'étais plus d'accord, ni avec son inquiétude intégrale, ni avec ses sabotages de kamikaze pour boîtes de nuit ou discothèques, en quête de filles avec qui gaspiller le peu d'argent qu'il avait. J'étais surtout en désaccord avec cette attitude consciente, presque satisfaite, que Svevo semblait manifester vis-à-vis de son propre avilissement. Je le lui avais d'ailleurs dit, j'avais même été brutal, lorsque le doute m'avait assailli, qu'il pouvait y avoir de la complaisance dans la manière avec laquelle il gâchait sa vie, mais il suffisait d'être près de lui ne serait-ce qu'une seule nuit, pour comprendre que le malaise de Svevo était une affaire sérieuse, authentique, qui n'avait rien à voir avec les mythes de Freyre. Il suffisait de s'endormir une seule fois à ses côtés pendant qu'il continuait à parler et à fumer, pour percevoir qu'il était encore éloigné d'une existence acceptable, et qu'à cette consomption dans le temps et avec le temps, il n'existait, pour le moment, aucune alternative. Autant les regrets aristocratiques d'un Freyre ne me faisaient aucun effet, autant l'exemple que Svevo continuait à donner pouvait encore sérieusement me nuire. Il pouvait réveiller cette partie de moi qui, quand elle avait été dominante, avait failli me détruire, et le

pouvait encore, alors que j'avais placé à côté d'elle une autre partie de moi, plus tolérante et tranquille.

La place de la Concorde se rapprochait, et derrière l'obélisque de Louxor, on commençait à entrevoir l'embouchure de la rue de Rivoli : je calculai, pour me donner du courage, que l'on avait probablement déjà fait la moitié du trajet. Malgré ma faim, ce dont ce restaurant me faisait surtout rêver c'était la chaise sur laquelle j'allais pouvoir m'écrouler et la table où j'allais pouvoir appuyer mes coudes.

Une fois épuisées les évocations de son passé de buveur, Freyre se mit à parler de son présent : pour ce faire, il se servit de la figure de rhétorique bien connue, l'« épitrope », par laquelle l'orateur anticipe dans son intervention toutes les critiques que pourraient lui adresser ses adversaires, et, par ce moyen, les neutralise. Le portrait qu'il traçait de lui était, en effet, lesté d'une désolation calibrée, qui se fondait sur la routine des heures de travail, les premiers signes de rhumatismes, les cheveux gris sur les tempes, le montant exagéré des pensions alimentaires exigé par son ex-femme et l'atrophie de la veine créative. Je ne doutais pas qu'il ait ces problèmes, et au fond ils étaient plus sérieux que les miens et ceux de Svevo réunis, mais je sentais bien que Freyre n'était pas malheureux. Il était peut-être agacé, ou ennuyé, mais il ne réussirait jamais à souffrir sérieusement. C'est pour cela qu'il m'enviait,

moi : parce que je pouvais encore être malheureux, et il était d'ailleurs convaincu que je l'étais.

Et moi, est-ce que je l'étais ? Étais-je malheureux ? À vrai dire, l'état d'esprit dans lequel je me trouvais était plein de confusion comme toujours : cela me plaisait qu'un millionnaire comme Freyre admire mes faux pas, et en même temps, cela m'indignait ; je m'intéressais sincèrement à ses malheurs de nanti mais ils m'ennuyaient très vite. Je me sentais protégé par l'innocence de Svevo mais aussi en devoir de le protéger, lui, d'un nihilisme qui pouvait devenir vulgaire et criminel. J'étais ému par la beauté de certaines jeunes filles que je croisais, mais j'aurais voulu me précipiter dans une porte au hasard, monter en courant trois rampes d'escalier et me retrouver chez moi dans ma salle de séjour, désormais envahie par les berceaux et les poussettes, embrasser ma femme, l'étreindre et sentir son ventre de plus en plus gros presser le mien. Je me sentais encore jeune si je regardais à ma droite vers Freyre ; et déjà vieux si je regardais à ma gauche l'expression absente de Svevo. Je me sentais en morceaux dans chacun de mes morceaux, partagé, tiraillé, fendu ; et pourtant, dans l'ensemble, plus intègre qu'eux.

D'un coup de pied, j'envoyai un caillou contre le montant d'une poubelle, et il me vint à l'esprit que les coups francs indirects qui contournent la barrière des joueurs, laissent baba le gardien et vont frapper le poteau, suscitent autant d'admiration

que s'ils avaient été marqués, mais déçoivent bien plus que s'ils avaient été envoyés dans les étoiles. Freyre me demanda si je jouais au football, car mon coup de pied avait trahi une certaine technique. Je répondis que oui, dans l'équipe P.N.T. Jules-César : c'est-à-dire, expliquai-je, Promesses Non Tenues du lycée Jules-César. Freyre sourit d'une façon à la fois amusée et pleine de détachement. En réalité, j'étais en train de lui mentir, du moins en partie. L'équipe dans laquelle je jouais comme arrière s'appelait Work In Progress, alors que P.N.T. Jules-César, comme Svevo le savait bien, n'était qu'un des noms écartés, car trop irrévérencieux, de même que Peu de peine, Alcoolique mineiro ou Branlées électriques, au moment de sa fondation. Mais je pensais que ce nom plairait à Freyre, parce que les promesses non tenues étaient un de ses arguments favoris pour les projections de lui-même qui animaient ses romans. Fatalement, le thème du regret sportif suggéré par ce nom l'amena à se plaindre de sa déchéance physique sans que, par ailleurs, il lui vienne à l'esprit de l'associer à la jeunesse déréglée dont il parlait avec tant de nostalgie. Il avoua au contraire qu'autrefois il avait été considéré comme un petit champion de ski, puisqu'il avait obtenu une place importante dans l'édition du trophée de Mickey gagnée par Alberto Tomba, alors que dernièrement il avait eu des difficultés à prendre avec élégance un virage délicat, il ne supportait plus le froid et les longues pistes et avait même subi

l'humiliation de se casser une jambe à Saint-Moritz, en tombant dans un fossé comme un débutant. « Je joue de malchance », dit-il ; mais, à nouveau, avec beaucoup d'indulgence envers lui-même et envers la malchance.

Entre-temps, nous étions parvenus au point crucial de notre promenade, celui que j'avais secrètement redouté depuis le début et qui avait été différé mètre après mètre avec mon soulagement : la traversée des Champs-Élysées. J'ai du mal à décrire avec exactitude l'angoisse qui me tenaille quand je suis dans l'obligation de traverser, à pied, des rues ou des places : ce n'est pas une simple peur, ce n'est pas une véritable angoisse, mais quelque chose qui confine à la honte. Celle de me retrouver chaque fois face à une action dont la dynamique m'est inconnue, que tous savent accomplir de la bonne manière alors que je dois toujours faire confiance à quelqu'un d'autre, imiter ses gestes, me conformer à son pas, adopter ses choix temporels et ses rythmes. En copiant les autres, je n'ai jamais mis au point une méthode autonome pour traverser les rues, et je n'ai jamais cessé d'espérer que le lieu de départ et le lieu d'arrivée, quand je marche, soient sur le même côté de la rue. L'espoir de ne jamais avoir à *traverser*, d'ailleurs, ressemble beaucoup à l'espoir que j'éprouvais, à la maternelle ou à la garderie, que du jour au lendemain les institutrices décident que nous ne ferions plus de découpages. J'étais incapable de faire cela aussi, je ne parvenais

pas à me concentrer sur les contours, et je finissais toujours par mutiler les figures de fjords profonds, ou même par cisailler de grandes portions du fond dont, au contraire, il fallait les séparer. Bien entendu, les institutrices ne supprimèrent jamais le découpage – qui était considéré comme une activité hautement formatrice –, et quand mon malaise devint vraiment sérieux, ma mère décida d'y porter remède en me lançant un défi. Elle broda sur mon tablier l'inscription « Je ne sais pas découper », dans le but de stimuler mon orgueil et de me pousser à apprendre. Au contraire, je me rappelle cette inscription comme l'une des choses les plus rassurantes de mon enfance car, grâce à elle, je fus finalement dispensé de ce calvaire, et l'on me demanda plutôt de me consacrer à la lecture ou au dessin, occupations dont je me sortais plutôt bien.

Mis à part ma terreur personnelle, je me disais que la traversée des Champs-Élysées était la première et peut-être la seule véritable action que Freyre, Svevo et moi allions accomplir ensemble. Seule, au-delà des bavardages ou des silences, au-delà de la fatigue sur nos visages ou des plis sur nos vestes, seule une action aussi précise permettait d'espérer donner un sens à notre promenade. Au fond, tous les trois, nous n'étions qu'un emblème, un triptyque exemplaire des trois premiers âges d'un écrivain, distincts les uns des autres. Svevo appartenait au premier âge, à l'enfance totale, issu en direct des découvertes enthousiasmantes qui

font que l'on change de style après chaque livre lu et qui entre-temps instille le germe qui entame sa longue incubation. C'était l'écrivain pur, qui n'avait toujours pas écrit une seule ligne parce qu'il était encore aux prises avec les problèmes dont s'occupe la littérature : la solitude, la distance des choses, la nostalgie, le besoin d'amour. Encore protégé de tout, encore immergé dans le chaos et si invulnérable qu'il n'avait à s'occuper que de sa propre dissolution. Moi, en revanche, j'en étais déjà au deuxième âge, à la jeunesse, celui où commencent à se réaliser les rêves qui ont survécu avec la conscience de ceux qu'on a perdus en chemin. J'avais enregistré mes premières satisfactions et surtout mes premières mortifications, et je devais aussi prendre solidement possession de mes relations superflues, en dépit du soupçon que je me détournais des essentielles. Freyre, enfin, en était à la maturité, à l'âge où l'on reste seul face à ses propres limites, et si elles sont bornées il ne reste plus qu'à s'y cogner, en débitant un roman tous les deux ans, ni beau ni moche, et qui ne marche ni bien ni mal. C'était un écrivain arrivé, peut-être même avant de partir, parce que le succès n'avait rien pu lui donner qu'il ne possédât déjà. Un écrivain voûté ou bossu pour de bon, et pas seulement à cause de sa veste, mais de la quantité de choses déjà faites et finies qui pesaient sur ses épaules. Si en dehors du chaos, si peu protégé de tout, qu'il en arrivait à envier les problèmes des autres, et à

mythifier l'époque où lui aussi aurait pu se détruire, gaspiller sa beauté, sa richesse et sa dose de talent, ce dont, au contraire, il s'était abstenu.

C'est dans cette formation exemplaire que nous nous présentâmes au feu pour traverser les Champs-Élysées. Mon problème, comme toujours, était d'étudier tous les mouvements de mes compagnons, et de les imiter rapidement. Mais l'abîme qui les séparait interdisait d'espérer qu'ils puissent accomplir la moindre action de la même manière. Le feu indiquait le rouge pour les piétons, et le vert pour le fleuve de voitures qui filait devant nous. Freyre et son chien stoppèrent sur le bord du trottoir, en hommage à la figure raide de l'homme rouge qui se découpait dans le cercle supérieur du feu : ni lui ni la bête n'eurent la moindre hésitation. Et Svevo, malheureusement, n'hésita pas non plus, ignorant ce même signal et se projetant vers le centre de l'avenue. C'était logique, ils avaient deux façons tout à fait différentes de faire face au problème.

Moi, qui n'en avais aucune, je me retrouvai dans l'obligation de choisir en une fraction de seconde lequel des deux imiter. Il s'agissait d'établir avec qui je m'étais promené ce matin-là, sous le soleil des Champs-Élysées. Si c'était avec l'écrivain-enfant, inconscient, invulnérable, qui pouvait encore se permettre le luxe des fauchés de considérer le rouge et le vert des feux de signalisation comme de simples tonalités de couleur dans la ville grise ; ou

si c'était avec l'écrivain-homme, auteur de romans, dont la partie la plus palpitante demeurait la note biographique sur le revers de la jaquette, condamné à tenir trop à sa vie et à ne jamais pouvoir réaliser le rêve de la balancer par la fenêtre. Peut-être, s'il en était ainsi, n'avais-je été en compagnie ni de l'un ni de l'autre, et m'étais-je acheminé seul vers un restaurant au-dessus de mes moyens ; mais, contraint de choisir l'un ou l'autre, comme toujours dans ces moments-là, je me retrouvai instinctivement sur les traces de Svevo, au milieu de la rue, frôlé par des habitacles qui fonçaient, transpercé par les coups de klaxon, happé par les souffles d'air.

Car les conducteurs parisiens respectent avec une discipline équivalente aussi bien le rouge que le vert et lorsque le feu les autorise à passer, ils sont incapables de remarquer la présence sur leur chemin de toute victime d'une réalité plus complexe, qui ne se laisse pas diriger par de simples impulsions chromatiques. Pour eux, à vrai dire, Svevo et moi *nous n'existions pas* dans la rue ; ce n'était que l'heureux hasard d'être en présence du vert et de n'être pas obligé d'interrompre leur course vers le déjeuner. Mais, si pour ce qui est de Svevo cela correspondait à son état d'âme, et si son inexistence au milieu des dangers lui permettait encore d'y échapper, pour moi les choses étaient différentes, puisque je me rendais compte que j'étais en train de risquer ma vie, et je pensais à ma femme à Rome, qui n'imaginait pas pouvoir me perdre comme on

perd un chat. Bien que je voie Svevo tranquille, près de moi, et que j'imite de près tous ses gestes, j'avais l'impression que toutes les voitures allaient foncer sur moi et que ma fin était imminente. Une mort à laquelle même Freyre, empalé sur le trottoir, n'aurait pas osé me destiner dans un roman, car elle était trop sordide y compris pour ses personnages banals.

Je me retrouvai au contraire sain et sauf près de mon ami sur les passages piétons au milieu de la chaussée : une zone qui était beaucoup plus tranquille, bien qu'elle n'offre aucune protection physique. J'eus même le loisir de m'occuper à nouveau du soleil et de ma fatigue, et de me retourner en même temps que Svevo vers Freyre, pétrifié sur le trottoir avec son chien, et son air d'aristocrate – ce matin-là – bossu. Nous restâmes un moment ainsi, en train de le fixer à travers le fleuve de voitures, tandis qu'il confirmait à la France qu'il mourrait d'ennui et de rien d'autre, triomphant dans le pli ridicule du col de sa veste.

Je regardai aussi Svevo, et à cet instant ce fut en lui que je vis le modèle du héros d'un de mes possibles romans. Un jeune homme au visage marqué, prisonnier au milieu de la chaussée des Champs-Élysées, les cheveux en désordre et la cravate renversée sur l'épaule par le vent sous le soleil tiède. Il regardait avec des yeux pleins de tendresse un homme qui, de l'autre côté de la rue, lui apprenait à avoir de l'estime pour lui-même ; il avait risqué sa

vie mais il avait survécu, il était encore intègre, il pouvait encore se sauver et c'était un de mes amis. Puis cet instant passa, et la figure de l'homme à l'intérieur du feu changea de couleur, elle se déplaça du cercle supérieur au cercle inférieur. Toutes les voitures s'arrêtèrent pour laisser traverser Hector Freyre et son chien, qui descendirent du trottoir et s'acheminèrent tranquillement vers nous. Nous repartîmes nous aussi, pour rejoindre l'autre rive, avec un calme qui me parut inégalable.

Arrivés de l'autre côté, nous nous retournâmes de nouveau vers Freyre, qui franchissait alors la bande blanche au milieu de l'avenue. Il ne se pressait pas, il avait tout son temps.

— Regarde-le, dit Svevo. Il est splendide. Vas-tu écrire un récit sur sa manière de traverser au vert ?

— Écris-le toi, répondis-je, toi qui éprouves de la nostalgie pour tout ce que tu vois.

Eh bien non ! Il ne l'a jamais écrit.

Un poisson rouge

Il est samedi après-midi et je suis allongé sur mon lit, en train de fumer, dans la chambre qui est devenue la mienne depuis que mon frère Gino est parti pour Rome. Ce n'est ni le premier ni le dernier samedi que je passe ainsi, il s'agit d'une règle désormais, au point que parfois je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je m'en aille moi aussi. Mais où ? Pour s'en aller il faut avoir des intérêts, des exigences : Gino en a toujours eu, moi pas. À croire que je suis fabriqué tout exprès pour vivre dans cette ville ; et ce n'est même pas vrai que je suis un fainéant comme le dit ma mère, ce n'est qu'une question de temps. J'ai vingt ans, je suis expert chimiste, tôt ou tard je trouverai du travail dans une teinturerie et je bûcherai dix heures par jour parmi les vapeurs des colorants et au milieu des flaques d'eau pourrie, comme cela arrive à tant de gens d'ici. Sauf que je ne pense pas que ce soit la peine de me précipiter.

À dire vrai, même pour occuper une chambre aussi grande que celle de Gino, il faudrait avoir

des intérêts et des exigences que je n'ai pas. Moi, tout cet espace ne me sert à rien, le lit et un grand cendrier me suffisent, plus un jeu de fléchettes pour m'occuper ; et mon temps est un temps plus lent que celui de Gino, et une fois passé, il ne laisse aucune trace, à part quelques entailles sur le mur si ma fléchette rate la cible. Voilà pourquoi même si j'ai déménagé dans sa chambre, je n'en ai pas pris possession. Gino vient désormais de moins en moins, mais je n'ai touché à aucune de ses affaires restées là, et les rares fois où il vient, je regagne le débarras que j'occupais lorsqu'il habitait ici, et je lui cède la place. Mais il a perdu tout intérêt pour les objets qui envahissent toujours sa chambre, et que j'y touche ou non, je crois qu'il ne s'en aperçoit même pas. Par exemple, il était un maniaque des émetteurs et passait la nuit à parler avec des inconnus en Argentine, en Afrique du Sud, en Nouvelle-Zélande. Il avait installé sur le toit une grande antenne qui perturbait toutes les télévisions du quartier et remplissait la chambre avec ses trucs qui à présent sont en panne et recouverts de poussière. Mais je n'ai jamais eu envie de les déloger, et d'ailleurs, au fond de moi, j'espère qu'un jour ou l'autre, au cours de l'une de ses visites, Gino remettra tout en marche et passera de nouveau toute une nuit à parler avec ses amis dispersés dans le monde entier, comme au bon vieux temps. En supposant qu'ils soient encore là, bien entendu. Je n'ai même pas touché à la carte

des planètes fixée au mur derrière la radio, pleine d'épingles piquées dedans et de noms codés écrits au normographe avec le plus grand soin, et je me limite à allumer de temps en temps les deux mappemondes lumineuses et à les faire tourner lentement. Sur le tableau noir accroché derrière la porte, il y a encore la dernière phrase que Gino a écrite : « AUJOURD'HUI, 1er MAI 1994, LE PLAISIR DE VOIR LA FORMULE 1 A PRIS FIN. » Ce jour-là, Ayrton Senna est mort, et Gino a pleuré comme un enfant devant la télévision, même si ce n'est pas là la bonne formule, parce que moi *j'étais* un enfant, alors, et je n'ai pas versé une larme. Gino n'a pas effacé cette phrase et, quand il est parti, des années plus tard, elle est restée là. Ce n'est certainement pas moi qui l'effacerai.

C'est un samedi après-midi, donc, je fume allongé sur le lit dans cette chambre, alors que mon esprit divague. Je pense, par exemple, que je pourrais aller acheter un poisson rouge. C'est la première fois que cela me passe par la tête et ce n'est pas du tout une idée en l'air, un poisson rouge avec son bel aquarium sphérique, deux ou trois algues en plastique et du sable blanc parsemé sur le fond. Au contraire, ça me paraît une bonne idée pour différentes raisons : primo, c'est déjà une façon d'utiliser l'après-midi, secundo, ça n'est même pas trop coûteux, et tertio, il s'agit d'une chose dont je me sens, d'une certaine manière, proche. Un poisson rouge.

Le téléphone sonne, une, deux, trois fois, et je comprends que ma mère est en train de coudre dans le débarras et n'entend pas (elle devient sourde pour de bon). Donc je me lève, laissant mon projet en suspens, et c'est moi qui vais répondre.

— Bonsoir, dit une voix de jeune fille. Je suis Lilli Papa, je voudrais parler à Gino.

— Je regrette, fais-je, Gino est à Rome.

— Je le sais, mais ne rentre-t-il pas à la fin de la semaine ?

— Non, il ne rentre pas.

— Ah, dommage, dit la fille.

Entre-temps, ce nom, Lilli Papa, a commencé à tourner dans ma tête parce que je n'ai pas l'impression qu'il soit nouveau, il me semble même très vieux : une sorte de fiancée préhistorique de Gino, Lilli Papa. Ça doit être ça.

— Si vous voulez, je peux vous donner son numéro à Rome, dis-je.

La jeune fille ne répond pas, et je pense alors que la ligne a été coupée. Quelques instants après, au contraire, voilà qu'elle parle à nouveau, bien que le ton de sa voix soit différent.

— Tu es Paolo, toi ? sur un ton plus confidentiel.

— Oui.

— Et tu ne te souviens pas de moi ?

— Si, je me souviens.

Mais ce n'est pas tout à fait vrai.

— Et tu me vouvoies ? dit-elle en rigolant.

— Bah, c'est que sur l'instant...

— Écoute-moi, m'interrompt-elle. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire est-ce que tu es pris.

— Pris, moi ? Non.

— Pourquoi tu ne viens pas me voir ?

Cette fois, c'est moi qui me tais.

— Allô ? dit Lilli Papa.

— Oui.

— Tu as entendu ce que je t'ai demandé ?

— Non, dis-je, histoire de dire quelque chose.

— Je t'ai demandé de venir me voir.

— Pourquoi ?

— Eh, pourquoi, pourquoi... Que de questions. Tu veux venir ou non ?

— Je ne sais même pas où tu habites.

— Pas loin. Quelle heure est-il ?

— Trois heures dix.

— Il te faut dix minutes.

Elle m'explique le chemin. Pour ne pas me perdre, pendant qu'elle parle, je trace un petit plan sur une page de mon agenda, parce qu'il s'agit de nouveaux quartiers un peu à l'écart et je ne les connais pas très bien.

— Alors c'est entendu, me dit-elle à la fin. Mais viens tout de suite.

— D'accord.

Je raccroche et j'essaie de mieux me souvenir. L'histoire entre elle et mon frère remonte à de

nombreuses années, très nombreuses, peut-être même que Senna n'était pas encore mort. Elle est probablement venue ici à la maison de temps en temps, même si je n'arrive pas à reconstituer ses traits, et tout ce dont je me souviens c'est de son nom : Lilli Papa. Est-ce qu'elle est belle ? Gino a toujours eu de belles filles. C'était quelqu'un qui plaisait beaucoup, de ces types avec lesquels une fille préfère perdre son âme sans espoir, plutôt que de se contenter, mettons, d'un garçon comme moi. Peut-être que Lilli veut me parler de lui, me dis-je, peut-être qu'elle l'aime encore et qu'elle veut s'épancher. Les samedis après-midi sont une plaie dans cette ville, si tu n'es pas dans le bon milieu et si tu n'as pas d'amis pour te changer les idées : comme un rien, tu peux être emporté par la mélancolie, même après tant d'années. C'est sûr.

Malgré cette conviction, avant de sortir je me lave partout avec soin : on ne sait jamais, dans le monde, et je pense qu'il vaut mieux éviter de faire mauvaise impression, parce que, c'est vrai, je ne me lave pas souvent. Puis j'emprunte la voiture de ma mère et avec l'aide du petit plan, je rejoins la maison de Lilli Papa. Le quartier n'est pas moche, il y a peu d'immeubles, neufs et asymétriques, avec de respectables pelouses tout autour. Les noms des rues sont même plus prestigieux que ceux du centre, comme Via Pirandello, Via Marie Curie et d'autres noms de ce genre : de vrais génies, qui ont pourtant eu le tort d'être morts quand, des villes,

il ne restait à construire que les banlieues. Et pour ce qui est de la distance, je me rends compte qu'il s'agit d'un concept relatif, car par rapport à ce que Gino est allé chercher, une nouvelle vie, différente de celle-ci, et des gens différents de Lilli Papa pour passer le samedi après-midi, son quartier n'est pas plus à l'écart que ma maison, qui se trouve exactement sur le Corso et où il suffit de se mettre à la fenêtre pour voir les gens se promener de long en large jusqu'à l'heure du dîner.

Sur la sonnette il y a deux plaques côte à côte avec l'inscription PAPA : mais sur l'une il est écrit Ing. Papa, je sonne donc à l'autre. Peut-être ont-ils partagé le logement et Lilli vit-elle maintenant seule comme cela arrive dans beaucoup de familles quand les enfants grandissent. Pour convaincre Gino de ne pas partir, maman avait même proposé de diviser notre appartement afin qu'il puisse être indépendant et vivre selon ses exigences, mais mis à part le fait qu'il n'y avait pas beaucoup d'espace à partager, c'était justement de cette ville que Gino voulait s'échapper. En attendant, personne ne m'ouvre, alors je sonne chez Ing. Papa. Peut-être Lilli n'est-elle pas assez autonome, me dis-je, ou peut-être a-t-elle, elle aussi, un frère plus âgé qui s'est accaparé l'autre logement, tandis qu'elle reste avec sa famille. Mais je reconnais ensuite que nous, les hommes, nous sommes parfois vraiment rétrogrades à l'égard des femmes : l'ingénieur de la plaque ne pourrait-il pas être Lilli ? Du reste,

le nom semble avoir été écrit depuis peu. Comme Gino est diplômé en Lettres, de même elle a pu avoir son diplôme d'ingénieur et le projet pour le partage de l'appartement a peut-être été son premier travail en tant que professionnelle. Mon frère a toujours aimé les jeunes filles studieuses.

Cette fois la porte s'ouvre et je rentre. Mais à peine ai-je mis le pied dans le hall de l'immeuble, qu'un chien m'assaille et n'arrête plus de me lécher de la tête aux pieds, pendant que Lilli Papa apparaît sur le seuil de chez elle, au rez-de-chaussée.

— Ne t'affole pas, me dit-elle. Il ne mord pas.

Elle est appuyée sur le montant, entièrement habillée de bleu clair, ses longs cheveux châtains dénoués sur les épaules, et j'ai du mal à distinguer ses traits, parce que le chien continue à me lécher et, même s'il ne mord pas, je suis, pour tout dire, un peu tendu.

— Lucrezio ! crie Lilli. Arrête !

Le chien n'obéit pas, et elle est obligée de l'attraper par le collier pour l'éloigner.

— Pardon, me dit-elle, mais elle le lâche et le chien recommence aussitôt à me lécher.

Je lui tends spontanément la main comme pour des présentations, mais ce n'est pas une bonne idée. Elle éclate de rire et me laisse là comme un imbécile, sur le seuil, ma main tendue toute léchée par le chien.

— Viens, me dit-elle, entre.

La maison est, elle aussi, bleu clair et capitonnée de moquette. L'ameublement est moderne, plutôt de bon goût, en supposant que je sois capable de le reconnaître. Il y a un tourne-disque allumé avec de la musique que je ne connais pas, et une odeur douceâtre dans l'air, d'encens, de cire, quoi d'autre encore, que sais-je. (De toute façon ce n'est pas de l'herbe, c'est là l'une des rares matières où je suis compétent.) Le chien continue à me sauter dessus pendant que Lilli m'escorte dans un bureau encombré de livres et me fait asseoir sur un petit canapé.

— Tu es ingénieur ? je lui demande, pour rompre la glace.

Elle éclate de rire encore une fois.

— Ingénieur, moi ? Mais d'où te vient une idée pareille ?

Et de rire.

— Ben, j'ai lu sur la plaque...

— Bravo, et tu n'as pas pensé que l'ingénieur pouvait être mon père ?

— Si ce n'est que ça, ce pourrait aussi être ta mère, dis-je pour tenter de lui suggérer l'idée.

— Ouais, ma mère, et elle rit encore plus fort. Ingénieur ma mère ! Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— C'était pour dire que nous, parfois, les mecs...

Mais elle pleure de rire, les larmes aux yeux, et je laisse tomber.

Le chien, entre-temps, m'a apporté une balle rouge et il glapit.

— Lucrezio, dit Lilli Papa. Maintenant ça suffit ! Il ne veut pas jouer avec toi, tu as compris ? Il ne veut pas !

Je ne sais pas de quelle race il est, et peut-être que ça n'a pas grand-chose à voir, mais il est *bleu clair*, oui, vraiment, il est bleu clair comme elle et en un certain sens il lui ressemble. Je regarde Lilli le prendre par le collier et le traîner hors de la pièce, puis revenir en courant et fermer précipitamment la porte. Elle a une jupe droite jusqu'aux genoux et des jambes élancées, d'athlète ; un tricot ras du cou en laine, sous lequel le sein (qui est la chose la plus importante de toutes, à mes yeux) semble abondant ; son visage est bronzé bien que l'on soit en février. À peine entrée, cependant, elle rebrousse chemin et rouvre la porte.

— Mieux vaut la laisser ouverte, observe-t-elle. Si ma mère revient, qui sait ce qu'elle penserait.

Le chien réapparaît, la balle recouverte de bave entre les dents.

— Elle pensera que nous voulions laisser le chien à l'extérieur.

— Justement... Et là, on peut l'entendre arriver.

Elle s'assoit près de moi sur le petit canapé et se met à me fixer sans dire un mot. Après un certain temps que les choses se passent ainsi, je détourne le regard et je jette les yeux sur le chien, qu'elle continue de caresser. C'est à cet instant que je vois sur son poignet la cicatrice, longue et fine.

— Non, enjoint-elle. Regarde-moi dans les yeux.

Nous y voilà, je pense. Elle a une expression luciférine dans les yeux, qui sont verts, allongés, et que dans d'autres circonstances on pourrait même trouver beaux.

— Quel âge as-tu ? me demande-t-elle, sans cesser de me fixer.

— Dix-neuf ans. Presque vingt.

— Et comment tu me trouves ?

— Bien, je réponds. Je te trouve bien.

— À ton avis, est-ce que je suis belle ?

C'est là la question. Pour être belle, elle est belle, mais si elle avait voulu mon avis j'aurais pu lui dire qu'avec cette manière de faire personne n'est beau. Au contraire, je me tais.

— Allons, insiste-t-elle. Sincèrement.

— Oui, tu es belle, dis-je.

— Et je te plais ?

— Oui.

— Je te plais comment ?

— Beaucoup.

À présent, je commence même à avoir un peu peur qu'elle lâche son chien contre moi, si par hasard je laissais échapper quelque chose qui pourrait ne pas la convaincre. Du coin de l'œil j'essaie de regarder à nouveau son poignet, mais il est caché sous le collier du chien.

— Paolo, dit-elle.

Soudain, elle saisit l'une de mes mains, la pose sur sa poitrine, et l'enfonce dans ses seins. Ce sont vraiment de beaux seins, ronds et pleins comme

je les avais imaginés sous son pull-over, même si je me retiens de les palper comme j'aimerais. Elle continue à maintenir la pression de ma main, tout en me regardant dans les yeux d'un air vindicatif.

— Ça te plaît comme ça ? demande-t-elle.

— Oui.

— Maintenant fais-moi jouir, ordonne-t-elle, en guidant ma main sous sa jupe.

Il est trop tard pour lui expliquer que, comme ça, ça ne me plaît pas du tout. Peut-être qu'elle se vexerait et qui sait comment elle pourrait réagir. Et puis, moi aussi, me dis-je, je ne peux pas me permettre de faire le difficile : je n'ai jamais rencontré une fille qui m'ordonne de faire ce genre de chose, au lieu de me trimbaler comme un damné ne serait-ce que pour sortir un soir ensemble et puis ne rien conclure.

Je me mets donc à farfouiller, je franchis avec mes doigts une paire d'élastiques plutôt serrés, je tords ma main le plus que je peux et je fais de mon mieux, mais je ne sais pas si je la satisfais. Du reste, c'est toujours le même doute. Si ce n'est qu'à un moment donné Lilli Papa ferme les yeux, et je peux alors détourner les miens, et c'est un soulagement. Son poignet est de nouveau visible, renversé sur le petit canapé, et je peux observer la cicatrice pendant quelques instants : c'est une coupure fine, précise, elle semble avoir été faite avec un bistouri par un chirurgien. Elle est sans doute cicatrisée depuis plusieurs années, désormais.

Elle ne bouge plus, et reste immobile, les yeux fermés, concentrée, pendant que je lui fais ce qu'elle m'a ordonné, mais je n'en tire pas, loin de là, une grande satisfaction – je veux dire, ni pour moi ni pour elle : pas un gémissement, pas un soupir, elle semble endormie. Même si elle jouit, elle garde tout pour elle.

Puis, d'un coup, elle éloigne ma main, elle me la rend, pour ainsi dire, comme on rend un briquet après s'en être servi. Elle rouvre les yeux, elle reprend contenance, remet en ordre sa jupe, réunit ses mains sur ses genoux et appuie sa tête contre le canapé, dans une pose qui devient tout de suite terriblement mélancolique. Elle reste ainsi pas mal de temps, muette, à regarder fixement par terre, sans bouger et sans presque respirer, tandis que le chien s'est remis à me lécher la main avec une avidité qui, à présent, est embarrassante, si l'on songe d'où elle vient. Et il n'a même pas l'innocence que devraient avoir les animaux.

— Toi, tu as quel âge ? je murmure, surtout parce que ce silence devient sinistre.

Il est évident qu'elle doit en avoir vingt-huit, vingt-neuf, si l'on considère que Gino vient d'en avoir trente et un depuis peu. Mais elle ne répond pas, elle reste silencieuse et lointaine, dans sa pose alanguie, et d'instinct, j'ai envie d'embrasser sa bouche entrouverte. Mais c'est une erreur parce que, à peine mes lèvres parviennent-elles à effleurer les siennes, que Lilli Papa se lève d'un bond et se

remet à me fixer : il y a du mépris, maintenant, dans ses yeux, ce qui me surprend parce que, au fond, en comparaison de ce que nous venons juste de faire, qu'est-ce qu'un baiser ? Ce n'est pas que j'y accorde beaucoup d'importance, mais me mépriser, ça me semble exagéré. Puis je me dis que, peut-être, à ses yeux, je suis le frère du garçon pour lequel elle s'est ouvert les veines, et vu sous cet angle, le mépris peut aussi s'expliquer.

— Entendons-nous bien, gronde-t-elle. Nous *ne sommes pas* ensemble.

— Non, bien sûr, je réponds.

— Il ne s'est rien passé, entends-tu ? – elle est péremptoire. Nous ne nous sommes jamais vus.

— Il y a plusieurs années, avancé-je. Nous nous sommes vus il y a plusieurs années.

— Non ! Nous ne nous sommes *jamais* vus !

— D'accord. Jamais.

— Et maintenant va-t'en ! Moi, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu, que fais-tu chez moi ? Lucrezio, viens là !

Je sors tout seul de la maison, elle ne m'accompagne pas, et même son chien bleu clair ne vient pas baver derrière moi. Il s'est mis à pleuvoir. Sur le toit de la voiture je ramasse une poignée de gouttelettes et je me lave les mains, puis je rentre chez moi.

Il est quatre heures vingt lorsque j'entre dans la chambre de Gino. Le samedi après-midi est encore là, béant et vide, tout entier devant moi, et désormais l'idée d'acheter un poisson rouge ne

me convainc plus. Il faudrait changer son eau, lui donner à manger tous les jours, et je ne crois pas en être capable. Sur le planisphère, je contemple le monde divisé en quartiers par les fuseaux horaires, et je pense à l'épingle piquée sur Auckland, Nouvelle-Zélande, à ce type qui parlait avec Gino par radio : sûr et certain qu'il dort, là-bas il est trois heures du matin.

L'aumône pour moi-même

Mon cher Mike Tyson, tu ne t'en souviens certainement pas, mais moi, une nuit, dans la cohue d'une boîte de New York, je me suis cogné contre toi. Ce fut pendant ton époque dorée, quelques jours après que tu avais démoli Tyrell Biggs ; tu portais une casquette noire, et à l'impact tu te révélas aussi dur que la facette d'un diamant. Ce fut ma faute, il n'y a aucun doute, depuis douze jours je ne faisais pas attention où je mettais les pieds et ce n'était pas la première fois que je me cognais contre quelqu'un. J'ai même dû te faire mal, parce que je me souviens que tu as porté tes mains à ton nez, où mon menton aigu t'avait frappé, ma taille étant la seule rubrique dans laquelle mon corps surpasse le tien. En réalité, quelque chose d'important venait d'arriver juste à ce moment-là, et je voudrais maintenant tout t'expliquer, et te montrer combien, au fond, j'ai été puni pour la petite douleur que ce coup t'a procurée. Je tiens à te dire que je ne me suis pas tiré, cette fois-là, c'est simplement que j'avais retrouvé Susanna.

Il faut que tu saches que Susanna était une fille spéciale, de celles qui ne s'approchent jamais de gens comme moi, mais plutôt de gens semblables à ce que toi tu étais, mon cher Tyson, à cette époque – riche et célèbre ; pour la première fois de ma vie moi aussi j'avais eu dans mes bras une fille comme ça, mais je n'avais pas su me conduire comme il fallait, et je l'avais perdue. Pire encore, je l'avais blessée. Au cours des jours convulsifs de la fin juillet passés avec elle je n'étais jamais parvenu à exprimer mon bonheur, je m'étais senti petit et insignifiant, incapable d'articuler un mot, et j'avais fait semblant d'être l'opposé de ce que je suis. Je ne sais pas si toi, il t'est jamais arrivé quelque chose de ce genre, si tu peux me comprendre. Quand Susanna m'a dit qu'elle partait à New York pour des vacances déjà fixées avant que nous nous rencontrions, je lui ai répondu : « C'est une bonne idée. » Elle me proposa de la rejoindre là-bas, et je lui dis que je ne pouvais pas. Elle essaya de me laisser son adresse, le numéro de téléphone de son appartement, mais je lui dis à nouveau non, qu'il n'y avait aucune raison à cela. Elle me demanda de l'accompagner au moins à l'aéroport, mais je dis que j'avais des choses à faire, et elle pleura. Peut-être ne m'aimait-elle pas, et peut-être que moi non plus, je ne l'aimais pas, mais la réalité était que je désirais tout ce que j'avais refusé, et que je n'avais rien à faire ce matin-là. En effet, je le passai tout entier près du chemin de fer qui délimite l'aéroport

de Fiumicino, à regarder décoller les avions, près d'un groupe de jeunes garçons qui se touchaient réciproquement les organes génitaux, tandis qu'en moi rugissait un volcan.

C'est étrange, mais je suis incapable de te dire pourquoi je me suis comporté de la sorte. Je me rappelle seulement que pendant un certain temps, ce matin-là, alors que mon cafard augmentait, j'éprouvai de l'orgueil à l'idée de la douleur que j'allais devoir supporter, comme si je l'avais déjà supportée. Pendant un certain temps, oui, je crois que je me suis senti un dur, comme toi, et comme je ne l'avais jamais été, et ne le serais jamais.

Le jour suivant, en effet, je braillais dans une agence de voyages, en exigeant qu'ils me trouvent une place sur ces avions surbondés qui vont en Amérique en août. Mais il n'y avait pas une seule place libre, pas même en première classe.

Quatre jours de « stand-by », mon cher Tyson, décomposé sur les sièges d'un aéroport, tu ne sauras jamais ce que c'est. Ni même le trajet absurde de la Jat, qui de Rome, pour aller à New York, faisait escale à Dubrovnik, Zagreb et Belgrade, je crois que ça non plus tu ne le connaîtras jamais. Et je doute que tu aies jamais parcouru en long et en large une ville aussi désespérément, à la recherche d'une personne qui pourrait être n'importe où : une ville, qui plus est, que pendant des années j'avais rêvé de visiter, un jour, sans soupçonner dans quelles conditions je le ferais.

Mais je n'étais pas seul. Un de mes amis avait une fiancée mannequin à New York, à laquelle il m'avait confié à une seule condition : que je ne dorme pas chez elle, parce qu'il était jaloux – c'était plus fort que lui et si j'y repense c'était un bel imbécile, cet ami, parce qu'il savait bien que je n'avais pas d'argent et que sa fiancée m'aurait hébergé volontiers. Je pris donc une chambre au Chelsea Hotel, l'hôtel maudit, où Sid Vicious a liquidé Nancy, un hôtel crasseux, qui pue le chien mouillé, plein de vieux qui vomissent par terre, mais coûte autant qu'un quatre-étoiles. La fille de mon copain, en tout cas, fut très gentille avec moi, je dois bien le dire : ces jours-là, elle ne sortait pas à cause de certaines retouches qu'elle s'était fait faire par un chirurgien plastique, mais elle me présenta à ses amies pour qu'elles me baladent. Toutes mannequins comme elle, hawaïennes, brésiliennes, aux prénoms exotiques comme Sheeba ou Dalma : des filles spectaculaires, certes, que je n'avais jamais vues auparavant en chair et en os mais seulement feuilletées avec une pointe de douleur dans les publicités des revues. Et pourtant, je ne les regardais même pas. Je leur demandais de m'emmener partout et elles, momentanément sans travail et toujours un peu défoncées, elles m'y conduisaient.

La boîte de nuit où je me suis cogné contre toi n'était que la dernière de celles où j'avais passé mes nuits, après des journées de galop dans les musées, de courses au sommet des gratte-ciel,

d'inspection à travers les grands magasins, attentif à ne pas laisser échapper un seul visage, pas un seul, des millions qui passaient comme des flèches près de moi. Autour de moi les lumières étincelaient, on jetait l'argent par les fenêtres, les drogues flambaient et retentissaient des musiques hypnotiques : il ne m'arrivera certainement plus de passer des vacances de ce genre, et il est triste de penser qu'au fond, même cette fois-là, ça ne m'est pas arrivé. Mais la nécessité de réparer, s'il en était encore temps, et d'effacer l'idée que Susanna s'était faite de moi, était une angoisse qui recouvrait tout : c'était le besoin absolu de la revoir et de l'embrasser et de lui dire « Peut-être que je ne t'aime pas mais je suis un faible, un perdant, et c'est à toi de me blesser ». Ça, tu le comprends toi aussi, j'en suis certain, parce que chacun de nous ne peut supporter que la douleur qui lui revient en propre, et ne peut trouver de consolation que pour la honte qui lui appartient.

Voilà comment j'avais abouti dans cet endroit où je me suis cogné contre toi, mon cher Tyson : mes mannequins étaient copines avec la fille habillée en flic, à l'extérieur de la porte, qui manœuvrait le cordon rouge pour ne laisser passer que ceux dont la tête lui revenait. C'était la dernière nuit que je passais à New York, mon billet yougoslave m'obligeait à repartir le lendemain. Et je m'étais dit que pour le désespoir j'aurais tout mon temps une fois rentré chez moi, et que pendant cette

dernière nuit il fallait insister, sans se décourager, sans laisser échapper un seul visage. Je suis certain que tu comprends ça, mon cher Tyson : ça s'appelle la ténacité. Et c'est parce que ma ténacité a été récompensée que j'ai fini par tomber sur toi. J'avais enfin retrouvé Susanna. Ce n'est que pour cette raison que je me suis enfui, après le choc : pour ne pas la perdre à nouveau. C'était Susanna, elle était là, et elle dansait dans les éclairs d'argent.

Je veux te raconter aussi la fin de cette histoire, maintenant. Susanna était accompagnée par de beaux garçons et semblait sereine, occupée à s'amuser. Tu peux imaginer sa stupéfaction quand j'apparus devant elle. Nous parlâmes un peu, dans ce vacarme, les bouches collées aux oreilles, et son parfum recommençait à m'étourdir, mais je ne me rappelle plus avec exactitude ce que nous nous sommes dit. Cinq minutes plus tard j'étais dehors, dans l'air stagnant du mois d'août à New York, avec son adresse écrite sur un sous-verre et un rendez-vous chez elle à trois heures du matin. Je n'avais même pas dit au revoir à mes mannequins ; alors que Susanna, ça, je m'en souviens, m'avait demandé d'attendre qu'elle se libère poliment de ses amis.

Il était deux heures et quart et je me suis alors mis à déambuler, euphorique, depuis Soho en direction de Greenwich Village. À chaque mendiant que je rencontrais je donnais un dollar, mais une fois à Washington Square, les mendiants augmentèrent,

et mes dollars diminuèrent rapidement. À la fin, il ne m'en resta qu'un seul, en plus d'un billet de cinquante, et je décidai de le donner à un aveugle arrêté sous un réverbère, qui me remercia en disant « Dieu te bénisse, mon frère ». Aussitôt après je tombai sur deux gamins de couleur, minces, pour lesquels tu étais à coup sûr une authentique idole, avec deux bâtons de kendo à la main : eux aussi me demandèrent des sous, mais cette fois je haussai les épaules et je poursuivis mon chemin. Deux pas plus loin je sentis un coup de fouet sur mes cuisses et je tombai à genoux. Je levai les bras pour couvrir mon visage, et un coup de bâton en pleine poitrine me coupa le souffle. Un troisième coup me frappa dans le dos. Je pensai : « Ils vont me tuer. » Les gamins braillaient, enragés, mais ils cessèrent de me frapper et se mirent à me fouiller. Ils prirent les cinquante dollars, ils vidèrent mes poches et s'en allèrent en sautillant à reculons, en m'insultant et en faisant tourner leurs bâtons.

J'étais assommé, incrédule. Une très forte douleur à la poitrine m'empêchait presque de respirer. Le monde était devenu lourd, sur mon corps.

— Mon frère, entendis-je. Mon frère, tout va bien ?

Je vis l'aveugle, qui s'était arrêté à quelques mètres de distance, tâtonner vers moi. Je me levai, plié en deux par la douleur, et l'aveugle me rejoignit.

— Ils t'ont tabassé, mon frère, ils t'ont volé ?

— Oui, murmurai-je.

— Tu es debout ? Tu arrives à marcher ?

— Oui...

Je le regardai avec plus d'attention. Il était jeune, musclé, et pourtant défait. Il ne portait pas de lunettes, et deux yeux rouges flottaient dans ses orbites comme des boussoles démagnétisées. Je le vis mettre une main dans sa poche, et en extraire un tas de dollars tout froissés.

— Tiens, mon frère, me dit-il, reprends ton dollar. Pour le métro.

Il tendit la main qui serrait ses aumônes et, face à elle, râlant, frappé sous les yeux d'un aveugle, je sentis que j'étais définitivement redevenu moi-même. Un perdant, mon cher Tyson, un faible. Je ne retrouvai plus Susanna : les deux gamins avaient aussi pris le sous-verre avec son adresse. Je pris un dollar de cette main sainte et je dégringolai jusqu'au métro, le célèbre métro de New York, où deux genres d'individus sont les seuls à pouvoir survivre au-delà d'une heure du matin : ceux qui savent se défendre, et ceux qui ont tout perdu. Ceux qui sont semblables à toi, à cette époque, et ceux comme moi. Puis, tu as fini comme tu as fini, et moi aussi ça n'a pas été grand-chose. Que Dieu nous bénisse, mon frère, tous les deux.

Les chattes

J'avais dix-huit ans, c'était le mois de septembre. La perspective d'aller à Viareggio et de passer l'après-midi chez ma fiancée me faisait bander de passion, et, même avant de partir, je l'avais déjà raide. Maman me donna cinquante mille lires, me dit quelque chose au sujet de la suspension de la Fiat 127, et me recommanda d'aller doucement, mais je ne l'écoutais plus. En pensée, j'étais déjà arrivé à destination et j'étais déjà en train de faire l'amour avec Elena ; je trafiquais, je palpais, j'explorais, pendant qu'elle, merveilleuse, me laissait faire. Même en voiture, avant d'arriver sur l'autoroute, je ne voyais pas la périphérie d'usines qui défilait. Devant mes yeux, que de la chair, des cils, des cuisses, des cheveux et des tétons, et il s'en fallut de peu qu'à un rond-point je ne percute un fourgon. Depuis qu'Elena s'était mise avec moi, d'ailleurs, cette tension perpétuelle dans mes pantalons n'était plus une torture – au contraire, elle me donnait le sentiment d'être inviolable, en sûreté, et j'avais

vraiment l'impression qu'il n'y avait rien dont je puisse souffrir, dans le monde, s'il était vrai que le monde contenait Elena ainsi que les lieux et les après-midi où je pouvais rester seul avec elle.

Cela se passait surtout chez elle, dans l'une des trois maisons qu'elle possédait, entre la ville, la mer et la campagne, toutes merveilleusement vides. Elena était ce genre de fille unique que les parents gâtaient en ne s'occupant pas d'elle. Ils la laissaient toujours seule et libre de faire ce qu'elle voulait, on n'avait jamais compris où ils étaient. Ils étaient riches, ils voyageaient. La maison de Prato, où Elena habitait en hiver, était un grand appartement au dernier étage d'une élégante copropriété, toujours propre, en ordre, parfumé et vide. Pas même une femme de ménage, rien, un mystère. Je m'y précipitais dès que je pouvais, à n'importe quelle heure, et on aurait pu croire que toute cette bonté divine avait été conçue exclusivement en vue de mon bonheur, y compris Elena qui y régnait, tranquille. Je la retrouvais sur des divans, ou dans la mansarde, la télévision allumée, les fenêtres ouvertes s'il faisait chaud, les rideaux tirés, sa bouche rouge toujours en mouvement en train de mâcher du chewing-gum. Elle était au courant de ce qui m'arrivait rien qu'en pensant à elle, je le lui avais confié. Dès que j'étais là, elle ôtait le chewing-gum de sa bouche avec finesse, l'enveloppait dans le papier argenté qu'elle avait conservé et le mettait dans un cendrier. C'était le signal. Aussitôt après

se produisaient des choses sublimes, incroyables pour moi, et pourtant toutes vraies et en tout point identiques à ce que j'avais rêvé quelques instants plus tôt.

Tout au plus, parfois, son grand-père pouvait se trouver chez elle, mais il était assez âgé et artérioscléreux pour qu'il ne se rende compte de rien. Comme un bradype, il se déplaçait très lentement dans sa chambre en attendant les heures des repas, et parfois nous l'enfermions à clé sans qu'il s'en aperçoive. Il serait d'ailleurs là cet après-midi, Elena était restée à Viareggio pour lui tenir compagnie. Nous l'enverrions se promener sur le bord de mer, et inventerions quelque chose à lui faire acheter dans un magasin près de la darse, dans l'une de ces ruelles toutes identiques où il se perdait.

Tout en m'engageant sur l'autoroute, je pensais au vieillard qui retrouvait le chemin de la maison mais n'avait pas de clés, et alors sonnait, sonnait, sonnait, et à nous qui n'ouvrions pas parce que nous n'avions pas encore fini. Plus tard, en prenant notre temps, nous lui ouvririons, en lui expliquant qu'il n'avait pas assez appuyé sur la sonnette. Nous irions manger une pizza, couverts de suçons, et plus tard, dans la nuit, je rentrerais à Prato. Pendant quelques jours, entre branlettes et coups de téléphone, je vivoterais tant bien que mal, et elle retournerait finalement en ville pour la rentrée scolaire.

À peine étais-je entré sur l'autoroute, avec ces pensées en tête, qu'une patrouille m'arrêta avec sa palette. Il y eut quelques discussions parce que je ne trouvais pas les papiers de la voiture de maman, mais sinon tout était en ordre. Si ce n'est que ces policiers entamèrent une inspection très minutieuse, ils examinèrent tout, et ils décrétèrent pour finir que la plaque d'immatriculation de la 127 était illisible. En effet elle était maculée de boue, et on ne voyait pas les chiffres parce qu'ils étaient recouverts de noir. Avec un bout de torchon j'essayai de la nettoyer, mais la saleté s'était incrustée et ne partait pas. Il fallait du solvant.

— Ma mère travaille dans un endroit qui n'est pas encore goudronné, expliquai-je. C'est pour ça.

La boue finissait par se mélanger aux fumées noires des cheminées et aux résidus des colorants, la crasse collait et ne partait plus. Mais les policiers ne voulurent pas entendre raison, et me flanquèrent une amende de dix-sept mille lires. Je ne la payai pas, je me fis dresser la contravention : les cinquante mille lires que maman m'avait données suffisaient tout juste pour payer l'essence, l'autoroute et la pizza. Même si Elena était riche, je tenais à ce que ce soit moi qui paie, quand on sortait. Et je repartis. Tous ces ennuis, au fond, n'avaient en rien modifié la situation : Elena m'attendait toujours, nous passerions l'après-midi seuls, et moi, je l'avais toujours raide.

Je n'étais pas habitué à ce genre de bonheur. Avant Elena, je n'avais fait l'amour qu'avec une fille, une

campeuse française avec qui j'avais dû parlementer par gestes toute la nuit avant de la convaincre. Elle était repartie le jour suivant, et j'avais aussitôt recommencé à m'agiter dans les petits bars avec mes copains, comme si rien ne s'était passé. En règle générale, les filles que nous connaissions se mettaient avec des plus âgés que nous, qu'elles fussent belles ou moches, parce qu'elles se sentaient plus mûres. Dans le cas contraire, elles sortaient avec un garçon de leur âge, un comme nous, mais alors elles avaient deux mille problèmes et ne voulaient presque rien faire. Nous devenions donc fous, et nous nous épuisions à force de branlettes. Voilà la crue réalité, il n'y avait rien à faire. Plus tard, l'apparition d'Elena, et soudain, tout s'était renversé. Une fille belle, libre, riche, mûre, et pourtant elle sortait avec moi. Catholique, comme il faut, elle allait dans le meilleur lycée de la ville, mais elle se laissait tout faire, sans chercher d'excuses. Et elle allait jusqu'à dire qu'elle m'aimait.

Au restoroute de Montecatini, je m'arrêtai. Pendant qu'on me faisait le plein, j'eus l'idée de descendre et de me mettre à nettoyer la plaque, mais cela me parut aussitôt ridicule et idiot. Elena m'attendait, j'aurais le temps de le faire une autre fois, vu qu'on m'avait déjà flanqué une amende. Le pompiste me remit les clés et je lui donnai les cinquante mille lires de maman. Au lieu de me rendre la monnaie, il s'obstinait à regarder le billet de banque, de près, de loin, en bas, en haut, et à contre-jour.

— Il est faux, fit-il, en souriant.

— Vous rigolez, dis-je, c'est maman qui me l'a donné.

Il recommença à regarder le billet de cinquante mille lires en le levant, avec précision, face au soleil.

— C'est le billet de banque le plus faux que j'aie jamais vu de toute ma vie, répéta-t-il. Il en est presque dégoûtant.

Il appela l'un de ses compères et lui montra mon argent. Ils se mirent tous les deux à rigoler, en indiquant du doigt différents points du billet.

— Laissez-moi voir, dis-je.

J'y comprenais que dalle, mais la tête de l'homme illustre, qu'il s'agisse de Galilée ou de Marconi, semblait avoir été dessinée au crayon par un enfant de maternelle. La figure en filigrane était décentrée et toute dédoublée, et l'écriture du chiffre était tordue. Les numéros étaient inégaux, et la couleur rougeâtre avait même déteint.

— Écoutez-moi, dis-je. Comme argent, je n'ai que ça.

L'homme arrêta de rire et me regarda durement. L'autre était déjà parti nettoyer, en ricanant, un pare-brise.

— Je peux vous laisser mon nom et mon adresse, ajoutai-je. Maintenant je dois me rendre de toute urgence à Viareggio.

— Eh non, dit l'homme. Toi, tu vas nulle part. J'ai le devoir d'appeler la police, et tu régleras ça avec eux. Donne-moi voir tes cinquante mille lires, s'il te plaît.

Le soleil était toujours haut et chaud. Ma plaque était toujours illisible, devant et derrière. Et moi, je l'avais toujours raide. Je mis le contact, je poussai sur l'accélérateur, et l'homme disparut en un instant du rétroviseur. Avec lui disparurent l'esplanade, le restoroute et l'enseigne jaune avec le chien à six pattes de Supercortemaggiore. Je courais de nouveau vers elle.

Elena n'était même pas experte. Je ne l'aurais pas dédaignée, si elle l'avait été, mais elle ne l'était pas, j'avais été pour elle le premier. Peut-être – je n'ai réfléchi à cela qu'ensuite – peut-être même qu'elle ne raffolait pas de tous ces trucs qu'elle me laissait faire sur elle, mais qu'elle comprenait quelque chose de fondamental, que les autres filles d'habitude ne saisissaient pas, même si tu crevais sous leurs yeux : elle savait que pour un mâle, à cet âge, il y a certaines choses dont on ne peut pas se passer, elles sont nécessaires. Elle comprenait que si, dans l'abîme sombre qu'était notre vie, l'on tombait sur une femelle resplendissante, les rêves s'envolaient tout de suite à une telle hauteur que le moindre petit refus devenait un supplice. Rêver et ne pouvoir faire ce dont on rêve est terrible, et puisque la vie n'est au fond que cela – il suffisait de regarder la plaque de ma voiture et d'imaginer maman qui tous les matins allait travailler dans ce bourbier – il était déchirant d'avoir à s'en rendre compte si tôt, quand les rêves, encore, ne sont qu'un peu de cette chair mystérieuse qui tremble sous nos yeux et nous coupe le souffle. Cela, en ce qui me

concerne, Elena le savait, je ne sais comment, mais elle l'avait compris. Voilà où elle était particulière. Voilà pourquoi, avec elle, l'avoir raide toute la journée n'était plus une torture : ce n'était jamais vain.

N'ayant rien d'autre que ce faux billet de banque, au péage à la sortie je filai droit sans même ralentir, comme s'il n'existait pas. Pour ne pas perdre de temps. Et il me sembla qu'ainsi les autoroutes seraient vraiment pratiques. Dans le fond, c'est bien la faute des péages si le dimanche se forment des embouteillages.

C'était une journée splendide, très lumineuse. Vrai de vrai, ce n'est qu'en septembre qu'il peut y avoir de telles journées. Au milieu de la mer, la Gorgona étincelait, posée sur l'eau comme un petit bateau en papier argenté, et c'est là un phénomène rare, à Viareggio. On avait la sensation de la toucher. Les sommets blancs des Alpes apuanes brillaient comme un miroir, et personne en cet instant n'aurait pu confondre le marbre avec de la neige. Le petit immeuble où habitait Elena était silencieux et vide, tous les appartements désormais inoccupés sauf le sien, et même le bord de mer, là devant, était presque désert avec ses beaux palmiers. Seuls quelques vieillards s'y promenaient avec peine, comme bientôt le ferait aussi le grand-père d'Elena, avec dans sa poche une liste d'achats à faire. Avant de monter je regardai à nouveau la plaque de la 127, et je me dis que si seulement ma mère avait travaillé dans un bureau du centre, comme elle le

souhaitait, la plaque serait propre, et moi peut-être toujours en train de discuter de faux billets avec des policiers dans ce restoroute, pendant qu'Elena m'attendrait là chez elle, préoccupée. Au lieu de ça, j'étais arrivé, et je pouvais l'embrasser.

J'avais un peu honte de l'avoir toujours raide, et dans mes embrassades je ne la serrais jamais beaucoup. D'autant plus que, maintenant, son grand-père était là qui nous observait depuis la salle de séjour.

— Tout va bien ? lui criai-je, parce que en plus il était sourd.

Elena mâchait son chewing-gum. Quelque part, dans ses poches, il y avait le bout de papier argenté prêt à l'envelopper. Péniblement, le vieillard se leva de son fauteuil et vint à ma rencontre de son pas de bradype. Il continuait de nous regarder, sans parler.

— Tout va bien ? répétai-je.

Le vieillard s'approcha de moi. Il n'était pas si mal en point que ça, après tout. Il avait deux yeux bleus encore vifs, brillants.

— Il est comment le temps, à Prato ? me demanda-t-il.

Ça les intéresse toujours le temps, les vieux.

— Il fait beau, répondis-je. Il y a un soleil de plomb.

— Comme ici, commenta-t-il.

Puis il s'arrêta, réfléchissant. Elena avait un tricot à même la peau, bien décolleté, et une jupe en jean.

— Il y a la Foire, en ce moment, à Prato ? me demanda le vieillard.

Les jambes lisses, dorées, et des ballerines noires, avec un pompon sur la pointe.

— Oui, dis-je. Il y a la Foire.

— Et vous n'y allez pas à la Foire ? Vous, les jeunes ?

— Oh non, répondis-je. Plus maintenant. Quand j'étais enfant.

— Ah, dit le vieillard. (Il allongea la main et prit sa canne.) Je vais faire une promenade. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Elena et moi nous échangeâmes un rapide coup d'œil, et elle fit une grimace délicieuse avec son visage comme pour dire que non, ce n'était pas nécessaire. Nous le laisserions simplement dehors s'il revenait trop tôt.

— Bonne promenade, lui dis-je.

Le grand-père ouvrit la porte. Je flottais déjà dans le tricot d'Elena, en me demandant si elle avait ou non un soutien-gorge, si c'en était un qui s'ouvrait par-devant ou par-derrière.

— Bien entendu, dit le vieillard. Maintenant c'est facile pour vous... Maintenant vous les garçons vous n'avez plus besoin d'aller à la Foire...

Il s'était arrêté sur le seuil et nous regardait toujours, attristé.

Puis il parut s'en aller et il fit un pas, à peine un pas, avant de se retourner.

— Quand moi j'étais jeune on était obligés d'aller à la Foire... C'était la seule façon de rencontrer une femme, la seule façon... (Il secoua

la tête.) Et il fallait participer aux jeux, pour se faire remarquer, et nous devions gagner, pour être choisis...

Maintenant il ne regardait que moi. Elena était à cinquante centimètres de moi, mais il ne regardait que moi.

— Il y en avait un, un jeu, qu'il fallait gagner à tout prix. Sinon...

Il cessa de me regarder moi aussi. Il pencha un peu la tête, en continuant à la secouer, et il se mit à fixer le sol, en direction du paillasson.

— Les filles attrapaient des chattes. Elles devaient les arracher aux chatons qu'elles venaient de mettre bas, et les laisser quelques jours à jeun, pour qu'elles deviennent féroces. Puis elles les suspendaient par la queue sur le seuil des portes. Pour elles aussi ce n'était pas facile. Puis nous, les garçons, on nous attachait les mains derrière le dos, et ainsi attachés on devait les tuer, ces chattes, à coups de tête, devant tout le monde. C'était la seule façon...

Ses yeux, maintenant, luisaient. Il regardait ce paillasson comme si l'on y projetait son souvenir tout entier.

— C'était un jeu très ancien. Ma pauvre femme et moi, nous nous sommes fiancés comme ça, parce que j'ai tué sa chatte...

Il resta encore quelque temps immobile, puis se retourna et s'en alla se promener.

Trois mois après, il mourut.

Le ventre de la voiture

Oh, Janet, il n'y a pas de douleur si moche
que celle qui passe et n'est plus là.

MALCOLM LOWRY

Je peux affirmer que je n'ai jamais changé une ampoule de ma vie. Vider les cendriers, remplacer les cartouches dans les stylos ou les piles dans les appareils électriques sont, pour moi, des entreprises irréalisables. Surtout, il m'a toujours paru impensable de prendre soin d'objets à la nature fuyante et traîtresse comme les briquets. Depuis l'époque où mes parents se résignèrent officiellement à l'idée que je fume, en m'offrant un briquet laqué plutôt coûteux, je révélai mon incapacité à posséder ce genre d'objets : je l'oubliais n'importe où, je l'égarais dans le flux perpétuel qui anime tous les lieux où j'habite, et même quand je parvenais à le retenir dans mes poches plus longtemps, survenait

toujours la calamité irréparable : l'épuisement du gaz. Cet événement représentait pour moi la fin de tout briquet, sa mort irréversible. J'ai plusieurs fois tenté de forcer ma nature, en m'incitant à concevoir l'acte de sortir de chez moi, rejoindre froidement un buraliste et le faire recharger, mais toujours, au moment de mettre en œuvre ce projet, quelque chose d'écrasant me paralysait, m'empêchant de réaliser l'entreprise : une panique profonde, un évanouissement, des vertiges, et pas simplement de la paresse, comme le soutenaient mes détracteurs. L'horreur de consacrer du temps et de l'énergie à la matière inerte, en en soustrayant à mes pensées de portée supraterrestre ; la terreur d'en devenir l'esclave, et sans que mon dévouement soit reconnu ou récompensé. S'il s'agissait de paresse, c'était du moins une paresse surhumaine.

Aussi, dès le début, j'ai décidé de me servir d'un briquet tant que cela était humainement possible, et puis de me désintéresser de son sort, sans regret. Ce qui m'a vite entraîné dans le tourbillon des briquets non rechargeables, sans qualité, qui réagissaient à mon incurie avec leur laideur et leur médiocre fonctionnement. Mon génie résidait en ce que je me désintéressais de leurs défauts, puisque je situais ma personne à un niveau plus élevé que celui qui leur était réservé. Jamais je n'enviais des amis ou des connaissances qui faisaient étalage d'un beau briquet, toujours le même des mois durant, et le faisaient fonctionner avec volupté, le contemplant

entre leurs doigts, réglant à tout instant le levier de l'intensité du feu. Au contraire, une fois que j'avais repéré le petit objet insignifiant je plaignais son élégance conventionnelle, je pensais à ses interminables prétentions et j'avais de la peine à l'idée des humiliations auxquelles ces individus devaient se soumettre pour le recharger, le nettoyer, en changer la pierre. En revanche, la pensée que dans quelques instants j'oublierais le mien sur ma table, et que le lendemain j'en achèterais un autre, encore plus insignifiant, avec mes cigarettes, me réconfortait beaucoup.

Mais il arrivait que, incapables de saisir la nuance profonde de mon attitude, certains insistent en m'offrant des briquets de valeur. Je me rappelle l'un d'eux en cuivre, à l'essence, considéré pendant un certain temps, par un certain genre de personnes, comme « très cool », peut-être à cause de son désagrément insensé : pour le faire fonctionner, il fallait en effet se servir de ses deux mains, et pour le recharger je suppose qu'il fallait carrément aller à la station-service. C'était une de mes vieilles tantes qui m'en avait fait cadeau, et jusqu'au jour de sa mort elle continua à m'en demander des nouvelles sans soupçonner que je l'avais égaré au bout de deux jours. Je me rappelle aussi un briquet en or, cadeau d'une jeune fille riche à laquelle j'étais lié par une tendre, et partagée, inclination sentimentale : un lien qui me contraignit à de mortifiants retours dans des boîtes, des restaurants ou maisons d'amis

où je venais juste d'oublier le gage de notre amour. Le soin qu'elle en prenait, lorsque nous étions ensemble, m'obligeait à en prendre autant quand j'étais seul ; mais ces récupérations *in extremis*, ces sourires aux amis ou ces remerciements aux serveurs qui s'étaient empressés de le mettre de côté, moi, je m'en souviens comme de véritables humiliations. Par bonheur, après un certain temps, deux fatalités survinrent simultanément et rompirent les ficelles de ce double jeu : l'épuisement du gaz et la séparation entre la fille et moi. Depuis lors le briquet a continué à naviguer, déchargé, dans les vides du premier tiroir de mon armoire, entre chaussettes, slips élimés et d'autres objets semblables à lui, à propos desquels j'avais désormais perdu tout espoir : une paire de lunettes de soleil avec un verre brisé, un radioréveil aux piles déchargées, un cadre pour photographies sans verre.

Ainsi, pendant des années, ma vie s'est-elle déroulée sans soucis entre un briquet et un autre, sans aucune soumission aux vétilles de l'existence. Jusqu'à ce que, un jour que je n'oublierai jamais, l'extraordinaire obstination de mes proches à m'offrir des briquets mette entre mes mains un objet qui a changé ma vie.

Ce fut ma mère, à Noël, il y a presque deux ans, qui m'offrit le briquet le plus stupéfiant que l'on puisse imaginer : dès que je le vis, je compris qu'avec lui tout changerait. Contrairement aux autres, il n'affichait pas sa physionomie : au contraire, il la

cachait. Il semblait n'avoir été fabriqué en aucune matière connue : ni en acier ni en un autre métal, mais il n'était pas non plus en plastique. Il n'était pas arrondi, n'avait pas d'angles, ne semblait pas un objet travaillé à la main mais pas davantage de fabrication industrielle. Quelle que soit la face sur laquelle on le posait, il prenait une forme différente : dressée, oblique, courbée, gisante. Sa couleur n'était ni le noir ni le bleu, mais leur mystérieuse combinaison, grâce à laquelle les deux demeuraient visibles. Je me rendis tout de suite compte que c'était là le briquet de ma vie.

Je savais à quoi je m'exposais. Les vétilles de l'existence qui se chevaucheraient, s'acharneraient ; buralistes, réparateurs, je savais que j'allais me jeter dans leur gueule. Mais je pouvais enfin démontrer qu'il ne s'était pas toujours agi de paresse, de ma part, durant les longues années de l'incurie, mais d'*insatisfaction*. Ces possessions qui réclamaient des attentions aussi délirantes n'en méritaient à mes yeux aucune : une fois aux prises avec le bon objet, je pouvais démontrer que je n'étais pas un jeune homme gâté, mais une créature noble qui n'avait pas encore trouvé l'objet auquel consacrer sa dévotion.

Au sens propre du mot, *je pris soin* de ce nouveau briquet. Avant de quitter n'importe quel endroit, à n'importe quelle heure, ma question était toujours la même : « Où est mon briquet ? » Je ne l'oubliais jamais, je le choyais, le protégeais, dans

l'espoir qu'il ne lui arrive pas, à lui aussi, ce qui était toujours arrivé aux autres – que le gaz ou la pierre, un beau jour, s'épuisent. Je l'étudiai. Je me rendis compte que l'appareillage électronique dont il était doté avait éliminé la dépendance de la flamme vis-à-vis des pierres périssables : l'étincelle se déclenchait sans provenir d'aucune friction apparente. J'étais fier de lui, et aussi de moi-même, qui parvenais à le gouverner si brillamment. Dans ma chambre, je réussis à le garder toujours à l'abri du flux d'objets qu'elle avale et vomit à travers le temps, selon des lois impénétrables. Je réussis à franchir l'obstacle des changements de vêtements, en n'omettant jamais de le retirer de la poche de la veste que je ne portais plus pour le glisser dans la poche de celle que j'allais mettre – et ce fut un effort immense, immense. Tout cela était récompensé par le contact de mes doigts avec la surface indescriptible du briquet – ni lisse, ni rêche –, et par l'admiration qu'il suscitait chez les autres, traditionnels possesseurs de briquets traditionnels, quand je l'exhibais. Je connus le germe de la jalousie quand, mon briquet étant passé de main en main, la flamme finissait par se déclencher au commandement d'autrui, pour allumer la cigarette d'autrui, sans qu'il soit dès lors possible de m'en attribuer une part de mérite. Je démasquai un jeune homme, qui s'était toujours proclamé mon ami, alors qu'il tentait de manière flagrante de me le soustraire : après m'avoir demandé de le lui prêter

pour allumer sa cigarette, je vis qu'il le posait derrière un annuaire du téléphone, et quand je lui demandai de me le rendre, je m'entendis répondre qu'il l'avait déjà fait. Seul mon grand attachement à ce briquet me poussa à le contredire : pour aucun autre objet au monde je ne l'aurais fait, préférant de beaucoup lui laisser l'illusion de me l'avoir dérobé plutôt que de condescendre à une querelle si bassement matérielle, mais pour mon briquet je me levai de mon siège, j'allai jusqu'à l'annuaire du téléphone et je récupérai mon instrument, fournissant ainsi à cet individu la preuve de sa mauvaise foi, tout en l'apostrophant avec l'épithète euphémistique de « distrait ».

Un soir, je m'en souviens avec précision, à la table d'une brasserie très connue là où je vis, un ami me demanda de lui donner du feu. Le surnom sous lequel on le connaissait, « Requin », n'avait pas grand-chose à voir avec la mansuétude de son regard et le calme de son caractère. J'exhibai mon briquet et le lui tendis avec plaisir. Il le prit dans ses mains, l'observa, en loua la façon et, après me l'avoir rendu, il me transperça d'une phrase terrible.

— Fais attention avec ça, me dit-il. J'en ai eu un semblable, *et j'ai été obligé de le détruire.*

Sur le moment, je sous-estimai la portée tragique de ces paroles, tout en connaissant la sagesse de celui qui les avait prononcées : je ne les pris que pour un excès de lyrisme compréhensible, il avait

dû lui aussi posséder, pendant un temps, une pareille merveille, et puis l'avait égarée. Ce n'est que plus tard que je comprendrais le caractère prophétique de cet avertissement.

Mais auparavant, il se produisit un événement que je redoutais depuis longtemps. Mon briquet se déchargea. J'évoquai et j'invoquai en vain sa petite flamme incomparable, ni triangulaire ni ogivale, en pressant désespérément la touche indiquée. Le pauvre objet était désormais sans ressources, éteint par l'usage continuel que j'en avais fait. Un profond sentiment de culpabilité m'accabla, et pour la première fois je me retrouvai dans la nécessité de concevoir un remède à ce que j'avais toujours considéré comme irrémédiable. Il ne restait plus qu'une chose à faire : se rendre tout de suite chez un buraliste et le recharger. J'accomplis cet acte en proie au même accablement aveugle qui, je le suppose, pousse les pèlerins vers les lieux saints, et tout me parut prendre les contours d'une authentique, douloureuse conversion.

Je choisis avec attention les mains auxquelles confier mon trésor, et je me décidai pour une boutique du centre appelée « La Clinique de la pipe et du briquet », qui m'inspira confiance. J'observai la propriétaire, une femme énorme avec des yeux flamboyants de louve, introduire le gicleur de la capsule régénératrice dans les viscères de mon briquet, puis faire pression avec force sur le flacon, et je fus soulagé par son expression détachée,

professionnelle, pendant que l'opération était consommée. Je perçus un long sifflement préoccupant, tandis qu'une âcre odeur de combustible se répandait dans la boutique, absorbant les arômes du tabac. Je vis enfin le gigantesque pouce de la femme faire pression avec délicatesse, et la flamme se dégager à nouveau, avec cette ponctualité que j'avais presque oubliée. Une flamme qui était à mes yeux un hymne écrit avec le feu, un remerciement pour avoir défié mon tempérament et redonné la vie à un être. Étourdi de gratitude, j'achetai dans ce bureau de tabac des sucreries et des tablettes de chocolat dont je n'avais nul besoin : cette résurrection m'avait semblé un miracle, et cette femme aux yeux de louve, une sainte.

Les jours heureux recommencèrent. Réfléchir à ce qui était advenu m'apprit à aimer aussi son incapacité démontrée à être éternel – la seule chose qu'il avait en commun avec les autres briquets. Je repensai à son collapsus, aux grandes mains guérisseuses de la buraliste, à la prouesse qu'avait représentée pour moi vouloir si fortement une victoire sur l'irréparable. La perspective de devoir répéter de temps à autre ces démarches ne me donnait plus la nausée, au contraire, elle m'apparaissait douce et humaine ; avoir dans les mains la survie de quelque chose d'aimé, et s'en montrer à la hauteur, me rasséréna. Mais trop tôt, bien trop tôt, les petits problèmes d'allumage qui surgirent m'arrachèrent à cette idylle et me causèrent des

soucis. Bien que cela ne soit pas raisonnablement prévisible, mon briquet recommença à donner des signes de faiblesse. Il n'était plus aussi prêt à répondre à mon commandement, et il exigeait parfois que je fasse pression sur la touche cinq ou six fois avant de m'accorder son feu. La situation se mit à empirer de jour en jour, et même si mes soins à son égard étaient demeurés identiques, je fus convaincu que quelque chose de grave avait dû se produire. Durant des journées entières il restait inerte, insensible à mes ordres, m'imposant l'humiliation de quémander une allumette dans la rue ; mais au moment où j'allais me persuader qu'il avait dû se décharger prématurément, il recommençait à fonctionner, preuve que cette fois le problème ne venait pas du gaz. Désespéré, lorsque cette attitude sembla avoir pris un pli définitif, je me résolus à retourner à la Clinique de la pipe et du briquet, pour une consultation. L'ample femme, ignorant les explications que je m'efforçais de lui donner, introduisit illico le bec de la capsule dans le briquet, pour le recharger, mais un rejet glacé et blanchâtre lui révéla à l'instant la gravité de ce dont je me plaignais : ce n'était pas un problème de gaz. Tandis que la femme manipulait l'appareil, en le retournant entre ses doigts énormes, je parvins à lui demander si, par hasard, il ne contenait pas une sorte de pierre qui avait pu s'user, et que l'on pouvait remplacer. J'étais prêt à tout, désormais. Mais la femme me répondit ce que je savais déjà,

c'est-à-dire que ce genre de briquets n'était doté ni de pierre ni de composants analogues, et que de toute façon le mien était « bien étrange ». Elle se remit à le manipuler et, après d'autres tentatives ratées pour le ressusciter, je la vis finalement le secouer et le battre, puis le frapper trois fois sur la touche avec le tranchant de la main, après quoi, je ne sais pas comment, la flamme jaillit à nouveau.

— Voilà, me dit-elle. Avec ces engins il faut avoir beaucoup de patience.

Un long regard incandescent suivit ses paroles, et je ne compris pas s'il exprimait de la compassion ou de la malice. Je sortis de la Clinique avec mon briquet à la main, en l'actionnant à plusieurs reprises, mais je n'étais ni ému ni reconnaissant comme la première fois ; je venais d'avoir la preuve que quelque chose d'illogique réglait les humeurs de mon fétiche adoré, et j'avais un mauvais pressentiment : ce climat idyllique dont nous avions joui si longtemps, me dis-je, ne se représenterait jamais plus.

Quelques jours plus tard, en effet, tout redevint pénible et mortifiant. Les caprices de mon briquet recommencèrent à m'humilier en public, sans raison. Je m'interrogeai longuement sur les erreurs que j'avais pu commettre, quand et comment j'avais mérité ce châtiment. J'en vins à me dire que, peut-être, même si j'étais persuadé d'avoir fait le maximum, c'était à cause de mon peu de familiarité avec les vétilles de l'existence, qu'un point

fondamental avait dû m'échapper sans le vouloir. Pour la première fois j'en arrivai à envier ces fameux amis, longtemps plaints, qui possédaient depuis des années le même briquet et qui depuis des années le rechargeaient chaque mois et changeaient la pierre, remerciés en retour par une attitude docile et paisible. Je me demandai avec amertume comment, après tous les efforts accomplis pour m'y adapter, ce système banal de relations, qui pour d'autres fonctionnait depuis toujours, avait fini par s'enrayer pour moi. J'essayai, à plusieurs reprises, de répéter les gestes que j'avais vus chez la buraliste, en étudiant des centaines de manières de le secouer et de le battre, de plus en plus découragé : jusqu'à ce que je découvre, finalement, une succession de gestes qui me garantissait un fonctionnement acceptable. J'ignore comment j'y parvins ; et si je cherchais à présent à l'expliquer, je ne pourrais pas le faire avec plus de clarté, mais ce qui compte c'est que j'avais trouvé par quel côté prendre mon briquet sans devoir être soumis, impuissant et embarrassé, à sa nature rebelle et capricieuse. Il fallait le secouer de biais, ni trop peu ni trop longtemps, puis le taper trois fois contre une surface dure, en amortissant les coups avec les doigts, de telle sorte que l'impact ne soit pas sec, mais pas souple non plus ; enfin, donner un coup avec le tranchant de la main – ni doux ni fort, j'ai envie de dire – sur le bouton de l'allumage. De cette étrange façon la flamme jaillissait à nouveau : sinon spontanément, du moins sous

la contrainte. Plus étrange encore, la succession devait être toujours la même, toujours identique, sans inversions ni omissions : les secousses toujours de la même impondérable intensité ; les impacts ni quatre ni deux, mais trois ; le coup avec le tranchant de la main également indescriptible – sans violence, certes, mais aussi sans indulgence.

Ce devait être amusant pour ceux qui me connaissaient, qui m'avaient vu oublier des briquets n'importe où, de m'observer dans l'accomplissement d'une telle suite d'opérations pour ne pas me séparer de celui-là : mais l'idée de l'abandonner comme tous les autres ne m'effleura même pas – ou, pire, de le trahir en le conservant tout en ayant recours à d'autres en cas de besoin. Mes amis pouvaient rire tant qu'ils voulaient : ils ne savaient rien, et ne pouvaient pas comprendre. D'ailleurs, le comportement insensé de l'appareillage électronique recommençait à offrir, de temps à autre, des périodes de fonctionnement parfait, durant lesquelles le recours à la formule de la buraliste n'était plus nécessaire. Aussi, en réfléchissant profondément, je me résignai à l'idée de posséder un briquet exceptionnel, à tous égards, dont il n'était pas permis d'attendre un comportement prévisible comme de tous les autres. Avec lui, conclus-je, il fallait être capable de donner plus – et cela renforça ma conviction que c'était là le briquet de ma vie. Je convins que le sens qu'il fallait donner à mon sacrifice devait aller bien au-delà de la satisfaction

futile des premiers temps en voyant l'admiration générale que suscitait mon objet. L'enjeu, de toute évidence, ne pouvait être d'une nature aussi mondaine : non pas la satisfaction superficielle ou les félicitations d'autrui, mais plutôt ce sentiment de paix chaleureuse et incommunicable qu'obtiennent ceux qui poursuivent leur tâche jusqu'au bout. En d'autres termes, j'étais l'esclave de ce briquet et j'étais fier de l'être.

Parvenu à ce stade, afin de poursuivre mon récit, il est nécessaire que je consacre quelques lignes à la description de l'intérieur de ma voiture. Ce qui reste à raconter de cette histoire ne peut plus faire abstraction de l'habitat dépouillé qui tous les jours me transporte à travers la ville. Comme j'essaierai de l'expliquer, *quelque chose* le distingue des autres habitacles ; et chacun sait que les décors anormaux sont fatalement responsables de comportements anormaux chez ceux qui les occupent.

Devant le volant, donc, il y a un compteur rond qui, ma voiture étant d'un modèle assez désuet, n'est accompagné d'aucun autre instrument lumineux aujourd'hui à la mode. Sur le moyeu du volant se trouvent les manettes de l'essuie-glace, à droite, et des clignotants, à gauche. Il y a longtemps, une pression sur la manette de l'essuie-glace lançait de joyeux jets d'eau sur le pare-brise, mais depuis qu'un certain réservoir s'est, malheureusement, tari, cette commande est devenue tout à fait inutile. Sur le tableau de bord, à gauche du volant, il n'y a rien.

À droite, au contraire, quelques boutons, disloqués avec une certaine régularité, commandent les feux de position, les phares et le chauffage. Plus bas, se trouve un cendrier plein de mégots, donc inutilisable. Plus à droite encore, près de la vitre, il y a un boîtier commandé par un bouton, qui cache un tiroir profond et inconfortable où naviguent d'insaisissables pièces de monnaie et d'autres babioles. Enfin, l'élément le plus insolite : un trou rectangulaire dans le tableau de bord, à égale distance de deux boutons, au-dessus du cendrier, qui servait autrefois à loger l'autoradio. L'effraction commise quelques années plus tôt par un crocheteur a grand ouvert cette bouche inquiétante à travers laquelle l'habitacle communique directement avec le ventre de la voiture. Un enchevêtrement de fils, de tuyaux et de nervures se dessine dans l'obscurité au-delà du trou, et l'absence apparente de tout fond laisse penser que l'ensemble de ces composantes flotte depuis toujours, et qu'elles flotteront toujours, dans une sorte de vide de Torricelli. Mis à part l'importance modeste du dommage économique, la conséquence la plus désagréable de l'œuvre du voleur est justement la permanence dans l'habitacle de cette ouverture – fenêtre noire sur le métabolisme en action dans le ventre de la voiture. En elle, mes yeux se perdent souvent, à la recherche de quelques points d'appui qui la fassent paraître moins inhumaine, mais chaque fois en vain. En outre, il arrive souvent qu'avec des gestes automatiques, en proie

à la distraction, j'y introduise par erreur des objets d'une certaine importance temporaire : des tickets d'autoroute ou de parking, d'autres bouts de papier, que le ventre engloutit et fait disparaître dans sa rumination. Ces inconvénients m'ont suggéré à plusieurs reprises de me rendre un matin chez un carrossier, pour qu'il referme l'orifice avec un bout de tôle, mais l'énormité de la tâche, perçue dans sa globalité, a fini par me décourager, et le trou est resté là.

Et voilà qu'un soir, durant une période où mon briquet se montrait particulièrement négligent, j'emmenai une amie faire un long tour en voiture, sans but précis, comme moi j'aime. En conduisant, ou pour mieux dire en filant dans la nuit, il n'était pas prudent que je m'acharne sur les opérations nécessaires au fonctionnement de mon briquet. Je déléguai alors cette tâche à la fille, en essayant de lui expliquer exactement l'ordre et la technique avec laquelle elle devait opérer : secouements, frappements, coups donnés avec le tranchant de la main. Mais, à ma grande surprise, dans ses mains le briquet recommença à fonctionner comme dans ses meilleurs jours, sans qu'aucun rituel soit nécessaire. Par ricochet, il recommença à obéir, docile, aussi à mes ordres. Nous passâmes tous les trois une magnifique soirée, emportés dans de grandes distances parcourues à toute vitesse, des phares qui dardaient, des cigarettes qui s'allumaient du premier coup, et j'avoue que je commençai à penser

à me lier plus sérieusement avec cette fille qui non seulement possédait de nombreuses autres qualités, mais qui avait été aussi capable de ramener la concorde entre mon briquet et moi.

Quand je la reconduisis chez elle, à une heure agréablement proche de l'aube, je la saluai avec chaleur, et au moment où elle allait descendre de la voiture, je me souvins qu'elle avait géré, elle, le briquet pendant toute la soirée.

— Où est mon briquet ? lui demandai-je.

— Je l'ai mis dans le boîtier, fut sa réponse.

— *Quel* boîtier ?

— Celui-là, me répondit-elle joyeusement, en indiquant du doigt le trou rectangulaire.

— Folle ! criai-je. Tu l'as jeté dans le ventre de la voiture !

La fille ne comprit pas trop, elle tombait de sommeil. Elle prit congé avec un baiser de Judas sur mon front, en répétant qu'elle l'avait mis là.

Des jours horribles suivirent. J'étais prêt à tout, et j'avais tout fait, du possible à l'impossible, pour mon briquet. Mais prétendre le récupérer depuis le ventre de la voiture me paraissait totalement déraisonnable. Il était perdu pour toujours. Le triste va-et-vient de petits machins bon marché entre mes poches et les tables des boîtes de nuit recommença, ainsi que la relation utilitaire et froide avec des objets toujours différents. En tentant de me faire une raison de ce qui était arrivé, je commençai à me dire que je m'étais enfin débarrassé d'un maître

féroce, et que j'étais redevenu libre, mais le simple fait d'imaginer le ventre noir de la voiture et les méandres où il s'était perdu me plongeait dans une sombre angoisse. Mon ancienne vie recommençait à m'apparaître de plus en plus vide et dépourvue de sens, et je me sentais poussé à accomplir quelque chose d'extrême. J'envisageai même d'arrêter de fumer, mais ce n'était qu'une façon de m'approcher, une énormité après l'autre, d'un projet fou. Jusqu'à ce qu'un jour je ressente avec une clarté tranquillisante que cette absence n'était plus supportable, et je me résolus à défier le ventre de la voiture.

Je choisis pour cette querelle une heure tardive de la nuit, une place éclairée comme en plein jour par les réverbères et entourée de monuments sévères, qui me donnaient du courage. Je roulai la manche de ma chemise et j'introduisis mon avant-bras dans le trou rectangulaire. Il y passait à grand-peine. Je commençai à descendre lentement, avec prudence, à travers les cercles métalliques de cet enfer. Mes doigts tourbillonnaient dans le vide, ma peau s'écrasait contre des surfaces rugueuses, enserrée dans de soudains étaux, griffée par d'insoupçonnables saillies, mais plus le projet de poursuivre semblait malsain, plus je trouvais la force de continuer. Tout à coup, je sentis un petit objet m'échapper des doigts, allant rouler plus bas. Je multipliai mes efforts, je le rejoignis à une profondeur épouvantable de ces abysses, et là je le saisis. Je le ramenai

vite à la surface, ému et insoucieux d'offrir ma chair à la déchirure de ces ronces métalliques : il m'est difficile de décrire la déception éprouvée lorsque je constatai qu'il ne s'agissait pas de mon briquet, mais d'un vieux sillet de ma guitare, déclaré perdu depuis très longtemps. Et à la déception succédèrent une rage que je qualifierais de déprédatrice, et la détermination qui n'appartenait certainement pas à ce monde d'accomplir ma tâche jusqu'au bout. J'introduisis à nouveau mon bras dans le trou et l'immergeai dans les intestins auxquels il venait d'échapper. Je le poussai vers le bas, de plus en plus bas, indifférent au sang que je sentais couler, chaud, sur ma peau. Quand je n'eus presque plus de bras à offrir au ventre de la voiture, je sentis un nouvel objet bouger entre mes doigts. Rendu méfiant par l'expérience que je venais de faire, je l'empoignai, le tâtai et le soupesai avec soin avant d'être convaincu que cette fois j'étais parvenu à mes fins : c'était lui. Comment ne pas reconnaître ces formes invraisemblables, ni anguleuses ni courbes, et la matière absurde, ni métal ni plastique, dans laquelle elles étaient modelées. Je fis émerger mon bras une seconde fois, non sans énervement, et avec lui le trophée de la querelle à peine achevée. Le briquet était de nouveau là, avec moi, éprouvé et marqué par cette aventure – comme d'ailleurs mon bras, recouvert d'écorchures –, mais vivant et reconnaissant. Sur mon ordre il lança dans la nuit

une très haute flamme. Son long châtiment l'avait rédimé, ou c'est ce qu'alors je voulus croire.

Le lendemain, mon premier mouvement fut de l'apporter de toute urgence à la Clinique de la pipe et du briquet, chez la buraliste-louve, pour une révision. Il fut gavé de gaz, nettoyé, consolé. Il semblait vieilli : le ventre de la voiture avait laissé ses marques, cela ne faisait aucun doute. Mais ces cicatrices m'apparurent encore plus vénérables que son antique couleur immaculée – d'ailleurs indescriptible. Nous recommençâmes donc à partager les fastes des premiers temps, pendant des jours et des nuits, et nous retrouvâmes l'enthousiasme qui semblait avoir été perdu lors des mois précédents. Nous parvînmes même à pardonner à mon amie son geste fou, et l'emmenâmes de nouveau avec nous dans de longues vadrouilles nocturnes en voiture. Avec lui, je me remis à fréquenter les boîtes de nuit et les maisons de mes amis, en le maniant avec délicatesse, en l'utilisant avec parcimonie, en prenant toujours soin de lui et en le protégeant de tout danger, quel qu'il soit. En tout lieu, à toute heure, et quel que soit l'état dans lequel je me trouvais, la formule avec laquelle je prenais congé redevint inséparable de la vieille et chère question : « Où est mon briquet ? »

Pourquoi, *pourquoi* après tout cela, a-t-il recommencé à se comporter de cette manière insensée ? Ce que j'avais été capable de faire n'avait donc pas suffi ? Les paroles de la buraliste me revinrent à

l'esprit – « avec ces engins il faut avoir beaucoup de patience » – mais plus encore celles de mon copain Requin, qui avait possédé le même objet et qui avait « été obligé de le détruire ». Les humiliations publiques redémarrèrent, et aussi la nécessité du rituel des gestes absurdes pour le faire fonctionner. Un jour, exaspéré par ce comportement, je le menaçai.

— Dois-je donc te rappeler le ventre de la voiture ?

Mais il persista, imperturbable dans ses caprices et ses repentirs soudains, me confirmant qu'aucune logique ne pourrait jamais le régler. Et étant donné que j'avais déjà connu avec lui toutes sortes de déceptions et toutes sortes de consolations, je commençai à ne plus percevoir cette excentricité que comme une répétition pénible.

— Vois-tu, lui murmurai-je, j'ai déjà tout fait pour toi. Plus que tout, malheureusement, c'est impossible.

Mais désormais il était redevenu insensible à toute invocation.

Après les luttes, les espoirs, les désespoirs, après les victoires et les défaites, il arrive un moment où un homme prend conscience que la seule chose qui lui reste est sa propre force. Les vicissitudes des sentiments se replient sur elles-mêmes avec trop d'insistance, tendant à perpétuer les jeux et les tortures subtiles que le temps a désormais libérés de toute signification. Oui, après que toutes les expériences possibles ont été surmontées, il arrive

un moment où un homme réalise qu'il a été seul, armé de sa propre force. Une force qui permet d'accomplir des actions auxquelles, par la suite, elle ne pourra plus apporter remède ; une force qui désire outrepasser ses propres limites. C'est peut-être pour cela qu'une nuit, il y a quelque temps, je suis revenu sur cette place éclairée de jaune, et j'ai jeté de nouveau mon briquet dans le ventre de la voiture. Je savais bien que le vide de Torricelli, les enchevêtrements, les intestins monstrueux et infatigables ne me le rendraient pas une seconde fois. L'univers fonctionne selon des règles inéluctables : il est impossible d'y déroger par des exceptions permanentes, comme prétendait le faire mon irréductible briquet. Je l'ai salué en accomplissant le rite d'une dernière suite de gestes pour évoquer sa flamme, et jusqu'au bout il a essayé de me résister. Ce fut une dernière cigarette d'adieu à laquelle seuls les grands sentimentaux sauront donner un sens. Puis je l'ai abandonné aux mastications occultes du grand estomac d'acier. Seule une force momentanée et immense m'a permis de le faire : une force telle qu'il m'aurait été désormais impossible d'y avoir recours pour remédier à ce qui avait été accompli.

Plusieurs fois j'ai tenté, par la suite, de le récupérer, et, de temps à autre, j'essaie encore. Je m'égratigne, je me blesse, dans la tentative aveugle de l'extraire de nouveau du ventre de la voiture – et j'ai récupéré une quantité d'objets sans valeur,

tickets d'autoroute, bonbons, trombones, anneaux de porte-clés, que le trou me restitue avec ironie, tout en continuant à garder pour lui mon briquet. Et maintenant, après que toutes les expériences possibles ont été consommées, après avoir été obligé de le détruire – maintenant surtout que je ne l'ai plus, je peux affirmer que c'était là le briquet de ma vie. Cela ne m'empêche pas d'en avoir d'autres, à égarer à peine achetés ou à jeter dans le ventre de la voiture pour lui tenir compagnie ; parce que je sais à présent que je suis un homme bon, et l'homme bon, je l'ai découvert, ne paie pas ce qu'il doit avec la monnaie de la fidélité. Celle-ci ne rachète que les traîtres. L'homme bon paie jusqu'au bout avec la souffrance solitaire éprouvée chaque fois qu'il espère ne pas survivre à l'immense responsabilité de ce qu'il a accompli – et au contraire il survit, il devient muet et passe outre. Les douleurs se dissipent, les repentirs se brouillent, les contours des souvenirs se dissolvent, et puis il étourdit, et assouvit, ce mystère d'une vie bien plus vaste que tous ses fragments rassemblés.

Baisers lancés ailleurs

Que je sois pauvre est un fait largement connu. Quand mon inclination pour les lettres m'incita à consacrer ma vie à la poésie, les réactions de ceux qui me connaissaient convergèrent en une tentative unanime de dissuasion, et l'arme brandie pour me décourager était une phrase, toujours la même : « *Carmina non dant panem.* » Malheureusement, tout ce que j'ai pu tenter pour contredire cette maxime malencontreuse, en écrivant des vers, même merveilleux, et en essayant d'en tirer de quoi vivre dans le confort, s'est révélé vain.

À plusieurs reprises j'ai fait savoir que j'étais prêt à composer sur commande des poèmes, qui célébreraient n'importe quel sujet cher au cœur du client – la solidité de la famille, les succès entrepreneuriaux, la beauté de leur bateau de plaisance – mais j'ai dû constater que mes clients potentiels aiment dépenser autrement leur argent. Ils préfèrent la peinture, la sculpture et l'architecture, sans s'aviser que dans le bref intervalle de quelques siècles

leurs portraits, leurs bustes et leurs villas seront réduits à une bouillie inexpressive, alors que mes vers pourront être conservés éternellement, sans frais de restauration ou de maintenance. Pas un seul ne s'est rendu compte qu'en faisant ma fortune de poète il s'assurerait l'immortalité. Qui se souviendrait, après deux mille cinq cents ans, du nom de Timasarque, si Pindare (l'un de mes maîtres) n'en avait pas célébré la victoire dans la Quatrième Néméenne ?

Par conséquent, pas un sou ne rentre ; et même si tu réduis de façon draconienne tes dépenses, comme moi je l'ai fait, la pauvreté qui en résulte est une conséquence inéluctable.

Que personne parmi mes connaissances ne sache exactement comment je fais pour subsister est une chose tout aussi établie. Cette énigme a alimenté de nombreux racontars sur mon compte, qu'au début je laissais circuler en suivant mon instinct, convaincu qu'ils ne pouvaient rien ôter à celui qui n'a rien. Par la suite, j'ai commencé à comprendre que c'était justement le mystère autour de ma subsistance, et pas la notoriété relative acquise grâce à mes vers, qui me permettait de fréquenter les tables de quelques nobles familles de la capitale. Dorénavant, je laisse donc les vieilles comtesses et marquises s'étonner de ce que je ne meurs pas de faim, et m'inviter à dîner pour en découvrir la cause. Dans ces occasions je ne fais qu'encourager leur curiosité sans jamais la satisfaire, citant

çà et là les noms de quelques industriels puissants du Nord – acier, sucreries, habillement – tout en laissant supposer que j'entretiens avec eux des rapports d'une intense et mystérieuse amitié. Il s'agit toujours de personnes que je connais – je ne mens jamais – et que je respecte, mais qui ne s'étonnent pas moins de ma survie que mes nobles concitoyens.

D'autre part, ma connaissance approfondie de l'héraldique, cultivée durant des années dans un but exclusivement littéraire, en a incité certains à soupçonner que je suis un prince ; et la ténacité avec laquelle je refuse mes lèvres à des vins qui n'ont pas été conservés dans des caves dûment climatisées est considérée comme incompatible avec mon indigence apparente. En outre, mon activité de poète ravive les appétits dans ces banquets où l'on n'admet pas de manger lentement et en silence, en ne prêtant attention qu'à la délicatesse des mets, et où une justification spirituelle se doit d'accompagner l'exercice de la mastication.

Ainsi, ceux qui me nourrissent ne sont autres que ces nobles qui m'invitent à dîner pour découvrir comment je m'alimente.

À ceux qui me demanderaient pourquoi rien de tel n'a lieu dans les milieux de la bourgeoisie montante, ou en tout cas chez des hôtes dépourvus d'un titre de noblesse, je répondrais comme, il y a presque deux millénaires et demi, Simonide, un autre de mes maîtres, le fit à qui lui demandait

pourquoi les Thessaliens l'avaient chassé : « Parce qu'ils ne sont pas assez éduqués pour être trompés par moi. » Et puis, parmi les castes, j'ai vraiment une prédilection pour l'aristocratie, ayant constaté qu'elle est la seule où subsiste encore une distinction entre les hommes et les objets.

Cela dit, je m'apprête à écrire ce récit, que personne ne m'a commandé et qui est le fruit d'un mouvement spontané de mon esprit, certain qu'il me suffira de contrefaire les noms et de signer avec un pseudonyme pour qu'aucun de mes bienfaiteurs ne se reconnaisse dans la description que j'en ferai. Ils seraient contrariés de découvrir que, pendant des années, grâce à leurs invitations à dîner, ils n'ont fait que nourrir un affamé, et pour mon estomac les conséquences d'un tel mécontentement pourraient être néfastes.

C'est donc purement et simplement pour une question de survie que j'omettrai dans cette histoire les noms des personnages et des lieux, que je remplacerai par des lettres ordinaires de l'alphabet : celles-ci seront même plus appropriées que les noms véritables, car s'il y a bien quelque chose de déplorable chez les nobles, ce sont leurs noms. Et je suis néanmoins persuadé qu'en dépit de cette dissimulation, quelques-uns s'obstineront à reconnaître dans les situations que je vais raconter les traces d'un fait divers qui secoua le milieu mondain de la capitale il y a de cela quelques années : voilà pourquoi je dois recourir à la formule rituelle,

selon laquelle « les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne serait que fortuite ».

C'était l'un des derniers jours du Carnaval de ... et l'invitation que j'avais reçue pour un dîner masqué le soir même chez la Comtesse X-Z fit que je me réveillai avec la rassurante certitude que je pouvais à coup sûr compter sur un repas. Pendant la journée je n'aurais pas besoin de m'efforcer de « repousser de mes entrailles la cruelle faim » (Pindare, *Isthmiques*, 1-49), et cela tournerait sans aucun doute à l'avantage de mon travail. Le dîner était offert en l'honneur d'un de ses rejetons, J X-Z, le benjamin de la famille, qui revenait ce même jour en permission de l'académie militaire. Les magazines illustrés, peu de temps avant son départ, s'étaient penchés avec avidité sur l'une de ses orageuses histoires d'amour, celle avec la jeune et capricieuse W K des Y, dont l'issue, si l'on en juge par la manière dont la Comtesse X-Z avait commencé à appeler son fils « ce pauvre enfant », n'avait pas dû être heureuse pour lui.

J'avais connu J X-Z quand il était encore dans le royaume fantastique de la première enfance. Les vicissitudes de la vie m'avaient lié à cette époque à son frère aîné, H, avec qui je fréquentais le Lycée A B de la place Q. En règle générale, je lui passais les versions du grec et du latin pendant les devoirs en classe, et il s'en acquittait en m'invitant l'après-midi

dans sa villa, où une merveilleuse gouvernante, qui louchait, s'assurait que je ne parte pas sans m'être rassasié de ses bons petits plats. Le petit J trottinait dans la maison d'un air inconscient, dans l'attente que la gouvernante arrive avec les plateaux du goûter : à ce moment-là, avec la magnifique inconscience des enfants qui à vingt ans finiront mal, il se précipitait sur les verseuses en argent remplies de chocolat fumant, et essayait d'en avaler le contenu, ignorant les avertissements que son frère et moi lui donnions de les laisser refroidir un peu ou du moins de souffler dessus avant de les porter à ses lèvres. Bien entendu, il se brûlait invariablement la langue. Au bout d'un certain temps, lorsqu'il fut évident que J n'avait aucune intention de considérer les brûlures antérieures comme de pures et simples expériences dont faire son miel, je commençai à entrevoir dans ses élans vers ces goûters les traces d'un impératif d'ordre supérieur. Comme si, face à des provocations aussi explicites à l'égard de sa nature gourmande, il était incapable d'envisager d'autre solution que de se jeter dessus. L'un de ces impératifs qui éperonnent les grands hommes face aux grands événements ; la lucidité et la promptitude de qui voit immédiatement l'unique chose à faire, et, aussi douloureuse qu'elle puisse être, la fait. Mes interprétations de ces accidents continuels de gourmandise me poussèrent très tôt à nourrir pour J une véritable affection fraternelle, dont je m'efforçais de témoigner en ne prononçant

jamais, contrairement à son frère, cette phrase aride – « comme ça tu apprends ! » – mais en restant plutôt à ses côtés en silence et en l'embrassant, quand la douleur lui tirait des larmes.

L'époque du lycée s'acheva et mes visites à la Villa X-Z s'espacèrent, jusqu'à cesser tout à fait pendant une douzaine d'années. (Ce sont les années durant lesquelles ma biographie devient vague, où je suis supposé avoir tissé les mystérieuses amitiés que l'on m'attribue.) Finalement, le succès relatif de mon deuxième recueil de vers, §, me permit de pénétrer à nouveau dans ces pièces, où la Comtesse X-Z était fière de recevoir les intellectuels de la capitale. Ce fut alors que je retrouvai J, devenu un jeune homme d'une rare beauté et aux humeurs contrastées. Sa mère me fit part de quelques-unes de ses prouesses réalisées sur des motos, des voitures de sport et des avions de tourisme ; et dans tout ce qu'il accomplissait, avec tant de témérité d'après ce que l'on me racontait, je reconnaissais cette même nature qui avait inspiré sa persévérance à l'égard des boissons bouillantes quand il était encore enfant. Mon affection pour lui s'accrut et devint adulte. Une anecdote, en particulier, mérite à mon avis d'être connue de tous ceux qui se consacrent à distinguer le beau de l'abject dans l'immense répertoire des choses accomplies. Une nuit, environ un an avant le départ de J pour l'académie militaire, je me promenais dans la célèbre Via V, où j'aime aller, de temps en temps, observer

les personnages célèbres donner le spectacle de leur fortune, et je fus surpris sans parapluie par une violente averse. Mes vêtements furent trempés, la Via V se fit déserte, et regagner ma demeure sans risquer une pneumonie devint un sérieux problème. Pendant que je réfléchissais sous la marquise du Grand Hôtel E, transpercé par le regard méprisant d'un ancien serveur en uniforme, une Jaguar se rangea près du trottoir non loin de moi. Il en sortit, sous un parapluie, le jeune J X-Z en habit et écharpe blanche, probablement en chemin vers un quelconque gala dans les salons de l'hôtel. Après m'avoir aperçu et salué, un coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de mon problème. Il ne dit rien, et je le vis revenir rapidement vers la voiture garée. Je vis le cuir de ses chaussures anglaises plonger dans une flaque. Je vis le cachemire de son pardessus frotter contre la carrosserie trempée, et se marquer d'une tache oblique iridescente. Quand il fut de nouveau devant moi, il avait un deuxième parapluie à la main. « Tu ne devrais pas aller en vadrouille sans parapluie quand la pluie menace », me reprocha-t-il. « Remercie le Ciel que j'en aie un autre. — Non, répondis-je, je ne remercie pas le Ciel quand il se déverse sur moi de cette façon. Je te remercie toi qui m'offres un parapluie. » J resta un instant muet, songeur. « Oui, dit-il, c'est vrai. C'est moi qui dois remercier le Ciel d'avoir deux parapluies. »

C'était donc cela le « pauvre enfant » en l'honneur duquel la Comtesse X-Z avait organisé un dîner masqué. Un homme que j'aurais sans aucun doute qualifié d'exemplaire : aguerri, ou définitivement brisé par trois mois de discipline militaire, il revenait à présent dans le milieu qui pendant des années l'avait affaibli avec des défis, des outrages et des amours scélérates ; et son retour valait bien une fête.

Pendant toute la matinée, je travaillai avec entrain à un sonnet intitulé *Baisers Lancés Ailleurs*. C'était une composition sur laquelle je me concentrais depuis un certain temps, mais, étant donné l'affinité naturelle du thème avec les vicissitudes qui avaient fait de J « ce pauvre enfant », mes pensées s'égarèrent plusieurs fois dans les anfractuosités de cette cruelle histoire d'amour. Je pensai aux pas furtifs de W K des Y sur des tapis moelleux dans les appartements de diplomates américains, au son sourd de ses chaussures à talons qui tombaient du lit sur le sol, inaugurant une énième tromperie, et à sa chevelure débordante qui avait répandu des flambées d'*Opium* sur les coussins de jeunes acteurs de cinéma. Je pensai à la lame effilée des potins qui avaient tourmenté J X-Z. Je pensai que certaines femmes sont capables de tromper longtemps leur amant, sans jamais le quitter, tant qu'il pourrait encore se faire une raison de leur disparition ; mais elles deviennent subitement honnêtes et le quittent quand il ne peut plus se passer d'elles. C'est ce qui

était arrivé au « pauvre enfant », torturé pendant des années par les tromperies de W K des Y, et puis abandonné à l'improviste la veille de son départ pour l'académie militaire, où même la simple pensée de ces tromperies l'aurait consolé bien plus que la conscience aride de l'avoir perdue pour toujours. Et c'est ce qui m'était arrivé à moi aussi, bien des années plus tôt, quand une douce fille du nom de F me quitta pour se lier à un jeune industriel du Nord – machines-outils – dont j'avais par la suite prononcé le nom célèbre afin qu'on puisse le soupçonner d'être l'un de mes puissants protecteurs. Les dernières paroles que F m'avait adressées avaient été « tu es la meilleure personne que j'aie jamais connue, je m'attends à de grandes choses de ta part mais j'en aime un autre », et tout cela la veille de mon départ pour un colloque où l'on blâmerait mes poésies car « dénuées de contenu social ». (Il n'est pas difficile de deviner à quelle époque se situe cet événement.) Je me souviens avec une profusion poignante de détails qu'au pire moment de ma vie, assis sur un rocher devant la mer de novembre du golfe de Sorrente, le regard jeté au-delà des vagues grises, mes poésies lacérées sous mes yeux, sans la moindre possibilité de me défendre et sans un sou pour regagner Rome, en ce même moment, la fille qui aurait dû opposer un rempart au sentiment d'une défaite totale venait de s'en aller avec un autre, et pour toujours.

Péniblement, donc, j'achevai une version de *Baisers Lancés Ailleurs* qui me parut acceptable, mais que les événements qui étaient sur le point de se dérouler sous mes yeux m'obligeraient à modifier par la suite. J'ai conservé cette première version, en témoignage de la manière dont on peut redevenir optimiste en amour quand les revers sont désormais loin derrière nous. Vers midi, je quittai mon lit, où je travaille d'habitude, et me dirigeai vers l'unique fenêtre de mon logement. Comme toujours, au centre de l'arc de cercle d'un panorama convulsif, trônait le Palais MNO avec son large perron. Mes pensées m'emmenèrent une fois de plus au dîner de ce soir-là : il s'agirait comme toujours de se comporter en bibelot parlant dans un grand salon ; les autres invités, luxueusement travestis, se perdraient dans les danses ; quelques femmes attirantes me souriraient ; chacun m'accorderait une part du surplus dont il disposait, et la seule différence entre tout cela et mes espoirs de jeunesse, au fond, consistait dans le fait que je ne devrais le gagner en aucune façon. Quant à J X-Z, il serait très courtisé, selon les attentes maternelles.

Devant le Palais MNO beaucoup de voitures se croisaient. Les feux à quatre temps commandaient avec un hasard absolu les couples de voitures qui tour à tour occupaient la chaussée, et, lorsque l'une d'entre elles était appelée à la traverser en même temps qu'une autre, ayant reçu le même ordre, ni l'une ni l'autre ne pouvaient échapper à l'accouplement

forcé. Pendant une dizaine de minutes je constatai que ces appareillements donnaient lieu à des rapports n'allant jamais au-delà d'une fugace méfiance réciproque. Soudain, pourtant, ce mouvement s'interrompit : une BMW marron métallisé, au lieu de tourner vers le Corso T comme l'indiquait son clignotant, poursuivit sa route pour se ranger à côté d'un break qui venait de la via DD. Les deux voitures s'arrêtèrent un instant au milieu du carrefour, et j'entrevis les silhouettes des deux conducteurs qui, penchés à travers leurs vitres, esquissaient une conversation. Un implacable unisson de klaxons les convainquit de renoncer et les deux voitures durent repartir, et se frayer péniblement un chemin dans l'embouteillage qu'elles avaient provoqué. Pendant un long instant je craignis qu'elles se perdent. Mais je les vis se garer toutes les deux au pied du grand perron du Palais MNO, et s'arrêter l'une derrière l'autre dans l'aire réservée à l'arrêt des autobus. Je vis sortir de la BMW J X-Z – précisément lui – en uniforme de cadet.

Cette coïncidence ne me surprit pas outre mesure, car j'ai la prétention de croire à un certain pouvoir évocateur de mes pensées. Dans un premier temps, d'ailleurs, je crois ne l'avoir identifié que parce que toutes mes réflexions, tournées vers lui ce matin-là, en avaient rendu très probable l'entrée en scène. Mais un instant après, en le voyant se pencher vers la portière du break, je reconnus pour de bon ses épaules de jeune homme accoutumé aux excès, ses

mâchoires carrées et les mouvements de l'ancien enfant qui se brûlait la langue avec du chocolat trop chaud.

J'ai bien peur qu'à ce moment-là toutes mes facultés évocatrices ne se soient aussi additionnées à la volonté aveugle du trafic matinal et aux jeux coordonnés des feux de signalisation pour qu'au volant du break se trouve W K des Y. Quand J parvint à extraire la jeune fille de l'habitacle, je n'avais que le souvenir des couvertures de magazines illustrés lorgnées dans les kiosques pour l'identifier, mais cette fourrure claire que le vent faisait onduler faiblement, la tempête couleur châtain des cheveux peignés en tous sens par quelque coiffeur à la mode, et surtout la délicatesse infinie que je remarquai dans les gestes de J tandis qu'il s'adressait à elle, ne laissèrent aucune place au doute. C'était elle, W K des Y, « cette attrayante et pernicieuse merveille », comme Hésiode le dit de Pandore.

Ils parlaient ensemble avec calme, dominés par l'immense perron. En les observant, je me souviens avoir éprouvé un sentiment rare de satisfaction fugace : les silhouettes des deux anciens amants, si humaines par rapport aux photographies des journaux, se délayèrent dans l'attente du faste qui ce soir-là m'entourerait, de l'argenterie et des robes très coûteuses qui mouleraient les contours des corps d'autres créatures comme W K des Y, capables d'éreinter un homme exemplaire avec la seule force de leur légèreté. Une tempête de

recommencements s'abattit sur moi, de baisers retrouvés après si longtemps, et de toasts dans des flûtes de Baccarat, d'un bout à l'autre de la table où un menu médicéen à base de gibier chassé à courre attend d'être arrosé avec du Brunello di Montalcino de 1984, fermenté dans des tonneaux de rouvre et mis de nouveau en bouteilles tous les cinq ans en présence d'un notaire. Le résumé de toutes mes pensées, tandis que les deux jeunes gens continuaient tranquillement de converser, fut un auspice ingénu où tout se résoudrait : « Eux, ce soir, se remettent ensemble, pendant que moi je mange. »

Mais soudain, les mouvements du « pauvre enfant » devinrent brusques, au moment même où les membres trop désirés de la fille se raidissaient dans sa fourrure, et cette tournure parfaitement asymétrique se poursuivit sous mes yeux, jusqu'à ce que J X-Z se mette à gesticuler de façon bien peu aristocratique dans son uniforme, face à une beauté qui semblait de pierre. C'était l'altercation.

Tant que la mer monte, transformant ses flots en vagues menaçantes, le spectacle symphonique du *crescendo* ne laisse pas d'espace à l'appréhension du navigateur, ce n'est que quand la mer est démontée que la terreur s'empare de lui. De la même façon, ce n'est que quand il n'y eut plus de progression possible ni dans son agitation à lui ni dans sa raideur à elle, que je perçus clairement la sensation de danger. Je pensai sortir, en pyjama tel

que j'étais, et me précipiter sur la fille, et l'énerver, de manière à provoquer leur commune colère réconciliatrice, mais la différence entre J X-Z et moi résidait justement dans les temps de réalisation de nos projets respectifs. Usant de la même résolution avec laquelle je l'avais vu, enfant, s'emparer des verseuses et les porter à ses lèvres, je le vis tourner le dos à sa bien-aimée et rejoindre la BMW en quelques pas athlétiques. Une fois de plus, un impératif mystérieux faisait de lui l'homme exemplaire qui, alors que les autres s'interrogeaient sur ce qu'il y avait à faire, lui le faisait. Je le vis ouvrir la portière et disparaître en partie dans la voiture, défiguré par les reflets bleutés de la vitre. Et je le vis réapparaître, quelques secondes plus tard, un revolver à la main. (Les journaux écriraient qu'il s'agissait de son pistolet d'ordonnance.) Je n'eus ni le temps de me demander contre qui il allait être braqué ni le temps de réaliser à quel point une telle question était stupide : se servir de l'arme contre la fille n'aurait eu de sens que s'il s'était agi du premier d'une longue série de crimes. J X-Z ne s'attarda pas à méditer sur les conséquences : il était devenu la conséquence de lui-même. Je le vis s'écrouler derrière la masse scintillante de sa voiture, en un point de ce vaste trottoir invisible depuis mon emplacement. À mes yeux, simplement, il se coucha comme un soleil derrière un horizon métallisé. Aux yeux de la fille, en revanche, il dut

offrir le spectacle d'art de la rue d'un jeune homme en train d'agoniser sur l'asphalte.

On comprend aussi beaucoup de soi-même en observant la position dans laquelle un garçon est tombé à terre, foudroyé par un coup de revolver qu'il s'est lui-même infligé. Une fois passée la frénésie de sirènes et de clignotants, je sortis de chez moi et je me frayai un chemin au milieu d'une foule de désœuvrés, mes semblables, des hommes qui doutent et soupèsent avant d'agir, pendant que les impératifs contenus dans le présent se dispersent. Je contemplai longtemps le dessin tracé sur le trottoir près d'une tache de sang : une silhouette étalée en une pose plastique, les bras tendus et légèrement repliés, semblable à celle d'un gardien de but qui tenterait de bloquer un très violent coup franc. Impossible d'ignorer que ça avait été un mauvais exemple de se tuer comme ça, dans la rue, devant tout le monde et sous les yeux de la femme pour laquelle on aurait fait n'importe quoi d'autre. Mais il était injuste de continuer à attendre de bons exemples de la part d'un homme désormais accablé d'un malheur irréparable. Et en réfléchissant à ce propos, je perçus moi aussi un impératif solennel : face à l'ampleur du désastre, il m'eût été facile de m'abandonner à l'instant même à une profonde douleur pour une vie fauchée, en ignorant ma misérable tragédie personnelle. Mais parmi toutes les conséquences bien plus terribles contenues dans cette silhouette blanche, je ne pus m'empêcher de

repérer aussi mon dîner parti en fumée. Je n'étais qu'un parasite : la tragédie d'autrui suffisait à faire sauter mon dîner. Pour la première fois je trouvai déplorable de subsister en dehors des règles que même J X-Z avait respectées, et je compris que toute la pauvreté de ce monde ne me permettrait jamais de me rapprocher du ciel comme le « pauvre enfant » avec son geste de riche.

Ce n'est qu'après cet examen de conscience que je me sentis digne d'éprouver de la douleur pour la perte d'un ami, et de reconsidérer ma part de responsabilité dans ce qui était arrivé. J'observai la circulation qui avait entraîné ces deux jeunes gens vers cette féroce concomitance ; le feu qui en avait parachevé la rencontre continuait de lancer son signal intermittent, exempt de tout remords ; moi seul, parmi les responsables de cette tragédie, regrettais d'avoir pensé, d'avoir écrit, et d'avoir évoqué.

À côté de J X-Z dessiné sur le sol, aucun autre signe ne décrivait le périmètre du pistolet, comme s'il n'avait jamais existé. Si ce que j'avais toujours lu dans les romans policiers était vrai, ils avaient dû avoir beaucoup de mal à le lui arracher de la main.

Table

Prophétie 7
Mort pour quelque chose 33
Ce qui a été sera 39
Un coup de téléphone du ciel 61
Sœur 69
La voix vieille 85
La furie de l'agneau 93
La chaussure 107
Sous le soleil aux Champs-Élysées 113
Un poisson rouge 141
L'aumône pour moi-même 157
Les chattes 165
Le ventre de la voiture 177
Baisers lancés ailleurs 201

DU MÊME AUTEUR :

Les Vagualâmes, 1993, Robert Laffont.
La Force du passé, 2002, Plon.
Chaos calme, 2008, Grasset.
XY, 2013, Grasset.
Terres rares, 2016, Grasset.